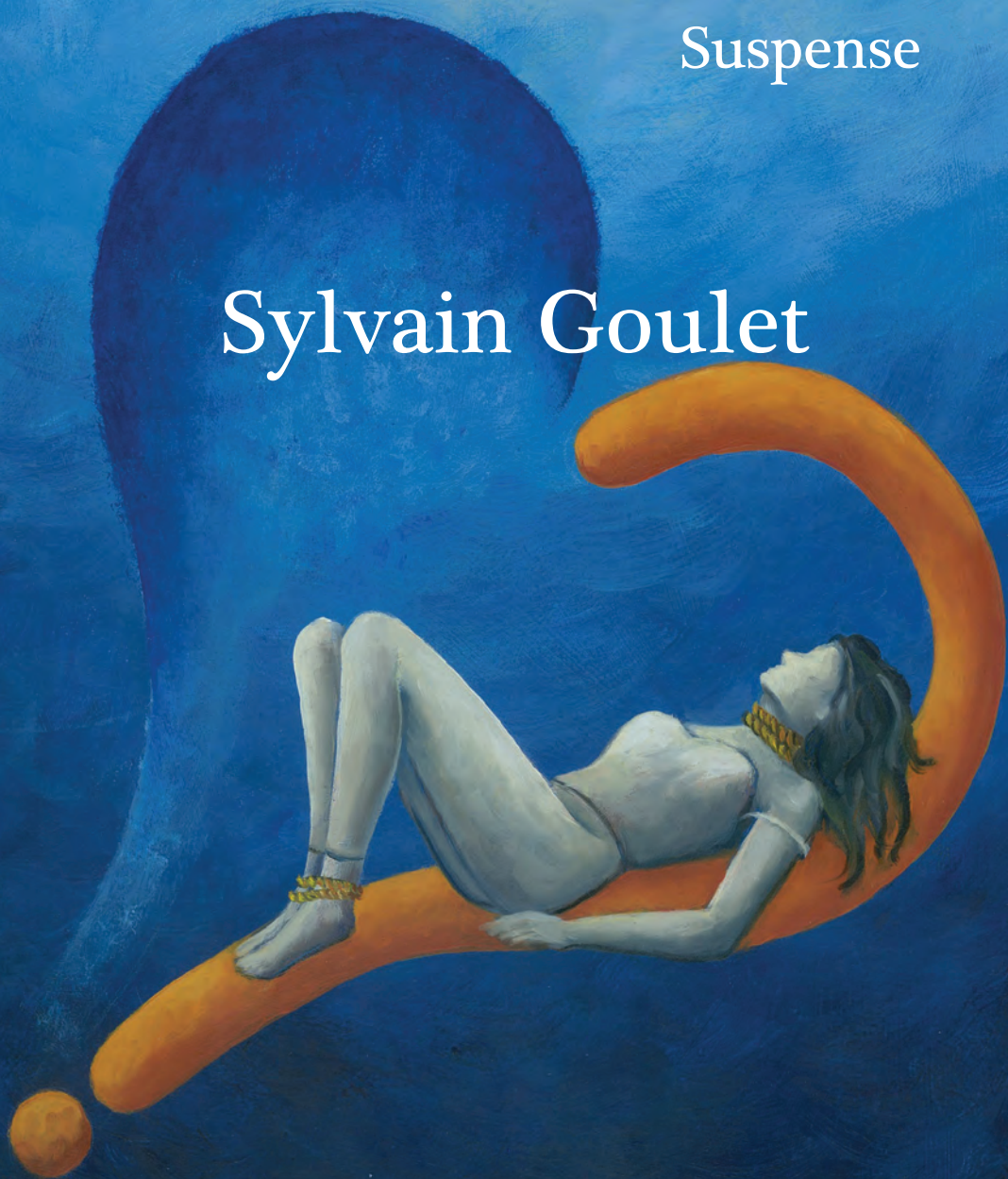


Disparition suspicieuse

Suspense

Sylvain Goulet



La Caboché

2e édition

Disparition suspicieuse

Du même auteur

Collection inspiration

Disparition suspicieuse, (2004) Roman

Le délivreur, (2004) Roman

Suspicious disappearance, (2005) traduction de *Disparition suspicieuse*

La croisée, (2005) Roman

Il est une fois..., (2006) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Croissance personnelle

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Disque compact

Et si l'amour..., (2007) Roman

Vallée Blanche, (2008) Roman

Le délivreur, (2009) Roman Réédition

L'ermite millionnaire (2011) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2011) Croissance personnelle 2e éd.

L'ermite millionnaire (2012) Roman 2e éd.

Sylvain Goulet

Disparition suspicieuse

Suspense inspiration



Couverture une idée originale de

Sylvain Goulet

Illustration

Élaine Lebeuf

Mise en pages

Pyxis

Photo

Gabrielle Robert

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Goulet, Sylvain, 1961-

Disparition suspicieuse
2e éd. rev. et corr.

Éd. originale: Varennes, Québec : Éditions d'un Monde, 2004

ISBN 978-2-923447-92-6

PS8613.O92D57 2012 C843'.6 C2012-941257-0
PS9613.O92D57 2012
Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
- Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboché

Téléphones : 450 714-4037

1-888-714-4037

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
sg.ecrivain@gmail.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Remerciements

À mes enfants, qui m'avez tant encouragé.

Vous voir si enthousiastes, du début à la fin de l'écriture de ce livre, a été ma plus grande source d'inspiration. Je suis si fier de vous.

À Dieu, qui, dans une période laborieuse de ma vie, m'a guidé vers ce qu'il y a de bon en moi ; une réponse, un exutoire, une source d'inspiration salvatrice : ce livre.

À tous mes lecteurs, lectrices, je vous serre la main, en espérant vous rencontrer très bientôt. Je souhaite très sincèrement que ce livre vous apporte autant à sa lecture qu'il m'en a apporté à l'écriture.

P.-S. J'ai écrit ce livre en 2002-2003. Je vivais seul avec mes enfants à l'époque. Dans cette réédition, j'ai choisi de reprendre le même texte de remerciements qu'à sa première parution, en 2004.

Sylvain Goulet

De l'avis de l'auteur, ce roman s'adresse à un public de 13 ans et plus.

Prologue

Plus de huit mois s'étaient écoulés depuis ce jour fatidique : leur séparation. Cet engagement, leur union, avait pourtant été la réponse à leurs attentes de plusieurs années. Simon et Jeanne s'étaient alors promis l'un à l'autre. Après deux ans, tout s'était écroulé. Depuis ce temps, les nuits étaient devenues bien trop longues. Les journées aussi étaient trop longues. La fatigue était si intense, parfois, qu'à l'intérieur de sa tête, tout se resserrait comme dans un étau exerçant une pression continue.

Il avait beau faire beaucoup plus d'exercices, boire moins de café, et s'en tenir à des tisanes une fois l'heure du dîner passée, lire pendant des heures, rien n'y faisait. Il n'arrivait plus à garder les yeux ouverts après vingt et une heures.

Puis, toujours la même histoire, quelques heures plus tard, il se réveillait en soupirant de façon saccadée, tel un enfant qui aurait trop pleuré après une grande peine.

Le réveil était d'une brutalité perverse. En voulant se coller contre elle, il ne la trouvait plus, désormais. Il allumait alors la lampe de chevet en se frottant les yeux, puis regardait les photos toutes alignées les unes contre les autres, sur la petite commode près de son lit. Celle de Jeanne, sur laquelle elle y avait jadis inscrit : « Je pense à toi mon amour... je t'aime... pour toujours ! » lui souriait. Il y avait celles de ses enfants à lui et d'autres, de ses enfants à elle.

Il savait dès lors que les prochaines heures seraient encore une fois trop difficiles pour lui. Il s'étira le bras pour prendre le livre qu'il avait laissé par terre; il viendrait s'ajouter à tous ceux qu'il avait lus ces derniers mois. Il essayait de se concentrer, sachant que c'était tout ce qu'il pouvait faire, sinon écrire pour contrôler la colère et la peine indescriptibles qui l'envahissaient. C'était tellement fort, parfois, que cela l'empêchait de respirer.

La lecture aidant, une fois calmé, sauf à quelques exceptions, il arrivait à se rendormir en priant. Il remerciait Dieu de lui avoir donné ses enfants et de lui avoir donné la chance d'avoir connu Jeanne, et lui demandait de faire en sorte que tout s'arrange pour le mieux; pour elle, pour lui, et pour leurs enfants. Le mieux, pour lui, voulait dire implicitement qu'ils forment à nouveau une famille.

Puis, comme à tous les matins, à six heures quand le réveil-matin se mettait à parler ou encore, à chanter, il lui semblait qu'il venait à peine de s'endormir et... elle n'était toujours pas à ses côtés.

1

— Simon, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous voir cette pièce de théâtre ? Un peu d'humour te ferait le plus grand bien ! Et... j'en ai aussi parlé à une amie, elle aimerait beaucoup faire ta connaissance. C'est quelqu'un de bien et une belle grande femme en plus. Ça ne t'engage en rien, puis c'est moins stressant de vous rencontrer dans ces conditions.

— Non ! C'est gentil d'avoir pensé à moi Marthe, mais je n'ai pas la tête à cela. D'autant plus que les enfants seront à la maison la fin de semaine dont tu parles. Ça me ferait peut-être du bien de sortir un peu, mais j'ai surtout besoin de parler, de dire ce que j'ai sur le cœur.

— Tu sais que tu es toujours le bienvenu Simon. S'il t'arrive de te sentir trop seul et de vouloir en parler, on est toujours là, Richard et moi. Les enfants s'entendent bien ensemble, ils peuvent écouter un film au salon le temps qu'on parle.

— J'apprécie ton offre, sincèrement ! Ce serait bien de se voir et de souper ensemble avec eux, mais pas pour parler de Jeanne et moi. Je suis plutôt discret en ce qui concerne mes problèmes personnels, et je pense que je vous ai déjà trop importunés avec ce que je vous ai raconté. J'ai d'ailleurs commencé à consulter une psychologue. J'ai eu trois séances avec elle et je n'ai pas un bon pressentiment jusqu'à présent. Mais je compte y retourner encore une ou deux fois avant de prendre une décision.

— Tu sens que ça ne t'aide pas ou bien tu n'es pas à l'aise avec elle ?

— Je crois que c'est un peu des deux ! J'ai l'impression de tourner en rond. Hier, je suis parti de mon rendez-vous presque fâché et très déçu. Je lui ai exprimé ma déception. Je sais que ça ne doit pas toujours être facile d'être une psy, mais ce n'est pas facile d'être le client non plus. Dire des choses personnelles, souvent intimes, à une personne qu'on ne connaît pas, lui parler de Jeanne et moi... Ça me fait revivre mon lot d'émotions. Je veux, et je suis prêt à accepter de voir la situation à travers d'autres yeux que les miens, et j'y vais pour m'aider à m'en sortir. En ce sens, j'essaie et je m'efforce d'être objectif, autant que je puisse l'être. Je me sens tellement fatigué que ce n'est pas toujours évident pour moi. J'aime Jeanne autant qu'au premier jour. Tous les comportements qu'elle a eus depuis notre séparation ne font qu'alimenter ma colère et la peine que je ressens. Je me dois, malgré tout, d'être juste et honnête envers nous; Jeanne, moi, et nos enfants.

— Je crois que tu es très sage de faire ce que tu fais. Je crois aussi que tes enfants ont un père merveilleux qui les aime de tout son amour. Je t'appuie à cent pour cent dans ta démarche et je sais à quel point tu aimes Jeanne, et combien cela doit être difficile pour toi de la voir agir de la sorte. Tu es quelqu'un de bien Simon, nous le pensons tous les deux, Richard et moi. Je sais que ce n'est pas le temps de te dire ces choses, mais reste confiant même dans ta souffrance, il va y avoir des jours meilleurs. Il ne peut en être autrement pour vous.



— Bonjour Simon !

— Bonjour Anita !

— Comment s'est passée cette semaine ?

Il inspira lentement, les yeux maintenant braqués sur la peinture derrière le bureau de la psychologue. Une toile sublime dans laquelle

on pouvait deviner une magnifique mer du Sud. Il se rappela ce voyage qu'il avait fait avec Jeanne. Anita s'avança dans sa chaise, les coudes à présent appuyés sur son bureau.

— Sans changement vraiment. Même s'il m'arrive d'avoir des moments de répit, il semble que la peine ne veuille pas diminuer. Cette semaine, ma colère est grande aussi. Tout me ramène toujours à Jeanne, aux bons comme aux mauvais moments. Samedi, en passant devant l'église, un couple de nouveaux mariés en sortait, je les trouvais tellement beaux. Ils allaient bien ensemble et semblaient tellement heureux. Dans ces moments, ma peine surgit tellement de loin en moi. Je la ressens à travers chaque cellule de mon corps. Je nous imaginai à leur place. Je me suis surpris à me demander si elle se serait encore mariée avec moi, comme elle disait l'avoir déjà désiré. Le sentiment de trahison qui m'habite est continu et j'essaie de me rappeler à quel moment cela a vraiment commencé.

— Simon, quand vous dites « le sentiment de trahison », pouvez-vous me l'exprimer ?

— Oui ! Je sais que Jeanne, enfin, une partie de Jeanne, est une femme merveilleuse, généreuse, amoureuse, exceptionnelle, et qu'elle est tout ce que j'ai attendu d'une femme. L'autre partie est moins saine, voire même immorale à mes yeux. J'ai la nette impression d'avoir vécu avec deux femmes en même temps, à travers le même corps, souvent en me demandant laquelle l'habitait à chaque instant. Malheureusement pour notre couple, celle immorale arrivait fréquemment à contrôler l'autre. Je me suis souvent demandé pourquoi elle ne réagissait pas ou à peu près pas, lorsque ses enfants lui mentaient, par exemple. Elle réagissait négativement, en niant et en mettant ses œillères. Ce que je comprends aujourd'hui, c'est que pendant ces deux années, elle faisait la même chose à mes dépens, aux siens aussi, conséquemment. La première année, ce n'était que des détails qui me mettaient sur mes gardes, un peu inconsciemment. Je crois qu'à travers la confiance que je voulais lui démontrer, je ne voulais pas vraiment voir ce qui arrivait, de façon insidieuse. Au cours de la deuxième année, c'était devenu trop évident, elle me racontait parfois une histoire d'une façon, pour me la raconter, quelques jours

ou quelques mois plus tard, tout à fait différemment. Elle se fâchait quand je lui faisais remarquer. Elle s'emportait et niait encore.

— De toute façon, Simon, ce n'est plus important puisque tout est fini pour vous deux.

— Comment pouvez-vous vous permettre d'insinuer une telle chose ? Ça m'apparaît être un jugement !

— Il faut voir les choses en face. À notre première rencontre, vous m'avez dit qu'elle ne vous adressait plus la parole depuis votre séparation. Qu'elle avait même porté plainte aux policiers parce que vous lui aviez laissé quelques messages sur sa boîte vocale ! Il y a quelques semaines, vous lui avez fait livrer des fleurs. Elle est venue vous les rapporter deux jours après en vous traitant de menteur, et en protégeant ses amis en tentant de vous rabaisser, comme cela semblait se produire de plus en plus fréquemment dans la dernière année.

— Attendez Anita ! Je suis venu ici pour tenter de me libérer de ma peine et de ma colère. Je suis venu ici parce que je l'aime encore, autant que je l'ai toujours aimée. Je suis convaincu qu'elle aussi m'aime encore et qu'elle éprouve une peine aussi grande, mais différente de la mienne. Pour se protéger de quelque chose qui date d'avant moi, d'avant notre rencontre, elle garde ses œillères et se fait méchante envers moi. Avant de se séparer, on a parlé à nos plus vieux. Elle leur a dit elle-même qu'elle voulait qu'on se sépare pour une certaine période, mais elle voulait que l'on continue de se voir. Elle voulait se retrouver dans son rôle de mère, reprendre confiance en elle. Elle voulait pouvoir se reposer. J'ai revu ses enfants en août. Pendant que je les écoutais parler avec les miens, ils disaient que depuis notre séparation, ils ont et font à peu près tout ce qu'ils veulent. Je sais que ce sont des paroles d'enfants vivant une certaine inquiétude, mais je sais aussi qu'il y a certainement beaucoup de vrai dans leurs paroles. Jeanne ne se repose pas non plus, bien au contraire, elle n'est presque jamais chez elle et rentre à des heures tardives, ce qu'elle ne faisait que rarement lorsque nous vivions ensemble. Elle ne me regarde même plus quand on se croise. D'un autre côté, elle continue de parler à tout le monde. Ce n'est pas la vraie Jeanne, au fond de son cœur. Écoutez Anita, je ne suis pas venu

ici pour parler contre elle, ni pour me faire dire que c'est fini entre nous. Je veux garder espoir, même si je n'ai aucune idée présentement de la façon dont je réagirais si elle revenait et me demandait d'essayer à nouveau, nous deux. Cette ambivalence vient s'ajouter à ma peine et la rend encore plus difficile à supporter.

— Vous ne voulez pas que je vous exprime mon opinion et vous vous y refusez. Cela démontre quelque chose, et c'est ce sur quoi je veux travailler avec vous. Est-ce que je peux savoir si vous vous considérez comme étant un homme jaloux ? Simon, il y a une raison pour laquelle vous restez accroché à elle, et c'est mon travail de le découvrir.

— Je crois que nous ne pourrions pas nous entendre, vous et moi. Je ne sais pas ce que l'amour et l'engagement représentent pour vous. En ce qui me concerne, le jour où j'ai décidé d'aller vivre avec Jeanne, je l'ai fait parce que j'étais persuadé qu'elle était la mienne, qu'elle était la bonne pour moi. Je l'ai aussi fait parce que je savais qu'elle le voulait et qu'elle pensait la même chose. Nous voulions nous engager pour la vie. Ça ne fait que huit mois que nous sommes séparés, si vous croyez vraiment que je peux l'oublier aussi vite, ou peut-être même que, comme beaucoup le pensent, je devrais me retourner pour aller vers une autre, vous vous trompez à mon sujet. Mes valeurs et mes convictions ne sont pas ce que vous pensez. Mon amour pour Jeanne est beaucoup plus grand et, il est vrai, je le répète, je garde encore espoir, par amour, et non pour m'accrocher à elle.

— Et si vous étiez convaincu que tout est fini entre vous, vous le prendriez mal, n'est-ce pas ?

— Je ne veux plus parler de cette possibilité.

— Vous voulez le nier !

— Je crois qu'on a assez parlé pour ce soir.

— D'accord ! Mais pensez à ce que je vous ai dit.

— Je n'y penserai pas.

— Comme vous voudrez, mais dans ce cas, comment puis-je encore vous aider ?

— C'est votre travail, mais si vous croyez que c'est le seul sujet sur lequel vous puissiez vous entretenir avec moi, je ne viendrai plus.

— Voulez-vous prendre un rendez-vous pour la semaine prochaine ?

— Cela dépend de vous ! Si vous vous croyez en mesure de respecter ma demande... à cette condition, oui.

— D'accord ! La même heure vous convient-elle toujours ?

— Oui, ça me convient !

— OK ! Je vous inscris à mon agenda, et je vais repenser à ce que vous m'avez dit, je vous le promets. Je suis désolée d'avoir touché à un point si sensible.

— Je suis très déçu de cette rencontre, et le fait que vous essayiez de juger notre relation me fait perdre confiance en vous. Pensez à cela aussi ! Bonsoir !

2

Aujourd'hui, la journée avait été plus que difficile. Simon savait très bien pourquoi cette femme avait pris racine dans tout ce qu'il était. Il savait pourquoi tout le ramenait à elle. Il savait son engagement, son amour, et ce que tout cela représentait. Dans les moments où il avait été capable et en mesure de lui faire confiance, il s'était montré vulnérable, jusqu'à lui révéler des choses profondément enfouies en lui. Mais il n'avait pas eu le temps de tout lui dire, loin de là. Il en avait tellement à lui raconter.

Ce midi encore, en prenant ses messages à la maison, à partir de son bureau au travail, il avait une fois de plus presque composé au complet le numéro de passe qu'ils avaient du temps où il habitait avec Jeanne. Cela l'avait ému, et le cœur gros, ses yeux s'étaient remplis d'eau. Combien de temps cela devait-il durer ?

« Accroché ! Comment cette femme peut-elle se permettre de dire cela ? On se connaît à peine ! »

Une idée avait traversé ses pensées. Il s'était rappelé les fois où il avait eu à se présenter en cour pour défendre et préserver la garde de ses enfants. Chaque fois, il s'était senti consterné. « Comment un juge, qui ne connaît ni nos enfants, ni leur mère, ni moi-même, peut-il en l'espace de quelques minutes décider du sort de chacun de nous ? »

Pour lui, chaque fois, que la situation l'avait avantagé ou non, il en avait tiré la même conclusion. À chacun des discours, qui

signifiaient la fin de l'audience et le jugement, ils s'étaient fourvoyés royalement. « Ils s'étaient payé notre tête », s'entendait-il penser.

Incapable de se concentrer, une fois chez lui, il avait changé de vêtements, puis était parti faire sa marche rapide. Comme chaque jour depuis qu'il était seul. Du temps qu'ils étaient ensemble, il y allait trois ou quatre fois par semaine pendant trente minutes. Parfois, elle venait à sa rencontre. Lorsqu'il la voyait au loin, son cœur s'excitait, s'exaltait... il la ressentait si intensément.

Maintenant, il faisait cinq minutes de marche à vitesse modérée, pour se réchauffer. Ensuite, quarante minutes de marche rapide, sa marche de défolement, comme il l'appelait. Puis il terminait par cinq minutes de marche modérée, afin de reprendre le rythme normal avant d'arriver chez lui. Enfin... là où il demeurait le temps de se remettre un peu. Il ne s'était jamais vraiment senti chez lui ces deux dernières années et demie.

Cet exercice lui faisait du bien. Ces cinquante minutes, pour parcourir six kilomètres et demi, tous les jours, ou presque, depuis qu'il était seul, lui permettaient de démêler les cartes, parfois. Il se laissait aller à penser à tout et à rien. Il laissait défiler les pensées comme elles venaient, sans les placer, sans les juger. Il lui arrivait de revenir chez lui avec les idées plus claires. Il lui arrivait même de retrouver l'homme qu'il était... habituellement. De par sa façon de voir et d'anticiper les choses et les événements, à travers sa justesse, sa loyauté, sa sincérité, et la compassion qu'il avait pour les autres. Alors, il retrouvait toute sa dignité, dans toute sa grandeur.

Ces rares fois, lorsqu'il était sous la douche, il s'imaginait avec Jeanne. Il repensait aux fois où ils y avaient fait l'amour. Aux fois aussi où elle s'asseyait sur le comptoir près du lavabo, et qu'elle l'attirait vers lui. Ils se savouraient parfois pendant des heures lorsqu'ils en avaient le temps, et se retrouvaient, blottis l'un contre l'autre, dans leur lit. Ils s'aimaient tellement et se l'étaient tellement dit... « Mon amour pour la vie. »

Ce soir, il était fatigué. Ça avait été l'histoire des derniers mois. Avant de se coucher pour lire quelques pages, il écrivait un petit mot pour ses enfants, qu'il laisserait tôt demain matin, en se rendant au travail, dans la boîte aux lettres chez leur mère.

Allô mes amours ! Un petit mot pour vous redire encore une fois tout l'amour que j'ai pour vous, et la fierté que je ressens à être votre père. Je sais que je ne suis pas à mon mieux présentement. Mon cœur d'amoureux est blessé et malheureux. Mais rappelez-vous toujours que mon cœur de papa est comblé.

Je suis heureux avec vous. Je vous aime fort, fort, fort ! On s'appelle tantôt.

Papa xxx

Il le relut, puis le déposa avec ses fruits et ses clés, qu'il prendrait en partant pour son travail au matin. Il alla se coucher ; il était 21 h 20.

Il avait commencé à lire *Ce que vivent les roses*, de Mary Higgins Clark, cette dernière fin de semaine. Un de ceux que Jeanne avait lus, mais qu'il n'avait jamais pris le temps de lire.

Les romans à suspense du genre policier, en plus de quelques livres portant sur la psychologie et la morale, étaient ce qui l'avait le plus intéressé ces derniers mois. Il avait appris à connaître cette auteure, Clark. Puis, il avait renoué avec ceux qu'il connaissait déjà ; Mandino, Robins, Waitley, Roberts, Peale, et quelques autres. Il avait découvert de nouveaux livres, mais s'était aussi laissé tenter par certains, déjà dans sa bibliothèque.

Le roman *Ce que vivent les roses*, dont l'histoire, celle du meurtre d'une jeune femme commis il y a une douzaine d'années, arrivait à lui changer les idées suffisamment pour qu'il puisse s'endormir après une demi-heure ou une heure de lecture, après avoir regardé les photos, avant de fermer la lumière.

Ce soir, décidément, Jeanne ne le laisserait pas s'endormir avant d'avoir ressassé de puissants souvenirs ancrés en lui. Cette fois, c'était à travers la lecture de ce livre qu'il la retrouvait. Quelques phrases qu'il venait de lire l'avaient frappé et ému particulièrement... encore une fois.

Elle contenait six notes de musique en clé de do, avec cinq mots au-dessous : « Je suis fou de toi. » Et c'était signé « J ».

« Young fredonna les notes, puis regarda Barney. Ce sont les premières paroles de cette vieille chanson *Let me call you sweetheart.* »

Il se souvenait de toutes les fois où ils s'étaient rencontrés, avant leurs fréquentations. C'était toujours l'instant d'une fraction de seconde, au dernier moment, soit en tournant le coin d'une rue, soit en se voyant à la dernière minute. Mais, chaque fois, leurs yeux s'étaient rencontrés, espérés, et peut-être même aimés déjà dans ces moments de doux espoirs. Une fois, ils s'étaient vus au restaurant avec leurs enfants. Leurs regards, infailliblement, s'étaient encore croisés et soutenus, pendant quelques secondes; ils avaient échangé un sourire. Il n'oublierait jamais cet instant merveilleux. Une autre fois, ils s'étaient croisés chez le dentiste. Il avait été tellement surpris. Il lui avait dit : « Bonjour ! » Elle lui avait offert son plus beau sourire. Il s'était dit que la femme qu'il imaginait à ses côtés, celle qu'il attendait et désirait depuis si longtemps déjà, celle honnête, fidèle, intègre et pourvue d'une certaine pudeur, ne lui aurait jamais souri de cette façon s'il y avait eu quelqu'un dans sa vie.

Ce soir-là, il s'en était voulu de ne pas lui avoir posé la question. C'était en octobre. Il pleuvait un peu et il faisait froid. Il n'arrivait plus à se concentrer. Tout comme il se le faisait parfois dire par sa grand-mère lorsqu'il était jeune, il ne tenait plus en place. Il fallait qu'il fasse quelque chose, son instinct lui commandait d'agir. Il s'était rendu chez le fleuriste et lui avait fait livrer des fleurs. Sur la petite carte les accompagnant, il avait signé « S ».

Elle lui avait écrit quelques jours plus tard lui disant ne rien lui promettre, qu'il y avait quelqu'un en ce moment dans sa vie, et qu'il ne devait pas se créer de faux espoirs. Il s'était dit que soit cette femme n'était pas amoureuse, soit qu'il se trompait à son sujet. Mais pourtant, il n'avait jamais ressenti l'amour de cette façon. Malgré sa déception, une flamme s'était allumée dans son cœur... Quelque chose lui disait de ne pas s'inquiéter, et de faire confiance. Malgré ce bien triste soir d'octobre, quelque chose naissait et prenait forme en lui. Cette flamme qui s'était allumée, il ne savait pas l'exprimer avec des mots, mais il était convaincu que c'était l'amour.

Un peu plus de huit mois plus tard, il recevait de sa Jeanne un petit mot, écrit deux mois plus tôt, et qui avait été livré à sa dernière adresse. Les gens qui avaient reçu le courrier de Simon l'en avaient

informé. Trop occupé qu'il était, il avait laissé traîner. Après quelques semaines, il passa chez ces gens pour récupérer son courrier.

En prenant une des enveloppes, celle un peu plus petite que les autres, il avait tout de suite reconnu son écriture. Elle lui avait écrit :

Est-il trop tard pour faire connaissance ?

J

De cette façon était née leur histoire... une merveilleuse histoire d'amour.

Il avait baissé les yeux à nouveau vers son livre, pour relire une autre fois cette phrase, puis s'était levé pour prendre une carte sur son bureau. La dernière carte de Saint-Valentin qu'elle lui avait donnée. Elle y avait écrit :

With all my love Sweetheart,

I just can't stop loving you.

Jeanne xxx

Cette nuit-là, il avait bien peu dormi, perdu dans ses rêves... et ses cauchemars. Il s'était réveillé à plusieurs reprises, les yeux larmoyants, tel un soir d'octobre qu'il s'était remémoré. Il avait tellement besoin d'elle. Il voulait se blottir dans la chaleur de son corps et se sentir étreint dans ses bras, comme jadis.

« Si tu savais comme tu me manques ma chérie ! »

3

Il composa son numéro et attendit jusqu'à ce que le répondeur s'active.

— Bonjour ! Vous êtes bien dans la boîte vocale d'Anita Morin, psychologue. Veuillez laisser un court message, je vous rappelle dès que possible.

— Bonjour Anita ! Simon Griffin ! On est jeudi, 13 h. Je vous appelle pour annuler mon rendez-vous de la semaine prochaine. J'apprécierais que vous me confirmiez que vous avez bien reçu mon message. Merci !

En après-midi, il repensa à l'appel qu'il avait fait. Il savait qu'il avait pris la meilleure décision. Il en avait un sentiment de certitude absolue.



Vendredi, 9 h 15

— Salut Simon ! Comment ça va ?

— Dans les circonstances, ça peut aller.

— Tu n'as pas eu de nouvelles de Jeanne ?

— Je préfère ne pas en parler, ce ne sont pas de bonnes nouvelles pour moi. En passant, je n'irai plus consulter la psychologue dont je t'avais parlé. Je n'avais pas un bon pressentiment. Je sentais

un manque d'objectivité. En fin de compte, c'est peut-être moi le problème, simplement. Je voulais te dire que j'avais laissé un message à la réceptionniste au programme d'aide dont tu m'avais parlé. On doit me rappeler dans un jour ou deux pour prendre rendez-vous. Je veux essayer encore, je dois faire un effort. Je veux rester fort pour mes enfants, c'est tout ce qui m'importe présentement.

— T'as bien fait ! Tu pourras voir ce que ça va te donner, et si tu t'aperçois que tu t'es trompé, tu pourras toujours revenir à l'autre. Tu vas trouver quelqu'un qui saura t'aider. Écoute, tu as tes enfants ce soir. Viens souper à la maison. On se fera livrer une pizza. On pourra en profiter pour parler le temps que les enfants s'amuse.

— Je vais y penser. C'est certain que les enfants seraient contents. Je t'en reparle en après-midi. Je ne sais pas vraiment ce que je veux ces temps-ci. Enfin, oui je le sais, mais... on se reparle tantôt. Je dois préparer ma réunion de 10 h.

Juste avant de partir de son bureau, pour sa réunion, Simon avait écouté ses messages chez lui. Anita avait rappelé pour lui dire qu'elle avait bien reçu son message et de la rappeler s'il y avait quoi que ce soit qu'elle puisse faire pour lui.

La réceptionniste au programme d'aide avait également retourné l'appel et avait demandé de communiquer avec Marie Gagné pour prendre rendez-vous. Elle avait laissé ses coordonnées. On lui offrait mercredi 19 h ou jeudi 19 h 30. Simon avait choisi le mercredi. Le jeudi soir était toujours très occupé en raison du retour de ses enfants. Le souper à préparer, les devoirs à vérifier, les activités familiales...

Il s'était senti rassuré. Il avait même — ce qui l'avait surpris — une certaine attente, positive. Il croyait qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait à travers cet engagement, mais il voulait vérifier certaines choses, mettre des mots sur certaines émotions qu'il avait encore du mal à cerner. Et quand il pensait qu'il avait fait ce qu'il fallait, ce n'était sans doute pas toujours la façon dont Jeanne l'avait souhaité, mais il avait été sincère. Il n'irait pas consulter sans penser l'être, encore aujourd'hui. Il lui fallait s'assurer que sa compréhension de la situation était bonne.



Vendredi, 16 h 30

— Marthe, c'est Simon ! Je sais qu'il est déjà tard, mais je viens à peine de parler aux enfants. Est-ce que ton invitation à souper tient toujours ?

— Bien sûr que ça tient toujours ! Les filles seront contentes de voir les enfants. Ça va être bien. Mais t'es prévenu, pas de changement au menu, on se fait livrer une pizza !

— Excellent ! Le temps de replacer les choses sur mon bureau et d'aller les chercher. Est-ce que 18 h 30 est correct pour vous ?

— Parfait ! De toute façon, prenez le temps qu'il faudra, on va attendre que vous arriviez pour commander. On pourra boire une bière en attendant.

— Tu peux me répéter le numéro de la sortie, juste pour être certain ?

— Sortie 116.

— J'espère ne pas être trop à l'heure de l'embouteillage au tunnel.

— À cette heure, un vendredi, tu peux prévoir environ une heure et quart, une heure et vingt pour faire le trajet.

— On se voit tantôt !

Simon était content de voir ses enfants excités à l'idée d'aller chez Marthe et Richard. Jusqu'à un certain point, il l'était lui aussi. Pourtant, un impitoyable sentiment de vide l'habitait. Il se rappelait cette fois où ils étaient allés souper, Jeanne, lui et les enfants, chez Marthe et Richard. Simon les connaissait assez bien. Il les côtoyaient régulièrement au travail. Depuis sa promotion, il y a deux ans, il avait souvent eu affaire à Richard et il aimait sa façon de travailler ; assidu et minutieux. Même s'il travaillait peu avec Marthe, son bureau étant plus près du sien, il la croisait tous les jours.

Il se souvenait d'avoir été si fier, si excité aussi – c'était peut-être cela qui le rendait mélancolique ce soir –, de la leur présenter. Ce

soir-là, elle avait été la vraie Jeanne, celle qui croisait son regard les premières fois. Celle qui le faisait se sentir complet dans ce rôle de l'homme qu'il avait toujours voulu être. Il prit conscience que son fils lui parlait. Il se sentit frustré d'être si heureux et à la fois si malheureux ; heureux auprès de ses enfants, malheureux sans Jeanne. Ses sentiments le ramenaient à la dimension la plus profonde de ce qu'il était à l'intérieur. Jeanne et les enfants, il ne pouvait concevoir que ce soit autrement.

Elle lui avait répété si souvent qu'elle n'avait jamais été si heureuse, qu'elle se savait comblée. Elle se sentait tellement femme, tellement désirée et désirable avec lui. Toutes ces fois où elle lui avait dit, il savait que c'était Jeanne, la vraie, qui le disait, et non l'autre qui prenait de plus en plus le contrôle sur elle.

Ce soir, ils étaient revenus, et après avoir bordé ses enfants, Simon les avait embrassés tendrement en leur disant qu'il les aimait tant, qu'il avait passé une belle soirée et qu'il était très fier d'eux.

Étendu dans son lit, il l'avait regardée. Il retourna la photo pour relire encore une fois ce qu'elle y avait écrit quelques mois plus tôt : *« Je pense à toi, je t'aime pour toujours ! Jeanne xxx »*

Il replaça la photo. La peine envahit son corps tout entier. Si elle savait...

Il ne comprenait plus. Il savait qu'il l'avait blessée cette fois où, quelques semaines avant de se quitter, il lui avait dit : « Pourras-tu seulement te rendre compte un jour que ton fils agit avec un manque total de respect, et que c'est à nous de l'aider à mieux gérer ses émotions ? » Sans réponse de Jeanne, il s'était emporté et s'était fâché contre elle, ajoutant que son fils était devenu intouchable et surprotégé, à ses yeux. Cela en était trop cette fois ; lorsqu'il avait parlé à un copain au téléphone, à propos des règles à la maison, de façon très arrogante. Il avait été irrespectueux en parlant de Jeanne et Simon, de façon dégradante et méchante. Elle savait qu'il avait outrepassé les limites. Plutôt que de lui faire comprendre, elle l'avait encore une fois défendu, injustement. Simon avait paniqué. Qu'arrivait-il à Jeanne ? Il avait su à ce moment que c'était la fin. Il la perdrait. Elle avait abandonné. Elle les avait abandonnés.

Puis, depuis le départ de Simon, plus rien. Elle ne lui parlait plus, sinon qu'en de très rares occasions pour lui dire des choses blessantes. La fin de semaine dernière, il lui avait fait livrer des fleurs. Il l'avait fait après avoir regardé un film qui le touchait beaucoup chaque fois : Il pleut des roses sur Manhattan. Ce film était venu le chercher à chacune des six ou sept fois qu'il l'avait visionné. Les quinze dernières minutes le faisaient pleurer. C'était pire depuis que Jeanne n'y était plus. Cette fois, il n'avait pu se retenir comme il l'avait fait, à sa demande, depuis plus de deux mois. Puis, le lundi, elle était venue les lui rapporter. Il se souvint avoir pensé que si vraiment elle ne l'aimait plus, elle ne serait pas venue chez lui ce soir-là. Elle avait tenté à nouveau de le blesser en lui disant qu'il était un menteur, qu'elle ne le croyait plus. Il savait pourtant bien qu'elle était convaincue de ce qu'il était. Il avait sans doute été le seul, d'ailleurs, à toujours avoir été honnête et sincère avec elle. Il lui avait raconté un mensonge une fois, au début de leur relation, et il s'en était excusé dès le lendemain tellement il s'était senti mal. Il l'avait fait pour se protéger de la douleur, de son enfance probablement. La veille, elle lui avait dit, en parlant de « l'autre » avant lui : « Tu ne sauras jamais à quel point j'ai aimé cet homme. » Elle disait vouloir le revoir afin de récupérer des choses qui lui appartenaient. Simon en avait été très affecté et ce soir-là, il avait eu un mauvais pressentiment. Il pensait qu'elle était peut-être allée chez lui. Il lui avait téléphoné et elle n'avait pas répondu. Il savait qu'il n'arriverait pas à dormir sans savoir et il lui en avait voulu. Il avait rappelé une demi-heure plus tard, elle avait répondu. Il était rassuré de la savoir chez elle, mais il se sentait tellement mal qu'il n'arrivait pas à lui parler. Il avait raccroché en se disant qu'elle croirait que c'était une erreur. Mais elle avait fait *69, et il avait répondu. Elle avait dit : « Pourquoi tu ne m'as pas parlé ? » Il avait répondu que ce n'était pas lui. Il avait trop mal pour lui parler ce soir-là.

Simon s'était senti comme à l'époque de ses neuf ans, quelques semaines suivant son anniversaire de naissance. Ce soir-là, il s'était mis à pleurer à chaudes larmes, sans pouvoir s'arrêter. C'était la première fois qu'il se laissait aller au rythme de ses émotions depuis

la mort de sa mère. Sa tante, qui s'occupait de lui à ce moment, était montée le voir dans sa chambre et lui avait demandé ce qu'il avait. Il aurait seulement voulu qu'elle reste près de lui pour le rassurer, le consoler, lui démontrer qu'elle tenait à lui. S'impatiantant du fait qu'il ne répondait pas, elle lui avait dit : « C'est ça, tu ne veux pas parler, pleure ! Quand tu voudras me parler, tu me le diras. » Elle était redescendue. C'était sa tante préférée, ça l'avait brisé. Il s'était senti tellement seul, tellement... rien. Son père, qui n'était à peu près jamais plus à la maison, n'arrangeait pas les choses. Il ne le voyait presque plus. Il passait ses journées et une bonne partie de ses nuits à son commerce. Son père ne serait jamais plus le même, même aujourd'hui, après plus de trente ans.

Malgré le fait qu'il ne voulait pas se donner d'excuses pour avoir nié, fait qu'elle lui avait souvent rappelé lorsqu'elle se fâchait, il se disait que c'était la seule explication. Il ne pouvait rien changer à cette erreur, sauf bien sûr en prendre conscience afin que cela ne se reproduise plus.

De toute façon, ce « pieux » mensonge ne changeait plus rien aujourd'hui. La situation n'aurait pas été différente.

Dans un sens, cela avait démontré à Jeanne une certaine vulnérabilité de la part de Simon. Cela avait aussi démontré sa sincérité en lui avouant tout. Des vérités atroces de son passé qu'il ne disait et n'avait dites à personne. À elle, il lui avait suffisamment fait confiance pour se laisser aller à le faire. Cela l'avait sûrement encore plus lié à elle, plus rapproché. Quel prix payait-il aujourd'hui ? Toute cette souffrance que signifiait l'absence de Jeanne !

Il essayait de fermer les yeux. Il se remémora la fois où ils s'étaient préparé un souper d'amoureux, un vendredi soir que les enfants n'y étaient pas. Elle était si belle, si radieuse, et semblait tellement heureuse. Elle portait une petite culotte, puis avait enfilé une chemise à lui, sans soutien-gorge, qu'elle avait laissé détachée jusqu'à mi-corps. Elle savait combien il la désirait et elle aimait se savoir désirée par lui. Ils avaient bu une bouteille de vin rouge, celui qu'elle préférait. Le repas presque terminé, il l'avait enlacée et embrassée, conquis, volontaire et complice d'une passion jusqu'alors

inconnue. Il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassée encore. Il se souvenait de chacune de leurs paroles.

— Tu sais combien je t'aime chérie !

— Je t'aime tellement moi aussi ! Je suis tellement, tellement heureuse avec toi, Simon ! Jamais je n'aurais pensé un jour être si à l'aise avec un homme. Je me sens si femme, si belle avec toi !

— Tu es la plus belle, tu le seras toujours pour moi. Tu l'es depuis le premier jour où j'ai vu tes yeux. Tu le seras jusqu'à ce que je ferme les yeux sur toi, quand je serai vieux, vieux, vieux.

— Même quand nous serons vieux, vieux, vieux et que nous serons tout plissés ? avait-elle demandé, en parlant comme une petite vieille qui aurait enlevé ses dents.

— Puis tes lunettes sur le bout du nez ! En passant, est-ce que je t'ai déjà dit comment tu me fais craquer quand tu portes tes lunettes pour lire ou pour regarder un film ?

— Oui ! Et ça me surprend chaque fois que tu me le dis. Je veux vieillir avec toi Simon, je veux être belle pour toi et vivre tous mes rêves avec toi.

— Et moi ! Tu sais ce que je veux ?

— Dis-le-moi !

— La même chose que toi, et un petit quelque chose de plus.

— Comme ?

— Comme te prendre dans mes bras et te monter jusqu'à notre chambre... T'es prête ?

— T'es fou ! Tu vas te faire mal !

— T'as peur que je t'échappe ! T'as peur que je ne sois pas assez fort, hein ! Tu penses que je risquerais de t'échapper et de te blesser !

— T'es fou, j'te dis ! On a bu du vin, je ne veux pas que tu te fasses mal !

— Laisse-toi faire ! De toute façon, si tu tombes, je vais être en dessous de toi.

Il l'avait prise. Elle s'était mise à rire, à rire tant qu'elle en avait des larmes. En montant l'escalier, Simon se piquait les orteils sur les broches mal installées qui retenaient la bande de tapis sur les marches. Il disait : « Ouch ! Ouch ! Ça fait mal ! » Ça lui faisait vraiment

mal, mais de la voir rire autant le faisait rire lui aussi. Une fois rendus en haut, il la déposa sur leur lit. Il n'y aurait plus pour toute cette nuit que les rires et la tendresse... et les mots d'amour jusqu'à ce qu'ils s'endorment enserrés l'un contre l'autre. Il se rappela qu'il s'était réveillé souvent cette nuit-là, instinctivement, pour s'assurer que ce n'était pas un rêve et qu'elle était là, à ses côtés... Il l'avait tant espérée !

Il revint à la réalité, se rappelant ce dernier jeudi. Il avait reçu une note dans son courrier l'avisant qu'il y avait une lettre enregistrée à son nom au bureau de poste. Il devait s'y présenter et signer à la réception, pour qu'on la lui remette. Comme il devait passer à la pharmacie, il s'était arrêté la prendre, après avoir reconduit sa fille à son cours. Elle lui était bien adressée. Il savait de par l'écriture qu'elle provenait de Jeanne.

— Si vous voulez bien signer ici, s'il vous plaît.

Il l'ouvrit dès qu'il eut été dans son auto.

Par courrier recommandé.

Sous toutes réserves.

Monsieur,

Dernièrement, vous avez multiplié vos contacts non désirés avec moi. Vous vous êtes montré très insistant malgré mon refus d'être en contact avec vous, et vous n'avez pas pris en considération mes demandes répétées de me laisser tranquille et de vivre en paix. De tels agissements de votre part ne sont pas acceptables puisqu'ils affectent gravement ma vie privée. De plus, en communiquant directement avec moi, et ce, malgré mon refus constant, vous avez une conduite indigne d'un homme qui se respecte...

... de plus, vous êtes formellement prié, par la présente mise en demeure, de cesser et de vous abstenir de me contacter de quelque façon que ce soit. À défaut pour vous d'obtempérer, je prendrai des mesures légales nécessaires sans autre avis ni délai, afin de faire respecter mes droits.

Jeanne Lamer

Il tenta de se ressaisir. Son cœur battait à tout rompre, trop ébranlé pour se faire une idée maintenant. Il ne voulait pas juger, mais il aurait voulu tout à coup crier de toutes ses forces pour parvenir à évacuer toute la douleur qui semblait vouloir prendre toute la place en lui. Mais comment avait-elle pu faire une chose semblable ? Comment pouvait-elle en être arrivée là ? Il ne pouvait pas s'être trompé autant à son sujet !

Il repensa à toutes ces fois où elle vociférait des paroles qui semblaient resurgir d'une rage sèche, accumulée en elle. Parfois, cela devenait si intense ; elle projetait sur lui, tout à fait inconsciemment, des émotions refoulées, enfouies dans une mer d'amertume, lui faisant subir ce lot de souffrances.

Il sentait sa peur et une certaine insécurité en elle. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'elle lui laisse le temps de l'apprivoiser, de lui faire confiance. Une fois, elle lui avait lancé lors d'une dispute : « Si tu savais tout ce que j'ai fait dans ma vie, tu partirais. Tu ne serais même pas avec moi ! » Il lui avait alors rappelé qu'il l'avait acceptée telle qu'elle était au moment de leur rencontre. Que tout ce qu'elle avait pu faire ou être avant eux n'était pas ce qui l'avait attiré en elle, mais bien ce qu'elle était aujourd'hui ; ce qu'elle avait décidé d'être en ce moment, à travers ses expériences, et ce qu'elle voulait être à l'avenir, à partir de ce qu'elle vivait maintenant.

— Est-ce vraiment tout ce que tu penses que je suis ? avait demandé Simon. Tu crois vraiment que je vais partir à la première escarmouche et nous abandonner ?

Une autre fois, tout en colère, elle lui avait dit : « Écoute-moi bien Simon, tu ne passeras jamais ni avant mes amis ni avant ma famille. Jamais ! tu m'entends ? » C'était quelques jours avant sa fête seulement. Ça faisait deux mois qu'ils se fréquentaient et il lui avait demandé ce qu'elle désirait faire la prochaine fin de semaine, sa fête étant le vendredi.

— Tu préfères qu'on passe la fin de semaine ici en amoureux, ou qu'on parte la passer ailleurs, dans une auberge ?

Elle avait répondu du tac au tac : « Cette fin de semaine, je ne peux pas, mon ami Maurice m'a déjà invitée chez lui pour ma fête. C'est prévu depuis longtemps, je ne peux pas annuler. »

Simon avait passé la remarque :

— C'est un ami !

— Oui ! Mon meilleur ami, Maurice, je t'en ai déjà parlé.

— Oui, et étant ton meilleur ami, il n'est pas content que tu aies quelqu'un dans ta vie ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que si j'avais une « meilleure amie », et que je l'aie déjà invitée, et que j'apprenais qu'elle a quelqu'un dans sa vie, justement parce qu'elle est ma meilleure amie, je n'hésiterais pas un instant à l'inviter lui aussi. Parce que je suis heureux pour elle et qu'elle devrait être heureuse de me le présenter. Je lui offrirais même de reporter cette invitation, dans les mêmes conditions, et de leur laisser cette journée à eux, par respect et par amitié pour elle. Pour moi, c'est ça un ami !

— Voyons Simon, ça ne se fait pas ! Je ne peux pas lui faire cela à lui ! Tu ne comprends pas !

— Et à moi, oui ! On est mardi, ta fête est vendredi. Quand est-ce que tu m'en aurais parlé si je ne l'avais pas fait ?

— J'étais pour le faire bientôt ! Parce que samedi aussi, je ne pourrai pas souper avec toi. Mon frère a organisé un souper pour ma fête et je lui ai promis d'y être avec mes enfants et mes parents.

— Si je comprends bien, nous ne sommes pas invités !

— Essaie de comprendre, mon frère n'est pas riche et...

— Jeanne, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu sais très bien que je ne me serais pas présenté avec mes enfants, à la dernière minute, sans ne rien apporter ni contribuer.

— Oui ! Je sais... Mais c'est un petit appartement et il n'y a pas beaucoup d'espace.

— En fait, il y a juste assez d'espace pour ta famille, point ! Quelques chaises additionnelles, que j'aurais même pu apporter, auraient été trop encombrantes... C'est ce que tu veux dire, n'est-ce pas ?

Simon était parti fâché. Il ne saisissait pas le sens de ses agissements. Il savait que cela cachait quelque chose ; il aurait voulu la comprendre. Le reste de la semaine, surtout le vendredi et le

samedi, avait été une épreuve redoutable pour lui. Il ne finaliserait rien maintenant, mais une arrière-pensée ne lâchait pas prise : devait-il en rester là et ne plus risquer de se faire autant de mal avec elle ?

Ils s'étaient reparlé quelques jours plus tard. Jeanne s'était mise à pleurer. À lui dire que c'était un malentendu, que ce n'est pas ce qu'elle avait voulu. Que cela ne se reproduirait plus. Qu'elle l'aimait plus que tout. Il était allé la voir. Il l'aimait tant !

Qui était-elle donc ? Pourquoi cacher ainsi ses amis ? Pourquoi se sentir ainsi jugée, par lui de surcroît, toujours être sur ses gardes de cette façon ? À travers son rôle de femme, d'amie et de mère, elle fuyait et tentait de se dissimuler telle une jeune enfant qui croit que parce qu'elle porte un masque, on ne peut pas la voir.

Maurice, par exemple, son soi-disant meilleur ami, il ne l'a jamais connu. Il savait qu'il était physiquement et, mentalement, depuis leur séparation. À une occasion, il était allé chez lui chercher la fille de Jeanne, amie avec sa fille à lui. Il l'avait seulement entrevu. Par la suite, il l'avait rencontré à quatre ou cinq reprises, toujours à l'épicerie. Dès qu'il le voyait, impossible de lui dire bonjour, il changeait de section ou évitait de le regarder. Cet homme n'était pas le style d'homme avec qui il aurait souhaité se lier d'amitié, assurément, depuis leur séparation. Mais, à cette époque, il avait décidé que pour Jeanne, il le respecterait et respecterait leur amitié. Il serait bon joueur. À plusieurs reprises il avait offert à Jeanne de l'inviter à venir prendre un café, afin qu'il puisse le connaître. Elle lui disait que c'était gentil de sa part, qu'elle le ferait, mais ne l'avait jamais fait. Il savait que la situation était ainsi parce que ce n'était pas de l'amitié que ce Maurice éprouvait pour Jeanne, mais bien de l'amour. Lui et elle le savaient ; Simon en était venu à supposer qu'ils se cachaient pour qu'il ne s'en aperçoive pas. Il lui avait dit, elle avait nié, mais ses yeux l'avaient trahie.

À l'été, ils avaient eu une bonne dispute. Elle lui avait menti. Elle était partie avec cet homme toute une journée. Encore la même rengaine ; les pleurs, la réconciliation, la promesse de ne plus recommencer. Maurice lui avait laissé un message sur la boîte vocale, quelques jours plus tard. Jeanne l'avait écouté puis effacé. Simon n'a

jamais vraiment su ce qu'il y avait dans ce message. Elle lui avait dit de ne plus s'inquiéter, que s'il essayait de communiquer avec elle d'une quelconque façon, il serait le premier à le savoir.

Simon avait voulu lui montrer encore une autre fois qu'il voulait lui faire confiance. À sa fête, à la fin de ce même été, il avait téléphoné chez Maurice. Comme il n'était pas là, il avait laissé un message à savoir qu'il organisait une fête-surprise pour l'anniversaire de Jeanne, la prochaine fin de semaine, et qu'il apprécierait qu'il soit présent. Le vendredi, lorsqu'il était rentré au travail, cet homme avait laissé un message sur son répondeur : « Je te remercie pour l'invitation, mais je ne serai pas là. Je n'accepterai jamais de passer en deuxième dans la vie de Jeanne et je n'apprécie pas les visages à deux faces comme toi. Merci quand même. »

Simon avait compris à quel point cet homme aimait Jeanne, par le ressentiment et le ton sur lequel il parlait.

« Pourquoi ? Pourquoi tout ce mystère Jeanne ? Pourquoi ne pas m'avoir dit qu'il y avait eu d'autres lettres et d'autres téléphones ? Cet homme était dans ta vie bien avant, des années avant que je ne le sois, alors pourquoi l'avoir caché tout ce temps ? Pourquoi t'es-tu mise à le revoir dès que j'ai été sorti de la maison ? De quoi te protégeais-tu donc ? »

Il lui avait demandé une fois, pour tenter de comprendre ses agissements : « Est-ce qu'il y a déjà eu quelque chose d'autre que l'amitié entre vous ? Peut-être tu ne veux pas m'en parler ! » Cette fois-là, elle avait répondu : « Non ! » avant d'ajouter : « Est-ce que tu m'aurais cru seulement capable d'embrasser cet homme ? Juste l'idée d'y penser me donne la nausée. T'as vu ce dont il a l'air ! » Elle avait continué à le décrire en se servant de qualificatifs dénigrants. Puis, elle avait rajouté : « Ce n'était que de l'amitié, cela a toujours été très clair pour moi. » Que pouvait-elle donc vouloir lui cacher ? Des choses que lui savait, mais quoi d'aussi important ?

Tellement de questions se bouscuaient dans sa tête. Il était convaincu que quelque part en elle, une femme merveilleuse se terrait. Elle apparaissait, de façon ponctuelle, et disparaissait à la moindre menace, qu'elle soit réelle ou non. Il s'en rendait compte

avec le temps que ce Maurice n'était pas le seul qu'elle cachait, d'autres de ses amis aussi. Même des membres de sa famille qu'elle n'avait jamais voulu qu'il rencontre.

« Jeanne, pensait Simon, ai-je été si menaçant pour toi ? J'ai accepté d'aller tellement loin par amour pour toi. Malgré mes valeurs et mes principes. Je ne serais jamais, au grand jamais, allé si loin pour personne d'autre. Si tu pouvais au moins prendre conscience de tout ce que cela représentait pour moi. »

Il avait encore une fois passé la nuit à tourner en rond, dans ce lit devenu bien trop grand. Il finissait par s'endormir, à bout de forces. Complètement vidé de toutes ses énergies. Il ne se reconnaissait plus ; il avait été si fort auprès d'elle.

4

Après avoir décrit les raisons qui l'amenaient vers elle, à Marie Gagné, comme il l'avait fait avec Anita, quelques semaines plus tôt, elle lui fit part de la réflexion suivante, sans toutefois qu'il ne ressente aucune forme de jugement de sa part :

— Ça n'a pas été facile pour vous deux. Je perçois encore beaucoup d'amour et un engagement sincère de votre part, malgré tout ce qu'elle a fait, de par ses réactions, pour se protéger. Pourquoi êtes-vous resté ? Dès le début, vous aviez relevé des indices très révélateurs de ce qu'elle était. Répondre à cette question, avec vos mots, me donnera un portrait d'au moins une partie de l'ensemble qui me mettra peut-être sur une piste à suivre.

Ce soir, plus que tout autre, Simon savait quoi répondre à cette question, puisqu'il se l'était posée depuis des semaines déjà. Il avait trouvé les raisons, auxquelles venaient de façon ponctuelle s'en greffer d'autres, ce qui préciserait sa réponse à cette femme, et lui permettrait de l'explicitier.

— Pourquoi suis-je resté ? Je suis d'abord resté parce que je croyais notre amour d'une réciprocité peu commune. J'en étais convaincu, et je le suis encore. Je suis resté, malgré tout, c'est vrai, alors que j'ai pensé à la quitter à quelques reprises et ne pas revenir. Je suis resté pour nous laisser une chance. Je suis resté aussi pour me laisser une chance. Je me disais que mon amour pour elle était tellement fort, qu'elle arriverait à se laisser apprivoiser, qu'elle

arriverait à apaiser les souffrances qui lui avaient fait accumuler autant de rage et de rancune dans son cœur. Je suis resté parce que je voulais être bon pour elle. J'ai voulu ne pas la juger, à travers le filtre très fin de mes principes et de mes valeurs. Si seulement elle avait pu se laisser le temps de jauger toute la bonté et l'empathie dans mon âme. Si elle avait pu percevoir une partie de tout ce à quoi j'étais prêt pour elle et les siens. Je suis resté parce que j'ai mémoire de la souffrance ; j'ai eu mal avant elle. Je pouvais d'une façon ou d'une autre, tenter de comprendre sa douleur. Je suis resté parce que j'ai cru en nous et que je n'ai pas voulu me laisser aveugler par sa méchanceté occasionnelle, et par ses « d'endurance » émotionnelle. Je m'en veux parce qu'elle en est arrivée à ce qu'elle ne voulait pas, et à ce que je ne voulais pas non plus. Elle a réussi à me faire paniquer. J'ai paniqué et j'ai perdu mon calme et mon attention. Je lui ai dit des choses que je n'aurais pas dû lui dire. Elle s'est sentie attaquée. J'ai paniqué encore plus à l'idée de la perdre et, dans sa peur, elle s'est refermée. Je l'ai perdue ! Je suis resté aussi parce que j'avais envie d'être avec elle... J'avais envie d'avoir besoin d'elle. Je voyais beaucoup plus en elle que ce qu'elle-même y voyait. Enfin, tout le bien qu'il y avait en elle. Je suis resté parce que j'ai cru pouvoir prendre notre relation en charge momentanément, le temps d'apprivoiser ses craintes. À force de confiance et d'amour. Pour l'importance de ce que cela représentait pour notre couple. Je suis resté parce que je voulais que nous soyons ma dernière chance. Je suis resté pour ce que je n'ai pas eu, étant enfant, un père et une mère qui s'aimaient ; un exemple. Un père et une mère qui, dans l'amour, malgré les conflits et malgré toutes les contraintes que la vie apporte, s'en sortent.

Simon fit une pause, en inspirant longuement. Un sourire timide apparut sur son visage.

— J'ai toujours cru à l'amour pour la vie, aux vieillards qui s'embrassent encore et qui se regardent dans les yeux avec tendresse, avec le besoin de l'autre, avec l'envie de tout partager jusqu'au dernier instant. Jusqu'à ce que leurs lèvres et leurs mains ne soient séparées que par la mort. Cela me manque parfois. Ça aurait pu me servir

d'exemple, dans notre couple ; me servir de référence. Il m'arrive de penser que ces souvenirs m'auraient permis de savoir de quelle façon mon père s'y prenait pour aimer ma mère, la protéger, lui démontrer qu'elle était tout pour lui. J'aurais voulu savoir, parfois ! Enfin, je suis resté pour son sourire, pour ses bras, pour lui plaire autant qu'elle me plaisait... et pour l'aimer. Je suis resté parce que je suis perdu sans elle. Je suis resté parce que je voulais que ce soit pour la vie. Je suis si perdu sans elle.

— Simon, votre engagement, pour lequel vous vous êtes commis, est grand et noble. À voir la façon dont vous vous exprimez, la conviction et la passion que je ressens en vous, vous me semblez d'une grande bonté. Vous me parlez en démontrant beaucoup d'humilité et malgré votre grande déception, vous aimez cette personne plus que tout. Je vous crois envahi d'un chagrin cruel qui vous rend très malheureux. Je veux essayer de vous aider au mieux de mes connaissances. Accepteriez-vous que nous prenions une entente pour cinq rencontres que nous pourrions évaluer par la suite, selon vos besoins ? Qu'en pensez-vous ?

— Oui ! Je veux bien essayer. Malgré mes propres conclusions, je veux prendre le temps de décanter encore, en vous parlant et en vous écoutant. Cela, même si je me sens totalement perdu dans ma douleur et dans ma souffrance. Si le résultat au terme de ces rencontres n'était que de recouvrer un peu de sommeil, ce serait déjà bon pour moi.

— Je me dois de vous poser une question avant que vous partiez. Est-ce qu'il vous arrive de penser au suicide ?

— Non ! J'ai mes enfants et je ne veux pas penser à cela.

— Parfait ! Faites-m'en part s'il vous arrivait d'y penser, juste en parler est suffisant bien souvent. J'aurais une place pour vous, même heure, même jour, la semaine prochaine. Est-ce que cela vous convient ?

— Ce sera parfait pour moi ! J'y serai !

5

Ce matin, Simon repensait au rêve de la nuit dernière, encore tout chaviré. Il avait rêvé qu'il était avec Jeanne, dans leur maison. Elle admirait la bague de mariage qu'il venait de lui glisser au doigt. Il la regardait, ressentant dans son propre corps toute la joie que cela lui procurait de la voir ainsi heureuse. Il se disait en lui-même que c'était ce qu'il avait voulu dès la première fois qu'il avait croisé son regard ; la rendre heureuse comme elle l'était en ce moment. Il se sentait fort, il se sentait fier, et n'avait plus aucun doute, malgré son passé malheureux et la difficulté qu'il avait à faire confiance parfois. Ce serait avec elle qu'il voulait passer le reste de sa vie. Cette bague n'était peut-être qu'un symbole. Le fait de la lui donner et qu'elle l'accepte, était pour lui des gestes d'honneur ; gestes qui se perpétueraient et seraient la preuve de leur amour, invincible, pour le reste de leur vie... il en était maintenant certain.

Il se réveilla pour une des très rares fois, depuis qu'il n'était plus avec Jeanne, en entendant la musique du réveil. Encore ébranlé par son rêve, il revenait à lui lentement lorsque l'animateur reprit la parole, en proposant comme sujet du jour : « Appelez-nous pour nous raconter comment cela s'est passé quand vous avez donné soit une bague de fiançailles, soit une bague de mariage, à votre conjointe ou à votre conjoint, à l'occasion de la fête de Noël. »

Cette coïncidence l'avait étonnamment frappé. Un souvenir marquant resurgit en lui et vint donner encore plus d'impact à ce

qu'il venait d'entendre. Il y avait quelques années, il avait rêvé qu'un de ses artistes préférés, qui l'avait tant fait rire lorsqu'il était enfant, avait donné un spectacle la veille et avait fait un infarctus, en pleine scène. Quelqu'un dans la salle s'était levé pour se porter à son secours et lui avait fait un massage cardiaque. L'ambulance était ensuite arrivée et on l'avait transporté à l'hôpital.

Il s'était réveillé exténué, encore bouleversé par le réalisme de ce rêve. Cela datait d'avant Jeanne. Il était seul ce matin-là, ses enfants étant chez leur mère. Il était passé sous la douche chaude, plus longtemps que d'habitude, puis était parti à son travail. Un journal du matin traînait sur la table dans la cuisinette. Il se souvint avoir été stupéfait de voir annoncé en première page, en grosses lettres, ce qui était arrivé dans une salle de spectacle... hier soir ! L'article, un peu plus loin, relatait tous les détails. Ce matin-là, avant même de le lire, Simon pensa qu'il aurait pu l'écrire lui-même, mot pour mot. Cela devenait bien plus qu'une coïncidence. Cela relevait de quelque chose de bien plus grand. Rêver d'un incident qui arrive à quelqu'un d'autre, voire un personnage marquant de sa jeunesse, est une chose. Mais y rêver en détail, la nuit même de l'événement, dans les mêmes conditions, et ce, sans même savoir qu'il donnait un spectacle, était tout autre chose. Même après quelques années, il lui arrivait encore souvent de penser à cet événement.

Ce souvenir, ramené au rêve de cette nuit, lui conférait une tout autre perspective. Il se tourmentait à l'idée de comprendre ce que cela pouvait signifier. Il ne voulait pas se faire mal davantage, mais quelque part en lui, les espoirs semblaient vouloir s'alimenter de ce rêve...



Un peu plus tard

— Salut Jay ! C'est Simon ! Comment ça va ?

— Salut Simon ! Qu'est-ce qui arrive avec toi ? Il y a longtemps que j'ai eu de tes nouvelles. Es-tu de passage dans le coin ?

— Non ! Je t'appelle de chez moi. Je t'appelle avant de devenir fou ! Fais-tu quelque chose ce soir ?

— Rien de prévu ! J'arrive de chez ma mère. Je n'ai même pas encore soupé.

— Ça te dirait d'aller souper à l'extérieur ? Disons que je traverse une mauvaise passe et j'ai besoin de sortir de chez moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Écoute Jay ! Je voulais attendre un peu pour t'en parler, Jeanne et moi... on n'est plus ensemble.

— Jeanne et toi séparés ! Tu me fais marcher là ? T'es pas sérieux ?

— Malheureusement oui ! Ça fait un peu plus de huit mois.

— Huit mois ! Vous êtes bien les derniers à qui ça pouvait arriver une histoire comme celle-là. De tous les gens que je connais, j'avais déjà entrevu la possibilité de quelques amis et connaissances à qui ça pourrait arriver, ou qui devraient déjà l'être, mais vous deux, jamais je ne l'aurais cru. Vous avez toujours été un si bon exemple pour moi.

— Je sais Jay ! Je ne l'aurais pas cru, moi non plus. Ça t'intéresse le souper ?

— Certain ! Où est-ce qu'on se rejoint ?

— Qu'est-ce que tu dirais si on faisait chacun une moitié ? Chacun une demi-heure. On pourrait se rejoindre à Saint-Hyacinthe, près de la 20.

Après avoir convenu de l'endroit et de l'heure, Simon s'était convaincu de fonctionner de cette façon, afin d'être certain de ne pas changer d'idée. Il ne rappellerait pas Jay pour annuler, comme il avait fait avec d'autres les fois d'avant.

Jay avait déjà été marié à la meilleure amie de Simon, et ça n'avait pas fonctionné, avec raison. Il y a des gens qui ne sont pas faits pour être ensemble. Après leur divorce, Jay et Simon avaient continué à se voir une fois ou deux par année. Malgré sa peine, Simon avait hâte de le revoir pour parler, comme ils le faisaient auparavant, et avoir de ses nouvelles. Il avait su qu'il s'était lui aussi séparé d'une autre femme dernièrement. Il avait à la fois le goût de rester enfermé à ne rien dire, et à la fois le goût de revoir Jay pour parler de tout et de

rien avec lui. Il en avait plus que besoin. Il en était parfois rendu à avoir peur de ce qu'il ressentait en dedans. Le ressentiment et la colère qu'il entretenait, le vide immense sans Jeanne. Qui était-il devenu ? Qu'allait-il devenir ?

6

Ce lundi matin, Simon était retourné au travail après une semaine de vacances bien méritée. Il était normalement à son travail dès 7 h, parce qu'il aimait débiter tôt et profiter de la tranquillité des lieux pour s'affairer, s'avancer dans sa paperasse et tenter, comme chaque fois, de libérer le dessus de son bureau, ce qui tenait souvent de l'irréel. Depuis leur séparation, son travail était cependant devenu sa deuxième raison de continuer, ses enfants étant évidemment la première. Du temps où il était avec Jeanne, il aimait aussi arriver tôt, mais 7 h 30 était alors plus appréciable. Cela lui permettait une demi-heure de plus auprès d'elle.

Ce matin, enfin, il n'était arrivé qu'à 7 h 30. Peut-être à cause de ses vacances, s'était-il dit. Mais, en prenant conscience de la façon dont il se sentait, il savait qu'il y avait quelque chose ou, plutôt, il éprouvait une sensation désagréable, lui laissant croire au pire. Il s'était arrêté boire un café et manger une rôtie avant d'aller à son travail, habitude qu'il ne faisait plus que très rarement, afin d'éviter de rencontrer Jeanne et de se faire du mal. Soit il n'y allait pas, soit il y allait très tôt. Il savait que Jeanne, depuis qu'elle le connaissait, avait aussi pris l'habitude d'aller se chercher un café le matin.

Pourtant, cette fois, même à cette heure il ne l'avait pas vue. Il était passé à un coin de rue de chez elle, pour s'apercevoir que son auto était dans l'entrée. Il avait trouvé cela étrange, encore plus peut-être à cause de cette sensation qui l'habitait depuis le matin. Il avait

tenté de se convaincre qu'elle avait pris congé ou qu'elle s'était réveillée en retard.

Vers le milieu de l'avant-midi, il n'y pensait presque plus. Les conversations habituelles de retour de vacances, avec toujours les mêmes questions, qu'il essayait de couper au plus court, lui avaient tout de même permis de passer en partie à autre chose. Mais la sensation, dans son for intérieur, ne s'était pas évanouie. Un peu comme dans l'attente d'un événement spécial tel la fête de Noël, par exemple. On peut arriver à ne pas se concentrer que là-dessus, mais le sentiment persiste en dedans. La seule différence, dans ce cas, était qu'il ne lui semblait pas que l'attente soit positive.

À travers toutes ses occupations, il repensait à la semaine qui venait de se terminer. Il avait écrit une liste de choses à faire. Il en avait bien commencé quelques-unes, mais si peu. Ses enfants avaient été avec lui pour la première fin de semaine, jusqu'à ce que l'école reprenne le lundi matin. Puis, il avait passé le reste de la semaine seul, sans eux. Il était passé trois ou quatre fois chez leur mère pour les embrasser, incapable de faire autrement. Côté amis, il s'était promis d'en voir quelques-uns, peut-être même de faire un tour dans sa famille.

La réalité avait été bien différente ; une seule sortie avec son ami Jay. Pas de visite chez sa famille, ni de rencontre avec d'autres amis. Il savait qu'il aurait dû essayer, mais Jeanne hantait ses pensées. La moindre activité qu'il faisait le ramenait toujours à elle. « Qu'est-ce qui m'arrive ? » se disait-il. Est-ce que le fait de la rencontrer aussi souvent était un signe ? Il l'avait même rencontrée trois fois dans la même journée, le premier dimanche de ses vacances. Encore hier midi, il l'avait croisée, il n'allait pas bien... pas bien du tout. Elle lui manquait tellement, il en avait mal dans chaque partie de ce qu'il était. Il devait sortir de chez lui, s'évader. Ce même dimanche, il avait choisi de faire sa marche rapide vers la fin de l'avant-midi, après avoir lu une bonne demi-heure. Il faisait tellement beau. Il avait décidé qu'il se prendrait en main, qu'il se ferait une idée, qu'il ne devait plus se laisser aller de cette façon. Il se rendrait malade à ce régime, physiquement et mentalement. Il devait aussi, et surtout, se reprendre

en main pour ses enfants. À son retour, il avait regardé l'horaire des films au cinéma. Rien ne l'intéressait. Il avait déjà vu le nouveau James Bond avec les enfants, la dernière fin de semaine. Quoi qu'il en soit, il devait faire quelque chose. Il irait revoir ce film à 12 h 50, tel qu'annoncé pour ce dimanche. Il avait tenu tête, à 12 h 30 il était dans le stationnement.

Le choc fut terrible. Juste comme il arrivait à la porte, elle était là, à quelques mètres. Avec ses enfants, avec Maurice, et les siens également. Elle agaçait le fils de Maurice et l'enlaçait dans ses bras, comme il ne l'avait presque jamais vue faire avec ses propres enfants à lui. Son cœur s'était emballé et s'était mis à sauter à toute allure. Son corps tremblait de partout de colère. Il se sentait perdre le contrôle. Il se découvrait une telle vulnérabilité, tout à coup. Il avait feint ne pas les voir. Il aurait voulu pouvoir crier, tellement sa peine était intolérable. Il était quand même rentré, avait pris son billet et était allé s'asseoir dans la salle. Il tentait de se reprendre et... de comprendre. Simon s'était dit : « Si c'est un test que tu me fais mon Dieu, guide-moi vers la réponse, je suis perdu. J'ai l'impression que tu ne te rends pas compte de ce que je ressens. Arrête ! Je t'en prie, je n'en peux plus ! »

Un des deux n'avait pas compris. Non seulement ils s'étaient trouvés dans le même cinéma, mais dans la même salle. En se relevant la tête, il les avait aperçus dans l'allée à droite. Jeanne et les autres s'étaient assis deux rangées en avant de lui. Elle lui avait semblé heureuse. Il était resté presque une heure et était parti, c'en était trop pour lui. Il ne voulait pas leur faire face à leur sortie, ne sachant plus ce qu'il aurait pu faire ou dire. La voir avec cet homme, même si ce ne devait être qu'un ami, la voir rire et s'amuser, était plus que ce qu'il pouvait supporter.

7

Lundi

Ses réunions terminées, et ayant jeté un regard rapide sur les événements de la dernière semaine, à 17 h, il se dit que c'en était assez. Il avait sa leçon de guitare à 22 h et il n'avait à peu près pas pratiqué ces derniers jours. En partie par manque de motivation, et incapable de se concentrer. Ce soir, il devrait pratiquer au moins une heure.

En retournant chez lui, après le travail, il s'était arrêté pour manger un baguet au café du coin. Il avait pris son temps et avait lu une demi-heure. Un autre Mary Higgins Clark ; cherche jeune femme aimant danser. Il avait réussi à se concentrer par cette lecture. Lecture qui, d'ailleurs, se limitait à peu près à ce style de roman ces temps-ci.

En repartant, il s'était dit qu'il n'était pas question qu'il passe devant chez elle. Il en avait été incapable et... il était passé, encore ! Ses lumières de Noël étaient allumées et son auto ne semblait pas avoir bougé de la journée ; une mince couche de neige tombée plus tôt cet avant-midi la recouvrait. Les stores étaient fermés, mais il ne semblait y avoir aucune lumière à l'intérieur. La sensation désagréable du matin s'était emparée de lui de plus belle.

Ayant perdu à nouveau sa concentration, pratiquer cette nouvelle pièce de musique pendant une demi-heure était tout ce qu'il avait été en mesure de faire. Il lui avait même semblé que cela avait été inutile. Il s'approcha du téléphone et, presque sans regret, annula sa leçon du soir.

La nuit fut comme toutes les précédentes des derniers mois ; trop peu de sommeil et beaucoup trop agité. Un peu avant deux heures, il s'était réveillé, sans pouvoir se rendormir avant de s'être habillé pour aller passer devant chez elle, à ce point inquiet par rapport à ce sentiment d'urgence qui le réveillait sans cesse. Sentiment qui l'agaçait, voire même qui l'irritait particulièrement puisque, de toute façon, il se savait impuissant quoi qu'il puisse être arrivé. Mais ce sentiment, cette urgence, l'avertissait-il vraiment de quelque chose qui menaçait Jeanne, ou qui le menaçait lui ? Était-ce réellement une menace pour l'un ou l'autre ? Il ne savait plus. Après tous les événements des derniers jours, pouvait-il se fier à son instinct en ce moment, malgré sa fiabilité habituelle ? Dans l'état de fatigue qu'il vivait présentement et qui lui demandait tous ses efforts, il lui arrivait d'en douter.

Il s'était bien déjà trompé à son sujet, il ne savait pas jusqu'où aurait été Jeanne pour se protéger. Si ce n'avait été de ce procureur qui avait refusé cette cause, celle dont Jeanne l'accusait de harcèlement... Simon ne savait pas jusqu'où aurait pu se rendre le juge. Ce que lui rappelaient ses expériences lui avait fait craindre le pire. Il avait préféré s'en remettre à Dieu et à un dessein plus grand et plus noble que la justice des hommes. Chose certaine, et l'avocat à qui il avait demandé conseil l'en avait aussi prévenu, il aurait pu se retrouver avec un dossier criminel avec toutes les conséquences que cela implique. Un dossier criminel pour avoir voulu protéger son fils, pour lui avoir envoyé des fleurs, pour une lettre afin de lui demander pardon de s'être trompé et de ne pas avoir été tout ce à quoi elle s'attendait de lui, et quelques messages sur son répondeur. Tout cela, fait sans méchanceté. Tout cela, fait parce qu'il l'aimait encore et qu'il aurait voulu savoir... Alors qu'elle savait qui il était. Quoi ? Il ne le savait plus vraiment... Il voulait lui parler, il voulait entendre sa voix... par besoin !

« Jeanne ! Fallait-il vraiment que tu ailles si loin ? As-tu encore si peur des sentiments que tu éprouves ? Comme tu dois être malheureuse ! Tellement malheureuse ! »

8

Mardi

Ils étaient à l'épicerie. Ils avaient pris congé et avaient dîné beaucoup plus tard, vers 15 h. Simon devait aller au travail pour quelques heures ce soir. Jeanne voulait choisir quelques provisions pour préparer un petit souper rapide lorsqu'il reviendrait vers 22 h. Un souper... plutôt une collation ! Ils avaient hâte de se retrouver ensemble, avant même qu'il ne soit parti.

Ils se promenaient dans les allées ; elle choisissait la salade, un piment, un emballage de viande froide, pendant qu'il la regardait, rempli d'admiration pour elle. Chaque fois qu'elle se retournait, il remplaçait par d'autres choses ce qu'elle avait mis dans le panier. Elle riait. Elle riait tellement. Elle était heureuse. C'était tout ce qui comptait. C'était ce qui lui importait. Dès qu'ils avaient été dans une allée où il n'y avait personne, il l'avait enserrée dans ses bras pour lui dire à quel point il l'aimait, à quel point il était heureux de la voir rire, de la voir si épanouie.

Puis, comme elle le regardait, en lui disant qu'il était le sien pour la vie, il s'était réveillé. Heureux de l'avoir prise dans ses bras, même si ce n'était qu'un rêve – il la ressentait encore –, et à la fois déçu d'être revenu à la réalité. Il n'oublierait jamais tout l'effet qu'elle lui faisait.

D'un coup, il repensa à hier, avant de passer sous une douche chaude, sous laquelle s'entremêlaient ses envies. D'une part, il

souhaitait profiter de ce moment de répit, de relaxation. D'autre part, la hâte de passer devant chez elle en espérant voir de la lumière ou l'auto démarrée ou tout au moins déblayée l'habitait. Cela le rassurerait. Cela lui confirmerait qu'il s'était trompé. Pour une fois, c'est ce qu'il désirait plus que tout en ce moment. Malgré le mal qu'elle lui faisait, il voulait la savoir en sécurité. Malgré sa colère, il voulait la savoir bien.

À peine une demi-heure plus tard, il dut constater que les conditions n'avaient pas changé. Il savait, la connaissant bien, qu'elle n'aurait pas pris de vacances à cette période de l'année. Malade ? Peut-être ! Il s'était même surpris à le souhaiter. Cela eut été un mal pour un bien.

Il s'était par contre persuadé d'une chose, ce soir, il passerait à la brunante et, si les conditions persistaient, malgré ce qu'ils pourraient prétendre ou présumer, il avertirait les policiers. Ce n'était certainement pas normal. Il imaginait déjà les conséquences dans le cas où ils iraient frapper à sa porte ou qu'ils ne feraient que lui téléphoner, simplement, et qu'elle répondrait par une plainte, encore une fois. Devait-il aller jusque-là ? Et si ce qu'il ressentait était réel et qu'un malheur était arrivé à Jeanne ! Qu'elle soit simplement glissée dans son bain, qu'elle ait perdu conscience, ou peu importe. Des incidents bêtes, il en arrive tous les jours. Il devait les appeler. S'ils ne comprenaient pas, il devrait se porter garant de son instinct. Il le faisait pour son bien à elle ; quelle que soit la situation, un jour elle comprendrait.

La journée était longue. Simon étant le genre à se donner entièrement à son travail, il avait depuis longtemps adopté l'idée qu'on ne doit pas attendre que les autres vous dictent ce que vous voulez dans la vie, et que peu importe les conditions, on doit donner le maximum. Arriver à la maison après le travail en étant fier de ce qu'on a fait, nous imprègne indubitablement d'un sentiment de satisfaction et d'accomplissement. Le sentiment d'avoir fait ce qu'il y avait à faire, de façon volontaire et en en prenant l'initiative, nous confère une sensation de plénitude exaltante. D'ailleurs, son travail le lui rendait bien ces derniers mois. Lorsque ses enfants étaient chez

leur mère, il y passait de longues heures à s'avancer dans ses projets. Il devait se garder occupé. Cela ne lui permettrait jamais d'oublier ni ses enfants ni Jeanne. Ils étaient en permanence dans ses pensées, mais son travail lui servait en quelque sorte de palliatif, de soupape. C'est ce qui venait au second plan, après sa famille.

Tous n'étaient pas d'accord avec ses méthodes, mais tous le savaient intègre et sincère. Ils avaient un grand respect pour son engagement et sa façon d'être. C'était quelqu'un à qui on pouvait se fier. Pas le genre à vouloir attirer l'attention, et faisant preuve d'une grande humilité, mais d'une efficacité rare.

Cela le faisait rire quand quelqu'un lui demandait comment il arrivait à être capable de s'organiser pour en faire autant dans une journée. Il lui arrivait de se rappeler son enfance. Son adolescence particulièrement, dans les bois, à charger des billots et des bûches à bout de bras dans une vieille remorque. Il se rappelait l'été, à charger et décharger les balles de foin, les unes après les autres. Quel dur temps, mais quel bon temps c'était aussi. Il aimait tant travailler à la ferme. C'était sa passion. C'était sa réalité, dans laquelle il se perdait, pour oublier le reste. Pour oublier ce que son père était devenu depuis le décès de sa mère. Pour oublier son père damner tous les saints de la terre lorsque la préposée de la banque téléphonait pour lui rappeler le retard du paiement de l'hypothèque.

L'été surtout, c'était magique. Il se levait tôt pour traire les vaches. Il préférait le faire seul, c'était calme dans l'étable et elles le ressentaient. La traite était meilleure. Il se sentait libre. Il s'imaginait le jour où tout serait à lui. Les plans, faits à la mine, pour rénover et agrandir l'étable étaient prêts. Il les avait refaits tellement de fois. L'aménagement des terres aussi. La rotation des champs pour les semences. Les pacages. Il n'y avait que la maison dont la finition ne s'était pas finalisée dans sa tête, mais cela avait été son choix. Il préférait plutôt s'imaginer la femme avec laquelle il l'habiterait. Ils décideraient ensemble alors. Ils auraient tellement de plaisir à le faire.

Mais le matin de ses 18 ans, son rêve s'était écroulé. La femme avec qui son père s'était remarié peu de temps après la mort de sa mère lui avait demandé, le jour même de son anniversaire, de s'en

aller. Elle voulait vivre seule avec lui et leur enfant. Il avait beaucoup de rancune, mais ne l'avait jamais dit à son père.

Renversé par cette demande, il était parti pour la ville l'après-midi même, et était allé rencontrer celui qui était superviseur du temps où sa mère travaillait à l'usine. Il l'avait questionné un peu et lui avait dit, tout bonnement : « Est-ce que tu serais prêt à commencer lundi matin ? » Ce n'est pas ce qu'il voulait, mais il avait répondu oui.

Cela s'était passé il y a plus de 20 ans. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Ce serait pareil avec Jeanne, il l'aimait tant, jamais il ne l'oublierait. Elle avait été son plus grand espoir. Telle l'odeur du foin séchant au soleil dans sa jeunesse, il n'oublierait jamais l'odeur de son corps et de ses cheveux, un souvenir imprégné dans sa mémoire la plus précieuse. En se demandant pourquoi il avait fallu qu'il en soit ainsi, il sentait à nouveau les larmes couler sur ses joues.

« Si tu savais mon amour... »

9

11 h 30

Ce que Simon ne savait pas encore à ce moment-là, c'était que ses inquiétudes étaient fondées. À 8 h 30 ce matin, la secrétaire de l'institution où Jeanne travaillait depuis quelques mois, avait mis au courant la directrice. Ce n'était pas normal que Jeanne ne se soit pas présentée au travail deux matins consécutifs, sans même téléphoner. Même si elle ne la connaissait pas, il ne lui semblait pas que c'était dans ses habitudes. Elle lui avait donné, comme à Simon, l'impression d'être plus responsable.

Madame Lemay, la directrice, ne s'était pas inquiétée outre mesure, mais avait tout de même pris les moyens nécessaires. Elle ne s'était pas inquiétée, non pas parce qu'elle n'avait pas de considération pour son personnel, mais parce qu'elle savait que Jeanne avait traversé des moments difficiles ces derniers mois. Elle savait aussi que, parfois, des événements nous apparaissant primordiaux en temps normal, et pour lesquels on ne dérogerait pas, passent au second plan quand l'essence même de notre vie est en jeu. Elle supposait que Jeanne puisse avoir quelques ennuis présentement. Pour son bien, elle n'avait pas hésité à téléphoner au numéro que Jeanne avait laissé en référence en cas d'urgence, celui de ses parents.

Jeanne était très près d'eux, mais en même temps, si loin. Simon avait été surpris et touché par ce qu'il avait vu une fois. Ils sortaient du cinéma et, en l'aidant à mettre son manteau, il avait remarqué

qu'elle pleurait, discrètement. Elle lui avait exprimé que le film lui avait rappelé des choses non réglées avec sa mère, et que c'était difficile pour elle. Il l'avait serrée contre lui et lui avait redit qu'il l'aimait. Il lui avait offert de l'écouter si elle le voulait, mais... cela faisait partie des choses qu'il n'avait jamais sues.

De plus en plus, dans la dernière année de leur relation, lorsqu'il arrivait que Simon fasse une remarque, elle lui répondait qu'il se trompait, que sa mère lui disait le contraire. Comme si, elle, ne devait pas se tromper. Il lui disait alors : « Malgré le respect que j'ai pour tes parents, ce n'est pas avec eux que je vis, mais avec toi. Je t'aime et c'est ensemble qu'on doit vivre, et c'est ensemble qu'on doit prendre des ententes pour être heureux, que cela fasse l'affaire de ta mère ou non. Nous devons décider d'être heureux ensemble et tu sais très bien, malgré ce que je pense, que je ne manquerai jamais de respect à leur égard. »

À 9 h, les parents de Jeanne étaient déjà chez elle. Après avoir frappé à la porte et sonné à quelques reprises, ils s'étaient servi de la clé qu'elle leur laissait pour entrer. Tout semblait normal, comme si elle était seulement partie quelque part, sans contrainte. Le rideau de la porte arrière était fermé. Son lit était fait. Quelques verres sur le comptoir, près de l'évier. Il n'y avait rien de suspect. Mais Jeanne n'était ni chez elle ni à son travail depuis au moins deux jours, et son auto était dans l'entrée. Jusqu'à 10 h, les parents de Jeanne avaient téléphoné à quelques amis et connaissances. Ils avaient trouvé leurs numéros dans un petit carnet qu'elle laissait toujours près du téléphone. À cette heure, un mardi, ça n'avait pas été un succès. Une seule de ses amies avait répondu et n'avait pas vu Jeanne depuis au moins trois ou quatre semaines.

Ils savaient que Jeanne aimait prendre des risques parfois, et qu'elle était capable de bien des choses, mais ils étaient convaincus qu'elle aurait avisé l'école de son absence. Ils avaient rappelé à l'école. Madame Lemay était toujours sans nouvelle. Ils n'avaient plus le choix, à 10 h 30, ils avaient décidé qu'ils devaient avertir les policiers.

Mardi, 17 h 30

Il avait encore beaucoup à faire et, après 16 h 30, c'était comme avant 8 h le matin, calme. Ce temps était précieux pour lui. Il pouvait laisser la porte de son bureau ouverte sans trop se faire déranger. Il se sentait un peu plus libre et plus effectif. Même s'il appréciait rencontrer les autres qui complétaient les équipes de travail, pour leur parler de leur vie, personnelle et familiale, et de leurs attentes et accomplissements au travail, il aimait aussi se retrouver seul dans son monde pour faire le point, se mettre à jour et rebondir, à sa pleine performance.

À 17 h 30, la noirceur de l'hiver était déjà tombée depuis un bon moment. En regardant du côté de la fenêtre de son bureau, il imagina Jeanne, en train d'ouvrir la lumière pour lire ou pour préparer le souper. Il termina d'écrire ses instructions, les remit au responsable de l'équipe de nuit, puis, enroulant son foulard autour de son cou, avant de mettre son manteau et ses gants, il espéra. Son cœur se mit à battre un peu plus rapidement et il se sentit nerveux. Il avait à ce moment pris conscience que ses inquiétudes ne lui avaient jamais laissé de répit depuis qu'il avait ressenti cette sensation désagréable hier matin.

Durant le trajet de son travail à chez elle, il repensait à tout ce que Marie Gagné, la psychologue, lui avait dit, et de quelle façon elle l'avait écouté et tout ce que lui-même avait exprimé. Cela lui avait fait du bien. En fait, ces quelques rencontres avec elle et tout ce que Jeanne avait voulu lui faire subir ces dernières semaines étaient suffisants pour l'aider à s'éloigner d'elle. Pourquoi en restait-il si dépendant ? Pourquoi toute cette inquiétude ? Pourquoi aussi tous ces rêves qui n'en finissaient plus ?

Quelque part en lui, il savait. Il savait qu'elle avait été, outre la version immorale, plus que tout pour lui. Il ne s'était malgré cela jamais autant engagé. Cela avait été un engagement qu'il n'arrivait pas à cerner tout à fait, mais qui avait été volontaire. Il se rappelait quand ils faisaient l'amour. La complicité, l'authenticité, l'intimité profonde, la transparence, le don de soi et la réciprocité qu'il ressentait. C'était l'apothéose, une complémentarité entière et absolue. Il savait pourquoi. Ce n'était pas seulement physique, c'était une communion de l'âme. Toute leur sensibilité était en cause dans ces moments. La complétude, une complète compatibilité. Ce qui lui faisait le plus mal, c'est qu'il était convaincu de ne jamais oublier Jeanne. Il aurait voulu à cet instant pouvoir faire le vide et tout effacer ce qu'ils avaient vécu ensemble. C'était trop, beaucoup plus que ce qu'il se croyait capable de vivre. Une bande sonore déroulait continuellement dans sa tête, lui faisant jouer leurs meilleurs moments ensemble. Il devait faire quelque chose. Ce discours incessant, les rêves, les rencontres fréquentes quand il sortait de chez lui. « Jeanne, je t'en supplie, j'ai toujours eu la certitude qu'on pouvait être heureux ensemble pour la vie. Mais aujourd'hui, laisse-moi. Je préfère vivre seul que de vivre cela. »

Le mal qu'il ressentait à ce moment était cruel et insidieux. Le mal de l'avoir autant aimée, certes, mais surtout ce mal, devenu insensé, de vouloir l'aimer encore. Ce n'était plus volontaire, il en était devenu dépendant, son cœur lui appartenait.



17 h 40

Comme il tournait le coin de la rue pour passer devant chez elle, il aperçut le véhicule de ses parents. Un autre véhicule de couleur foncée qu'il ne connaissait pas était aussi stationné juste derrière l'auto de Jeanne. Un homme, d'une quarantaine d'années, bedonnant et moustachu, sortait de chez elle.

Simon défila à ce moment une série d'hypothèses. Son imagination fertile et instinctive lui faisait craindre le pire. Il se souvenait

de toutes les fois où elle lui avait reproché d'être trop méfiant, trop craintif face aux autres. Elle était parfois très réservée alors qu'elle pouvait démontrer une nonchalance démesurée à d'autres moments. Cela l'irritait. Une des raisons pour laquelle il avait voulu être auprès d'elle pour l'aimer toute la vie était de la protéger, ce qui faisait partie de son engagement. Il n'était pas le genre à exagérer les événements. Il n'écoutait jamais les nouvelles à la télé. Il ne lisait à peu près jamais les journaux, sauf parfois la section cinéma. Il lui arrivait aussi de jeter un bref coup d'œil à la section finance.

Mais il savait qu'il existe toutes sortes de gens sans scrupule, capables de tout. Être prudent ne ferait pas en sorte d'être à l'abri de façon inconditionnelle, mais cela mettait les chances de son côté. Être prudent ne voulait pas dire non plus se promener avec un garde du corps 24 heures sur 24. Il y a plein de choses simples qu'on peut faire pour décourager les dérangés.

Que pouvait-il être arrivé à Jeanne ? Comment le savoir ?

Elle était peut-être simplement dans la maison. Il s'était peut-être imaginé tout un scénario. Elle avait peut-être été à l'extérieur avec ses parents ces deux dernières journées. Pour raison de mortalité, de maladie. Il savait qu'elle avait de la famille éloignée. Elle y avait peut-être conduit ses parents. Ce n'est pourtant pas ce que lui soufflait son sixième sens. Quoi qu'il en soit, pour le moment, il n'irait pas plus loin. Du moins, pas pour aujourd'hui. Ses parents étaient chez elle et s'il était arrivé quelque chose de grave, les policiers en seraient déjà avisés. Il ne pouvait rien faire de plus. Il rentrerait chez lui, se changerait de vêtements et irait faire sa marche rapide. Cela lui ferait peut-être du bien et lui permettrait d'oxygéner ses cellules et de l'aider à gérer ses émotions.



Il s'était donné à fond, comme dans tout ce qu'il entreprenait d'ailleurs. Il n'avait pris que 45 minutes, plutôt que les 50 habituelles. Lorsqu'il arrivait presque au bout du boulevard sur lequel il faisait

de la marche, il tournait vers le nord au coin de la rue. De là, il pouvait voir chez elle, à quelque 150 mètres. Le véhicule de couleur foncée était toujours là. Celui de ses parents aussi, mais déplacé de l'endroit où il l'avait vu plus tôt. De l'angle où il pouvait voir chez elle, il ne pouvait pas vérifier que les lumières étaient ouvertes dans la maison, mais il s'était bien douté que oui. Il voyait bien celle à l'extérieur cependant. Il avait trouvé risqué de s'aventurer devant chez elle, sa maison étant située au coin d'une rue passante où personne n'allait ni à pied ni à vélo. Se faire repérer à cet endroit aurait peut-être, voire sûrement, incité quelqu'un à trouver cela suspect. Il se dit qu'il repasserait ce soir en auto, en espérant la voir à travers une des fenêtres.

Dès qu'il fut chez lui, il enleva ses souliers de course et son manteau. Il était fier de lui, fier d'avoir fourni l'effort de faire sa marche jusqu'au bout. Cela lui avait fait du bien. Une fois parti, il avait apprécié, surpris, à quel point il faisait beau ce soir. À peine cinq degrés sous zéro, et quelques flocons qui tombaient avec une certaine paresse. C'était magnifique. Il s'était rappelé leurs promenades en amoureux. Il s'était aussi rappelé un certain soir d'octobre. Il la connaissait depuis quelques mois à ce moment et, en s'en allant chez lui dans les Cantons-de-l'Est, il se rappelait qu'elle lui avait raconté que lors des premières neiges, elle s'étendait parfois sur le sol enneigé et faisait promener ses bras de haut en bas, de façon à dessiner un ange. Ce soir, il l'imaginait en train de tracer son ange. Un ange qui, s'il lui était arrivé quelque chose, saurait peut-être la protéger, l'espéra-t-il.

Il entra dans la douche et y resta pendant plusieurs minutes. Il enfila ensuite ses vêtements et, en passant près du téléphone, remarqua la lumière annonçant qu'il y avait un message. Il le prit. Son fils lui demandait de le rappeler. Il voulait lui parler.

Même quand ils étaient chez leur mère, Simon ne passait pas une journée sans parler à ses enfants. Il décrocha le téléphone et composa le numéro.



Vers 21 h, il était repassé chez elle en auto. Le véhicule de ses parents y était toujours, mais pas l'autre. Il y avait une lumière tamisée au salon, celle qu'ils ouvraient lorsqu'ils regardaient un film à la télé. Il y avait aussi un peu de lumière dans la cuisine, mais de l'angle duquel les stores étaient entrouverts, il ne pouvait presque rien observer d'autre. L'auto de Jeanne était toujours dans la même condition.

Une idée lui vint soudain : Maurice ! Il n'avait pas pensé passer devant chez lui en revenant de son travail, ni ce matin. Il savait qu'elle le voyait souvent ces dernières semaines. Après l'avoir « caché » ces deux dernières années, elle reprenait peut-être le temps perdu.

En direction vers chez lui, il repensa à la mise en garde que lui avait déjà servie une connaissance de Jeanne. Cette femme le connaissait un peu aussi, indirectement, par l'entremise d'un ami commun. Ils s'étaient rencontrés à l'épicerie, environ un mois après qu'ils aient aménagé ensemble. D'une franchise surprenante, et qui lui avait paru sincère, elle lui avait exprimé l'idée que Jeanne n'était pas pour lui, qu'il se ferait du mal. Elle savait que Simon connaissait déjà le frère de Jeanne et sa conjointe. Elle savait, pour l'avoir su par une autre amie à elle, qu'il connaissait deux couples d'amis qu'elle fréquentait. Elle lui avait dit :

— Tu sais très bien que ces gens ne sont pas comme toi, ils sont le côté immoral de ce qu'est Jeanne. C'est le choix qu'elle a fait. C'est ce qu'il y a de moins compliqué pour elle.

Simon lui avait demandé de s'expliquer de façon plus concise. Elle avait continué en lui expliquant :

— Tu es l'homme avec qui elle rêve de finir ses jours, j'en suis convaincue, mais elle en sera incapable. Elle en sera incapable parce qu'elle n'a pas ta volonté, ta discipline et ta persévérance. Elle n'a pas ta fierté non plus. Ou plutôt, je te dirais qu'elle est fière, mais elle n'a pas la volonté de l'assumer et de faire face aux conséquences. Je l'ai vue agir avec ses enfants, avec sa famille et certains de ses amis

et ex-petits amis aussi. Pour ne pas les blesser, elle accepte de se diminuer, elle va jusqu'à fréquenter des personnes indignes de ce qu'elle est fondamentalement. Je ne suis pas thérapeute, mais le choix qu'elle fait n'est pas le meilleur, mais le moins pire. Celui le plus « facile », mais le plus insidieux, le plus indigne et le plus blessant aussi. Ces gens qu'elle a admis dans sa vie et le modèle de vie dont elle s'est dotée, lui offrent les deux possibilités qu'elle estime nécessaires, de façon inconsciente, dans sa vie. D'une part, son sens moral lui permet de prendre ses distances au besoin. D'autre part, son sens immoral fait en sorte qu'elle se sente acceptée par ce monde qu'elle s'est inventé. Ce monde, sans grandes attentes, sans grande fierté et sans grande dignité. Ce monde trop facile, à l'opposé de l'excellence. Je ne veux pas élaborer davantage, mais n'as-tu pas perçu la rage qui habite son âme parfois ? J'ai déjà vu Jeanne défendre ceux et celles qui font partie de ce monde dont je te parle. Tu n'en fais pas partie, et elle le sait, c'est ce qui lui fait si mal. Elle sait qu'au fond de son âme, elle est comme toi. Mais cela est trop difficile à gérer pour elle. Elle pense ne jamais pouvoir y arriver et c'est ce qui l'éloignera de toi. Elle passe de la femme épanouie et amoureuse qu'elle est de toi, à la jeune adolescente écervelée qui t'en voudra de ne pas la comprendre. Pour cette raison, elle est dangereuse pour toi et les tiens. Crois-moi Simon ! Je suis certaine que tu sais de quoi je parle. Ne me dis pas qu'elle ne t'a pas déjà servi quelques avertissements ? Je dois te laisser, j'ai déjà pris trop de temps, nous avons un souper ce soir. Tu ne me connais pas beaucoup. J'ai pris un risque en te racontant tout cela parce que je te fais confiance et je sais que si Jeanne pouvait arriver à comprendre ce qui se passe en elle, tu es l'homme qui pourrait la rendre heureuse. Sois prudent et n'hésite pas à m'appeler si tu veux parler.

Il n'avait pas voulu se laisser influencer par cette rencontre et il ne l'avait jamais raconté à Jeanne. Avec du recul, il devait bien admettre que cette femme avait eu raison. Il se sentait coupable de ne pas avoir su l'apprivoiser.

Quelques minutes plus tard, il passait devant chez ce Maurice. Son véhicule n'y était pas. Avec la neige tombée ces derniers jours,

peut-être avaient-ils pris quelques jours de vacances pour aller faire du ski.

Simon n'aimait pas vraiment le ski alpin, il préférait le ski de fond. Cela demandait beaucoup plus d'efforts et lui donnait l'occasion d'être plus près de la nature en prenant contact de façon plus intime et de l'apprécier à sa juste valeur. C'était aussi beaucoup moins stressant que le ski alpin. Se laisser monter, sans bouger, après avoir attendu dans la foule. Puis, redescendre presque à fond de train, en surveillant tout le monde pour ne pas se faire bousculer, sinon se faire frapper. C'est cette perception qu'il gardait comme souvenir de cette activité. La dernière fois, en deux ou trois heures, l'ambulance était venue deux fois pour des gens qui s'étaient blessés. Une femme, entre autres, dont la fillette avait failli se faire frapper à sa place, si sa mère ne l'avait pas protégée, avait été victime d'une commotion cérébrale. L'adolescent qui l'avait accrochée ne s'était même pas arrêté.

Selon Simon, pour aimer le ski alpin, il fallait aussi aimer les manèges... il n'aimait pas les manèges ! Mais, il était quand même allé avec Jeanne à trois ou quatre reprises pour lui faire plaisir. Il avait même pris quelques leçons... au cas où !

Il était retourné chez lui, avait fait bouillir l'eau, et s'était préparé une tisane. Il s'était assis près de la table, avec des feuilles et un crayon, et avait écrit ce qu'il ressentait à ce moment. C'était un moyen efficace pour lui de se confier, afin de pouvoir se détendre. Il se sentait un peu plus en paix parfois, après cet exercice qui, chaque fois, entre autres choses, relatait l'amour qu'il avait pour Jeanne.

À 21 h 45, il n'en pouvait plus. Il n'avait même pas été capable de lire. Une fois étendu dans son lit, il avait regardé la photo de ses enfants et s'était endormi, les yeux humides, en pensant combien il les aimait, eux, et combien il aimait Jeanne.

Il se réveilla à 3 h. Incapable de se rendormir, à 3 h 30, il alluma la lampe de chevet et lut pendant une bonne demi-heure, avant de pouvoir se rendormir. À 5 h 30, il s'était réveillé, habillé rapidement d'un jeans et d'une chemise chaude en lainage dans des tons de beige, que Jeanne lui avait donnée. Il fit démarrer son auto, à distance, et

prépara ses collations : une pomme verte, deux clémentines, une banane, et une barre de gruau.

Il ramassa ses choses, après avoir enfilé son manteau et ses souliers, et partit. Cinq minutes après, il passait devant chez Maurice. Son véhicule était là !

Il poursuivit sa route et put constater que les conditions étaient semblables à celles d'hier chez Jeanne. Il s'arrêta au restaurant boire un café et manger une rôtie. Il réfléchit. Il fallait qu'il sache. Il fallait qu'il trouve une façon d'avoir de ses nouvelles, de savoir s'il ne lui était rien arrivé. Son instinct, ou son sixième sens, comme certains le nomment, le persuadait du contraire.

10

Mercredi, 8 h 30

Il travaillait sur un dossier à remettre cette semaine, lorsque le téléphone sonna. C'était un inspecteur. Gauthier. Il lui demandait de le rencontrer le plus tôt possible. Il n'avait rien voulu lui dire. Simon avait demandé si cela avait un rapport avec Jeanne. Il n'avait pas nié, mais n'avait pas voulu en parler davantage au téléphone. Ils s'étaient entendus pour se rencontrer un peu avant le dîner.

Il allait enfin savoir quelque chose. Il n'avait pas été surpris d'avoir été appelé dans les conditions, sinon, qu'il s'était attendu à l'avoir été plus tôt. Il se mettait à la place de cet inspecteur. Il devait vérifier chaque piste, chaque détail. Quoi qu'il en soit, son instinct ne l'avait pas trompé. Il pria Dieu afin que ce ne soit pas trop grave. Si cet homme ne l'avait pas appelé avant, c'était peut-être simplement, justement, parce que ce n'était pas si grave.



Retour sur dimanche, 17 h 15

— Bonjour ! Je parle à Jeanne ?

— Oui !

— Je voudrais vous rencontrer, je sais des choses sur Simon qui pourraient vous aider.

— Il n'y a pas de Simon ici.

— Je sais ce qui est arrivé, et je peux vous aider. Je sais aussi pour la plainte que vous avez portée contre lui, et pour l'accusation. Je répète que j'ai des choses à vous dire qui vont vous aider.

— Qui êtes-vous ?

— Une femme qui sait des choses, beaucoup de choses ! Et qui ne demande qu'à aller prendre un café quelques minutes avec vous. Vous en ferez ce que vous voudrez.

— Est-ce que je vous connais ?

— Non !

— Comment se fait-il que vous connaissiez Simon ?

— Ce n'est pas important pour le moment, nous pourrions en parler en prenant notre café.

— Qu'est-ce qui me dit que ce que vous pourriez me dire pourrait m'intéresser ?

— Vous êtes une grande fille, vous saurez en juger par vous-même !

— Est-ce Simon qui vous envoie ?

— Simon n'est au courant de rien. Il n'approuverait certainement pas cette invitation. Et malgré ce que vous lui avez fait, il ne pense encore qu'à vous protéger.

Jeanne, dans sa fermeté, accentua d'un cran :

— Je veux bien vous rencontrer le temps d'un café. Si je m'aperçois qu'il a quoi que ce soit à voir avec cette histoire, j'appelle la police. J'espère qu'on se comprend bien !

— D'accord ! Il fait un temps superbe ce soir. Parfait pour une marche de santé. À 18 h, partez en direction du centre commercial en gardant toujours le trottoir à votre gauche sur le boulevard. Je vous y rejoindrai.

— Comment pourrai-je vous reconnaître ?

— Je vous connais de vue. Je vous ferai signe.

Un peu moins de quarante minutes plus tard, Jeanne partait, tel que l'inconnue le lui avait demandé. Presque à regret et perplexe, elle se demandait ce que cette femme pourrait lui apprendre de plus sur Simon. Elle savait bien que parfois, on pouvait se tromper sur le compte de quelqu'un, mais dans le cas de Simon, c'était impensable.

Il était beaucoup plus qu'un bel homme pour elle et il savait garder la tête froide face aux avances. Ce qui faisait de lui un homme rare était qu'une aussi grande beauté intérieure l'habitait. La vie difficile qu'il avait vécue lui avait appris l'humilité et l'avait aguerri d'une certaine sagesse, rare chez un homme de son âge. Elle le savait honnête et loyal, plus que tout. Tout ce que cette femme pourrait lui apprendre ne pouvait être qu'en rapport avec son passé, duquel elle savait très peu de choses. Pour ne pas avoir à se sentir obligée de parler du sien, elle ne l'avait à peu près pas questionné à ce sujet. Elle savait pourtant qu'il aurait aimé en parler avec elle. Parce qu'avec elle, c'était différent. Et il se sentait différent. Assez pour être plus à l'aise qu'il ne l'avait jamais été auparavant, même s'il se sentait encore parfois vulnérable à cause de ce qu'il avait vécu.

Elle marchait depuis vingt minutes environ. Quelques flocons tombaient lentement, et cela lui faisait du bien de prendre l'air. En regardant un peu plus loin devant, elle pouvait voir que quelqu'un venait vers elle, mais ne pouvait pas distinguer s'il s'agissait d'une femme, à cette distance. Il ne fallut pas longtemps pour le savoir. Elle faisait à peu près sa grandeur, pourvue d'une forte chevelure blonde, cachée en partie par le col de son manteau noir et portait un foulard enroulé autour du cou qui recouvrait même sa bouche. Une paire de lunettes noires complétait le tout.

Elle devint convaincue que c'était l'inconnue. Pour cette raison, elle ne fut pas surprise en s'approchant d'elle, qu'elle lui dise : « Bonjour Jeanne ! »

— Continuons à marcher ! lui indiqua-t-elle.

Ils firent quelques pas. Jeanne se disait qu'effectivement elle ne connaissait pas cette femme.

D'un côté de cette partie du boulevard étaient construits des immeubles à logements. Deux entrées plus loin, l'inconnue dit à Jeanne de la suivre, qu'elle devait passer prendre quelque chose dans son auto, qu'elle avait stationnée derrière l'immeuble près duquel elles étaient. Jeanne la suivit, sur ses gardes, même si elle connaissait ce secteur. Plus elles s'enfonçaient vers l'arrière, plus il faisait sombre. Elle préférait la suivre en maintenant une certaine distance, ce qui

semblait laisser l'autre indifférente. Il n'y avait que deux autos dans le stationnement. Elle ne voyait l'éclairage que dans un des logements, celui au troisième étage, dans la fenêtre du centre. Arrivée près d'une auto brune, l'inconnue sortit ses clés et les échappa. Par réflexe, dans la presque noirceur, Jeanne se pencha pour l'aider à les trouver. Dès cet instant, il était déjà trop tard pour elle. Elle ne se rendit jamais compte que la femme avait la main dans la poche gauche de son manteau, qu'elle ressortit munie d'un tampon qu'elle lui appliqua aussitôt sur la bouche.

Jeanne s'endormit presque instantanément.



Beaucoup plus tard ce soir-là, Jeanne se réveilla. Elle se souvint vaguement de ce qui s'était passé lorsqu'en essayant de se gratter derrière l'oreille droite, elle se rendit compte qu'elle avait les mains liées derrière le bas du dos, et que ce lien était retenu à quelque chose. Comme elle tentait de découvrir à quoi, en même temps qu'elle tentait de se rappeler les détails de son aventure, elle entendit l'inconnue lui dire :

— Vous êtes réveillée ! Il n'est pas trop tôt ! Je vous enlève le ruban autour de la bouche. Au moindre cri, je devrai devenir méchante, on se comprend bien ?

Jeanne fit signe que oui. L'inconnue enleva le ruban d'un trait. Même encore presque endormie, la douleur la fit grimacer.

— Pourquoi me faire cela ?

— Vous le saurez au moment opportun ! Pour l'instant, je suis restée jusqu'à votre réveil pour m'assurer que vous alliez bien. Maintenant, je dois partir. Si vous avez besoin de quelque chose, c'est le temps.

— Je dois me rendre à la salle de bain, et j'ai mal à la tête.

— Je vais vous aider à vous y rendre. Quand je ne serai pas là, vous devrez vous servir de cette bassine que je laisse près de vous. C'est tout ce que j'ai trouvé. Voici des comprimés d'Aspirine.

Étourdie et marchant avec difficulté, elle réussit avec l'aide de la femme à se rendre aux toilettes, ce qui devenait pressant. Elle la laissa seule quelques minutes. Elle put expérimenter avec amertume l'effet que cela faisait d'être attachée, aux pieds et aux mains, et d'avoir les yeux bandés. Cela avait fait renaître dans son esprit un mauvais souvenir qu'elle n'arrivait toutefois pas à cerner. Un souvenir qui devait remonter loin dans son enfance, pensa-t-elle. Elle pensa aussi que ce qu'elle ressentait, tout à coup, devait avoir un lien direct avec la façon dont elle réagissait quand Simon voulait lui exprimer quelque chose, et qu'il mettait ses mains sur ses bras pour la retenir. Elle savait bien qu'il ne lui aurait jamais fait de mal, mais elle réagissait violemment en le repoussant et en lui disant : « Lâche-moi ! » Elle en était elle-même renversée par ce comportement, et le fait qu'elle n'arrive pas à comprendre sa réaction venait amplifier la sensation désagréable en elle.

Au moins, pour l'instant, elle respirait mieux et se sentait aussi plus libre maintenant qu'elle pouvait se servir de sa bouche. Elle n'allait pas se mettre à crier et risquer de se la faire recoller avant d'en savoir un peu plus sur sa situation ; savoir où elle se trouvait surtout. Et si quelqu'un pouvait au moins l'entendre au moment où elle se risquerait à le faire. Il fallait qu'elle fasse parler cette femme, juste assez pour qu'elle commette l'erreur de dire quelque chose de trop qui pourrait lui servir d'indice.

La femme cogna à la porte, laissée entrouverte, puis entra. Jeanne activa tous ses sens, sauf sa vue bien sûr ! Elle ne humait aucun parfum ni ne reconnaissait cette voix, si ce n'est qu'elle savait que c'était la femme qui lui avait téléphoné pour la rencontrer. Elle se rappela qu'elle lui avait dit la connaître. Avait-elle menti ? Peut-être l'avait-elle déjà vue sur une photo et c'est ce qui lui avait permis de savoir qui elle était lorsqu'elle était venue à sa rencontre.

— Vous avez pris vos comprimés, j'espère ? Demain, nous aurons beaucoup à parler. Je tiens à ce que vous en soyez capable.

— Non. Je n'avais pas d'eau.

Elle alla lui en chercher. Jeanne prit les comprimés, les déposa dans sa bouche et l'inconnue lui donna une gorgée d'eau, puis une

autre, à la demande de Jeanne.

— Assoyez-vous par terre un instant, il y va de votre confort pour la nuit.

Jeanne s'assit, et recula en glissant ses fesses, jusqu'à ce que la femme lui dise qu'elle était correcte.

— Je vais passer une corde autour de votre cou et vous attacher au barreau, le temps de détacher vos mains de derrière votre dos, pour les attacher devant. Vous serez beaucoup plus confortable et vous dormirez mieux de cette façon.

Jeanne profita de l'occasion et, après lui avoir dit merci, lui demanda son nom.

— Appelez-moi Valentine !

— Valentine ! Ce n'est pas votre vrai prénom...

— Non ! Vous avez raison. Disons que c'est le prénom de la femme amoureuse en moi. Amoureuse comme je ne l'avais jamais été.

— Si vous êtes si amoureuse que vous le dites, pourquoi perdre votre temps avec moi ?

— Parce que l'homme dont je suis amoureuse... l'homme dont je suis amoureuse ne peut pas m'aimer... présentement.

— Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que j'ai à y voir ?

— Cet homme ne peut pas m'aimer, parce que cet homme vous aime, vous. Comme je n'ai jamais vu un homme aimer une femme à ce point. Je veux Simon pour moi toute seule. Je veux qu'il apprenne à m'aimer de la façon dont il vous aime.

— Simon ! Vous vous êtes servie de lui comme appât ! Comment l'avez-vous connu ?

— Disons en quelque sorte qu'il s'est confié à moi !

— Simon n'est pas le genre à se confier aux autres quand cela concerne sa vie personnelle.

— Il n'est pas rare de penser connaître quelqu'un sans le connaître vraiment. C'est plutôt fréquent même.

L'inconnue finissait de lui rattacher les mains. Elle enleva la corde autour de son cou, puis la passa à l'intérieur de celle qui liait ses pieds, pour ensuite l'attacher au lit.

Avant de lui bander à nouveau la bouche, elle demanda à Jeanne si elle avait besoin d'autre chose.

— Oui ! Me retenir ici ne vous mènera à rien. Laissez-moi partir maintenant avant qu'il ne soit trop tard. Je ne dirai rien. Si vous me retenez ici, vous serez accusée d'enlèvement, et vous irez en prison. Cela ne vous donnera pas Simon.

— Ce que je dois faire ou non, je m'en occupe. Contentez-vous de faire ce que je vous demande.

Sur ces mots, elle lui mit une bande de tissu sur la bouche.

— Dormez bien ! Je reviendrai tantôt.

Elle ne voulait pas lui dire qu'elle reviendrait seulement au matin, avant de se rendre à son travail.

Jeanne prit beaucoup de temps à s'endormir, ce soir-là. Elle repensait aux dernières années. Elle avait cru en Simon, et y croyait toujours. Avait-elle été trop loin ? Quelque part, elle s'était attendue à ce qu'il reste auprès d'elle, peu importe les conditions, peu importe ses comportements. Elle repensait à tout ce qu'elle lui répondait lorsqu'ils se disputaient. Ses propos mettaient souvent de l'huile sur le feu. Elle se rappelait un soir, dans les premiers mois de leur vie commune. Ils étaient partis pour la fin de semaine et s'étaient arrêtés chez des amis à elle. En parlant, le conjoint de son amie avait mentionné qu'il avait vu une femme dans le journal qui lui ressemblait beaucoup. « Elle était très belle, comme toi ! » avait-il dit. Cette jeune femme, une athlète, avait posé avec comme seul vêtement le bas d'un maillot très sexy, afin d'amasser des fonds pour venir en aide aux jeunes qui s'entraînent en prévision des Jeux olympiques.

Le même après-midi, Jeanne et Simon marchaient, bras dessus, bras dessous, sur le trottoir, dans une ville où ils s'étaient arrêtés pour le souper. Ils avaient reparlé de cette conversation, à laquelle il n'avait voulu qu'être spectateur. Elle lui avait demandé s'il avait vu cette photo qui, selon Simon, n'avait servi que de prétexte au conjoint de son amie pour lui faire savoir qu'il la trouvait à son goût. « Ces choses-là se sentent à plein nez. », lui avait-il dit.

Il avait vu la photo, non pas qu'il avait l'habitude de regarder le journal, mais un collègue de travail lui avait montrée. Il lui avait

demandé ce qu'elle pensait de ce genre d'activités dans le but de recueillir de l'argent. Elle lui avait dit qu'elle était d'accord. Il lui avait demandé : « Et si c'était tes enfants qui l'avaient fait ? Elle lui répondit : « Je les respecterais, et si c'était fait pour une bonne cause, je les appuierais. » Elle avait senti Simon se distancer et devenir irrité.

— Ça te fait quelque chose que je t'aie répondu cela !

— Oui ! Tu as raison ! Il y a un côté de toi qui me surprend parfois, qui ne correspond pas avec ton Moi, ou du moins, avec la perception que je m'en fais.

— Et toi ! Qu'en penses-tu ?

— Je pense que nos jeunes méritent beaucoup mieux que cela. Je crois qu'en approuvant ces comportements, nous ne leur apprenons ni le respect ni la fierté. C'est trop facile ! Se montrer nu ou à peu près, dans un tel but. Tu ne crois pas qu'un jeune qui travaille pour acquérir ce qu'il veut ressent plus de fierté ? Dans la vie, on peut toujours faire pire que les autres, mais c'est trop facile, trop amoral pour moi. Je préfère tendre vers le meilleur pour nos jeunes, le meilleur de ce que nous sommes, aussi. Certes, on peut se sentir parfois plus seul, parce que la tendance est malheureusement vers la facilité, mais souviens-toi des moments de ta vie où tu avais acquis quelque chose en travaillant de manière intègre et saine, en ayant la conviction que tu l'avais mérité. Ces moments-là, on s'en souvient pour la vie. C'est ce que je veux pour les miens, pour nous.

Elle savait que Simon avait raison. Et, le connaissant, aujourd'hui elle savait que ce n'était pas pour avoir raison qu'il lui avait parlé avec autant de conviction. C'était l'essence même de ce qu'il était. La sagesse dont il faisait preuve l'irritait parfois. Elle se sentait quelque peu jugée. Elle savait pourtant bien que ce n'est pas ce qu'il voulait. Elle savait... elle savait qu'il l'aimait, elle, comme il n'en avait jamais aimé aucune autre. Cela, elle en était convaincue.

11

Mardi midi

L'inspecteur Gauthier avait procédé à sa routine habituelle. Il avait fait le tour de la maison, à la recherche d'indices. Aucune porte, ni aucune fenêtre n'avaient été forcées. Il n'avait dénoté aucune trace de violence. Il avait aussi relevé les derniers numéros de téléphone encore en mémoire. Les parents de Jeanne s'en étant servi, il ne pouvait pas savoir le numéro du dernier appel qu'elle avait fait. Il verrait à s'informer, il l'avait noté dans son calepin.

Il devinait qu'elle était partie soit en auto avec quelqu'un, soit à pied. Cette dernière possibilité n'était pas à négliger puisque, en vérifiant avec ses parents, ils avaient convenu qu'elle portait ses bottes de marche, et le manteau qu'elle portait aussi pour faire de la marche ou des activités à l'extérieur. Mais, si elle était partie marcher, pourquoi n'était-elle pas revenue ? Par déduction, et admettant cette théorie, il supposait qu'elle était partie depuis dimanche soir.

À l'école, elle n'avait parlé à personne du fait de son absence. À sa sortie, vendredi, elle avait même dit à la secrétaire : « Bonne fin de semaine, à lundi ! »

D'ici la fin de la journée, dès qu'ils reviendraient du travail, il interrogerait les voisins immédiats. Pour l'instant, il s'affairait à revoir les faits avec ses parents. Que savaient-ils de sa vie privée ? Avait-elle un conjoint ? Un amoureux ? Ses amis proches, ses activités, sa routine... Il fallait en savoir le plus possible, le plus vite possible. Il fallait qu'il y ait un indice. Parfois, c'est trop évident.

— Est-ce que vous l'avez vue cette fin de semaine ?

— Non ! Nous ne la voyons plus aussi souvent depuis quelques mois. Elle n'est pas venue depuis une bonne semaine.

— Elle ne vous a pas téléphoné non plus ?

— Non !

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Avant de partir, j'aimerais que vous fassiez le tour une autre fois, pour vérifier s'il y a quelque chose de déplacé, d'inhabituel. Aussi banal cela puisse-t-il être ! Ce peut être quelque chose qui ne soit pas à elle, qui aurait été oublié.

Puis, en leur laissant sa carte, il leur suggéra d'aller se reposer. Que ce ne serait pas facile, mais nécessaire. Il aurait sûrement besoin de les rencontrer à nouveau.

— Vous pouvez m'appeler à toute heure du jour ou de la nuit, si quelque chose vous venait à l'esprit. En attendant, je sais que vous avez la clé, mais tant que l'enquête est en cours, je vous demanderais de bien vouloir m'en aviser si vous aviez besoin de venir chez votre fille.

Il nota leur adresse et numéro de téléphone dans son calepin, et ils disposèrent.



L'inconnue était revenue voir Jeanne de façon ponctuelle. Elles parlaient un peu chaque fois, mais leurs conversations se limitaient aux besoins d'hygiène et d'alimentation de Jeanne. Puis, ce matin, elle avait à nouveau posé la question :

— En quoi est-ce que le fait de me garder prisonnière vous aidera à vous rapprocher de Simon ?

— Je veux m'en servir comme prétexte, pour me rapprocher. Une fois cette partie faite, et à force de faire preuve de compassion envers lui, vous savez ce qu'on dit : « Loin des yeux, loin du cœur ! » Je suis une femme séduisante et prête à tout pour lui. Je sais que ce sera difficile. Il ne vit que pour vous et les enfants. Quand il appren-

dra votre disparition, ce sera tout un choc pour lui. C'est là, à cet instant précis, que je devrai intervenir.

— Et si ça ne fonctionnait pas ?

— Ça doit fonctionner ! Simon est dorénavant tout ce qui compte dans ma vie. Je ne vivrai plus que pour lui. C'est un homme unique, je veux qu'il apprenne à m'aimer comme il vous aime, et je veux qu'il apprenne à avoir besoin de moi comme il a besoin de vous.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Je vous ai déjà dit qu'il s'était confié à moi !

— Il s'est confié à vous sans vous connaître ?

— Disons que la vie fait bien les choses parfois.

Jeanne savait que cela pouvait la mettre sur une piste. Elle devait la suivre, prudemment par contre. Cette fois, elle avait humé son parfum. Cette femme parlait bien et intelligemment. Elle semblait aussi, et l'était sûrement, assez brillante. Ce qui l'amena à penser qu'elle pouvait être fragile psychologiquement. On n'enlève pas quelqu'un pour le seul plaisir d'attirer l'attention, même au nom de l'amour. Si elle pouvait au moins voir son visage, son expression, le non verbal ! Elle devait être déguisée lorsqu'elle l'avait attirée dans son piège, dimanche. Il lui vint l'idée de la tester un peu.

— Si ça ne devait pas fonctionner, jusqu'où iriez-vous ? Vous savez bien que chaque heure qui passe resserre le filet autour de vous. Nous sommes dans une petite ville et, dès que les gens sauront, on aura tôt fait de me retrouver.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on est encore dans notre ville ? Vous avez beaucoup dormi dimanche, vous savez ! Pour l'instant, jusqu'où je peux aller ne dépend que de vous. S'il vous arrivait d'essayer de vous échapper, ou seulement même de découvrir mon visage, je n'hésiterais pas. Pour le reste, ne vous inquiétez pas, je ne m'attends pas à ce qu'il devienne amoureux aussi rapidement. Je veux seulement qu'il apprenne à me faire confiance, par amitié. Vous l'avez trahi. Vous étiez tout pour cet homme. Je crois que vous ne l'avez jamais vraiment réalisé. Il a fait des choses pour vous qui l'ont amené à enfreindre ses propres valeurs. Il ne l'a jamais fait pour aucune autre, et ne le refera sûrement jamais plus. Il en est meurtri

et vous en veut dans chaque parcelle de son corps. Il sera prudent plus que tout. S'engager avec une autre est impensable pour lui... en ce moment ! Je dois partir maintenant. Demain, je vous apporterai des vêtements propres et vous pourrez vous laver. Pour l'instant, vous devez dormir.

12

Mercredi, en avant-midi

L'inspecteur Gauthier avait appris beaucoup de nouvelles choses dans son enquête. Il avait su par des voisins que les jours où Jeanne n'avait pas ses enfants, elle ne recevait pas beaucoup de visiteurs. Le seul qui revenait de façon routinière, environ deux à trois fois par semaine, était, semble-t-il, un ami, Maurice, qu'ils ne connaissaient pas, et qu'ils n'avaient jamais cherché à connaître non plus. Ce dernier dimanche, les plus proches voisins n'étant pas là, personne n'avait rien vu. L'inspecteur l'avait interrogé. Il l'avait inscrit sur sa liste de suspects. Quelque chose clochait, et son alibi manquait de crédibilité. De sorte qu'à un certain moment, il aurait très bien pu se rendre chez Jeanne et prétexter une quelconque excuse pour l'attirer. Même s'il avait tenté de convaincre l'inspecteur que leur relation ne tenait qu'à l'amitié, il était certain qu'il en était tout autrement pour ce type. Il y a de ces choses qui sont évidentes. Peut-être que cet élément pourrait lui servir de piste. Avant sa relation avec Simon, Jeanne voyait ce Maurice de façon tout aussi routinière, comme maintenant. Mais, durant leur relation, elle l'avait carrément tassé. Quand cet homme parlait de la relation de Jeanne avec Simon, on pouvait ressentir à la fois l'amour et la haine. Cela pouvait suffire comme motif. L'inspecteur savait qu'il ne disait pas tout et qu'il aurait à vérifier des choses avec lui.

Il lui semblait que l'enquête commençait à progresser de façon intéressante. Il rencontrait Simon ce midi, conjoint de Jeanne, jusqu'à

ce qu'ils se séparent il y avait environ huit mois. Leur relation, qui semblait pourtant si merveilleuse, s'était mal terminée, selon quelques informations qu'il avait eues. Jeanne ne parlait plus à Simon, depuis leur séparation. Elle avait même porté plainte contre lui quelques semaines plus tôt : intimidation et harcèlement. Cela avait même été plus loin par la suite, jusqu'à porter une accusation officielle de harcèlement, au criminel. L'enquêteur qui s'était occupé du dossier semble avoir manqué de jugement, pensa l'inspecteur, en regardant brièvement les rapports. Je suis impatient de parler à ce Simon. Je crois que j'apprendrai des choses, encore une fois, très intéressantes. J'irai revoir cet enquêteur ensuite.



— Salut Simon ! Je suis passé au travers du dossier de la semaine dernière. Josée l'a remis au propre, elle a terminé vendredi. Elle m'a mentionné que tu avais fait tout un travail, et je dois t'avouer que je suis entièrement d'accord avec elle. C'est excellent !

— Merci Marthe ! Je l'ai fait comme il se devait. Cela faisait presque deux mois que j'y travaillais à temps perdu, au travers mes autres dossiers. Je suis fier du résultat, et de l'avoir terminé.

— J'ai entendu dire qu'on t'avait approché pour faire partie du comité à propos des changements qu'on veut apporter au bureau.

— Oui, c'est vrai. Alain avait lancé l'idée. Je n'ai pas dit non. Dans la situation actuelle, cela pourrait me garder occupé. J'en ai besoin ces temps-ci.

— Ah ! Ah ! Comme si tu ne l'étais pas déjà assez. Je ne sais pas comment tu arrives à accomplir autant de choses en une même journée. Reste prudent... ta santé, tes enfants ! Comment ça va à part le travail ?

— Dans les circonstances... as-tu une autre meilleure question ?

— Je vois ! Ce n'est pas le Pérou, comme on dit.

— Comme je vous l'ai déjà dit, à Richard et toi, ma famille, c'est mon énergie. Cela fait maintenant plusieurs mois que Jeanne n'en

fait plus partie, si ce n'est qu'elle est toujours dans mon cœur. Je n'arrive pas à m'en remettre. Les enfants et elle sont ma base. Je ne serai jamais à mon meilleur sans eux réunis. En ce moment, je me sens comme... une moitié. En passant, je suis désolé pour ton amie. Inutile de la rencontrer... Je ne suis pas là en ce moment et... Je ne cesse de penser à Jeanne, c'est devenu insupportable tellement elle me manque. Tous ces souvenirs !

— Je comprends. Je vais lui expliquer.

— Il faut que j'y aille. J'ai une réunion dans dix minutes, et je dois passer prendre mon dossier dans mon bureau. On se reparle. Bonne journée !

En s'y rendant, il repensa à hier soir. Pour la première fois, depuis leur séparation, il était allé voir un film au cinéma, un soir de semaine. Comme ils avaient l'habitude de le faire ensemble. Cela n'avait pas été facile. Une fois en route, il avait failli changer d'idée, encore, et revenir chez lui. Mais, il s'était forcé à y aller. Il avait cherché sa main, tout au long du film. Il s'attendait toujours à ce qu'elle lui offre du café, tout comme chaque fois qu'ils y allaient. Ils achetaient un grand café, qu'ils préparaient tantôt à son goût à elle, tantôt à son goût à lui, et le partageaient. Il s'était rappelé tout ce que cela lui procurait. Une entière complicité, l'unicité ! C'était quelque chose à la fois très intime et très intense. Il se sentait tout pour elle, et ce simple geste était gravé dans sa mémoire, avec les autres qui leur appartenaient. Il se rappelait tous les détails : il les ressentait aussi. Il en serait ainsi jusqu'à la fin...



Ce midi, Simon rencontrait l'inspecteur Gauthier. Il était parti du travail vingt minutes plus tôt, pour remettre un livre à la bibliothèque, et en profiter pour vérifier s'il y avait quelque chose d'autre qui l'intéressait. Sinon, pour les prochains jours, il en choisirait un qu'il avait déjà chez lui. Un qu'il n'avait pas encore lu ou, comme il le faisait parfois, il en relirait un qu'il avait aimé, style

roman suspense, une biographie ou, même, il terminerait un livre de psychologie qui traitait du succès et de l'échec.

Il était à regarder la préface d'un vieux Agatha Christie, lorsqu'il entendit : « Bonjour Simon ! Ça va bien ? »

Il connaissait cette voix et, en se retournant, il la reconnut.

— Oh ! Bonjour Anita, ça va ?

— Je suis contente de te voir. Ça fait un bout de temps ! T'es en congé aujourd'hui ?

— Non, j'ai un rendez-vous ce midi. Je suis passé remettre un livre et je regarde pour un autre. Et vous ?

— Un peu la même chose ! Je n'avais pas de clients cet avant-midi et j'aime venir flâner ici de temps à autre.

— J'ai reçu votre carte à Noël, c'est gentil ! Je suis désolé, je n'ai pas pris le temps de vous répondre...

— Ça va ! Je comprends, t'as pas besoin d'excuses ! Comment tu t'en sors ? Dors-tu mieux au moins ?

— Je commence à dormir un peu mieux. Ça peut aller. C'est mieux que ce ne l'était. Je dois y aller Anita, sinon je serai en retard.

— Oui ! Et je me souviens très bien qu'en entrevue, tu m'as déjà dit que tu détestais être en retard. Je suis vraiment contente de t'avoir revu. Fais attention à toi, et s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, n'hésite surtout pas. Tu connais mes coordonnées.

— Merci ! Bonne fin de journée !

En route vers chez lui, il pensa à ce qu'Anita lui avait dit, et se fit la réflexion qu'elle ne pouvait pas l'aider, puisqu'elle ne pouvait pas lui donner ce dont il avait besoin. C'était tout de même gentil de lui avoir offert, mais il se rappela sa dernière entrevue avec elle et la sensation désagréable qu'il avait eue. Il avait perdu le peu de confiance qu'il avait eu en elle, et qu'elle s'était mérité lors des premières entrevues. Il avait pressenti, et il savait qu'il pouvait se tromper et interpréter ses sentiments, une certaine forme de jalousie envers Jeanne. Il lui avait semblé que ce n'était pas à propos. Comment aurait-elle pu être jalouse d'une femme qu'elle ne connaissait même pas, et de surcroît, qui lui était racontée par un homme qu'elle ne connaissait pas beaucoup plus ? Et pourquoi ?

Quoi qu'il en soit, il n'était pas retourné la consulter. Sa réaction l'avait trop déconcerté, et il s'était posé la question à savoir si cette psychologue pouvait réellement l'aider.



— Inspecteur Gauthier !

— Oui ! Monsieur Griffin !

— Bonjour ! J'apprécie votre ponctualité ! une qualité précieuse, et rare.

— Je suis bien d'accord avec vous !

— Entrez, on sera beaucoup mieux à l'intérieur.

— Merci !

Gauthier voulut jouer sur l'effet de surprise, en allant droit au but. Il espérait ainsi faire avancer son enquête en observant le non verbal de Simon Griffin.

— Monsieur Griffin, je suis désolé de vous l'apprendre de cette façon, mais la raison de ma visite est que madame Lamer a disparu. Vous le saviez ?

— Disparu ! Que voulez-vous dire par disparu ?

— Personne n'a de nouvelles d'elle depuis dimanche soir. J'aimerais savoir si vous savez quelque chose qui pourrait nous aider dans l'enquête.

— Je savais qu'il y avait quelque chose d'anormal, mais Jeanne disparue... Je ne crois pas pouvoir vous aider réellement. Mes sentiments pour elle pourraient m'induire en erreur.

— Si j'ai bien compris, Jeanne et vous, vous ne vous parlez plus, n'est-ce pas ?

— Vous avez bien compris ! Disons qu'elle ne me donne plus l'occasion de lui parler.

— Selon certains dires, tout semblait fonctionner pour le mieux entre vous, que s'est-il passé pour que votre relation se termine ainsi ?

— Je crois que Jeanne serait la personne idéale à qui poser cette question. Dans la situation, je vous dirai ce que j'en ai conclu.

— M. Griffin, je ne vous mentirai pas en vous disant que j'ai déjà une version, mais que la vôtre sera significative pour moi. J'ai besoin de me faire une meilleure idée... comme de regarder l'image avant de faire le puzzle. Sauf que dans mon métier, c'est souvent tout l'inverse qui se produit.

— Jeanne et moi, c'est... c'était une merveilleuse histoire d'amour. Mais une histoire tragique à la fois. Une histoire de trah...

Simon tourna la tête de gauche à droite, en répétant le geste, l'incompréhension se lisant sur son visage.

— Qui, de vous deux, y a mis fin ?

— J'ai pris la décision de partir. Elle a décidé d'y mettre fin.

— Vous pouvez m'expliquer ? Je veux m'assurer de bien saisir.

— Partir est la dernière chose que je voulais. Cela ne s'est pas décidé tout d'un coup. J'ai toujours espéré que Jeanne réalise ce qui nous arrivait. Enfin, je devrais plutôt dire que j'espérais qu'elle enlève ses œillères et qu'elle affronte la réalité. C'était de pire en pire. Je l'aimais tellement. Ce n'est pas ce que je voulais, mais je ne voyais aucune autre alternative. J'avais demandé à Jeanne d'être juste ; avec elle, avec nos enfants, et avec moi. Toute notre vie était en fonction de ses amis, de sa famille, et... d'un de ses enfants. Il lui mentait, la traitait de tous les noms, lui parlait sur un ton dur et méprisant ; tout cela me faisait trop mal, pour nous tous. Elle disait qu'elle préférerait cela, plutôt que de se quereller avec lui. Quand il n'était pas là, elle était merveilleuse. Malgré cela, n'allez pas penser que je lui en veux à lui, enfin, si peu. Je lui en veux à elle, et quelque part, à moi. On s'entendait sur des règles à respecter à la maison. Mais, quand son fils les enfreignait, elle me reprochait, devant les enfants, d'être trop exigeant, et pas assez tolérant, pas assez souple, trop de ceci et pas assez de cela. Il était devenu intouchable. Au début, elle ne voulait pas que j'intervienne. Puis, dans les derniers mois, elle aurait voulu que je fasse tout. Sauf que, quand j'intervenais, elle me reprenait devant lui, et devant les autres. Je ne voulais pas faire à ma façon, je voulais faire à notre façon, celle qu'on avait choisie ensemble. Quand il ne respectait pas les engagements, il savait que sa mère prendrait ses intérêts de toute façon et peu importe la situation. Elle en était

venue à me dire que si cela ne faisait pas mon affaire, je savais qui elle choisirait entre nous deux. Ce qui était pire, c'est qu'on se disputait à propos de cela quand les enfants étaient à la maison. Elle faisait exprès de parler fort pour qu'ils comprennent. Les derniers mois, je me levais, et je descendais au salon, en essayant de faire en sorte qu'ils ne m'entendent pas. Je n'arrivais pas à croire qu'elle puisse faire preuve de tels comportements. Je croyais à son engagement, et je me suis senti si défait. Aujourd'hui, en prenant du recul, je comprends bien des choses. Je sais qu'elle m'aimait, mais je ne suis plus convaincu de son engagement. Tout ce que je demandais, c'était que chacun de nous, chacun des membres de notre famille, soit respecté, justement. Est-ce que c'était vraiment si important que mes enfants mangent du pain brun, et les siens du pain blanc ? Quand des enfants savent à quoi s'attendre, c'est possible. Il y a des choses qui sont négociables, sur lesquelles on peut s'entendre, quant au respect, ce ne l'est pas, c'est la base de toute relation saine et harmonieuse. Pourquoi notre histoire est-elle finie ? Parce qu'il n'y avait pas de changement, sauf que c'était pire chaque jour. Un matin, j'ai dit à Jeanne que je partirais. Elle était d'accord. Sans le dire, je crois qu'elle n'en pouvait plus, elle non plus. Le midi même elle m'a appelé pour me donner l'adresse d'un logement qu'elle avait vu. Les dernières semaines m'ont fait souffrir, incroyablement. Je ne pouvais pas admettre qu'elle préférerait cela à ce que nous pouvions être, nous deux, notre famille. J'ai paniqué, littéralement ! Une fois, quelques jours avant que je parte, son fils, lors d'une conversation téléphonique, s'était mis à déblatérer à notre sujet. Ça a été plus fort que moi, et je lui ai dit : « Tu ne vois donc plus rien, à quel point il en est rendu. Tu le laisses dire des choses semblables sans rien dire. » Elle l'avait défendu en disant, devant ses enfants, qu'elle était tellement contente que je parte, que c'était la meilleure chose que je pouvais faire. J'avais tellement mal, je suis parti en claquant la porte. Et voilà !

— M. Griffin, je suis désolé d'avoir à vous faire rappeler ces mauvais souvenirs.

— C'est la deuxième fois que j'en parle depuis la séparation. J'ai consulté une psychologue, en croyant que cela me ferait du bien

d'évacuer un peu mes frustrations. Je m'aperçois que ça fait toujours aussi mal. On a été tellement heureux. Tout ce que je voulais, c'était la rendre heureuse, elle, et nos enfants. J'y ai cru avec tant de foi...

— Jeanne a par la suite porté plainte contre vous, n'est-ce pas ?

— Oui ! Harcèlement et intimidation. Le jour où on m'a téléphoné du service de police, j'ai entendu ce qu'on me disait, sans trop comprendre. Cet enquêteur s'était même permis d'ajouter : « Je vous conseille de ne pas recommencer, les statistiques disent que c'est pas contre elle que ça va se retourner, mais contre vous. C'est clair ? Je vous demande de la laisser tranquille. » C'était le vendredi. Mes enfants arrivaient de l'école et attendaient pour me parler. Je n'ai pas voulu parler devant eux, je ne voulais pas qu'ils entendent. J'ai raccroché. J'avais l'impression d'écouter un film où l'on essayait de me faire croire que le méchant, c'était moi.

— Harcèlement et intimidation ! Ce sont de graves accusations. Que vous reprochait-elle, et le méritiez-vous ?

— Je l'avais appelée. Plus précisément, j'avais volontairement laissé quelques messages sur sa boîte vocale. Je lui demandais des nouvelles, je voulais savoir comment elle se portait. Je l'avais aussi mise en garde une fois, à propos de certains amis qu'elle avait. Je lui ai écrit. Je lui ai laissé une lettre à propos de son fils, qui la concernait personnellement. Tout ce que j'ai fait n'est pas du harcèlement, encore moins de l'intimidation. Je n'étais pas un étranger pour elle. Tout était vérifiable. Cet enquêteur aurait pu se donner la peine de le faire avant d'accepter cette plainte. Puis, j'ai cessé tout contact avec elle pour quelques semaines. Un dimanche, mon fils voulait passer chez elle. J'avais accepté de prendre quelques jeunes scouts, et de les conduire en auto pour la vente de calendriers afin d'amasser des fonds pour leurs activités. Nous passions à deux maisons de chez elle. Comme je ne voulais pas raconter à mon fils ce qu'elle avait fait. Je lui ai donc demandé de l'appeler avant, pour ne pas arriver à l'improviste. Il l'avait fait juste avant le souper. Jeanne lui a dit de ne plus l'appeler quand il serait chez moi, qu'elle le rappellerait chez sa mère. Mathieu ne m'en a pas parlé tout de suite. Je voyais bien que quelque chose n'allait pas. Au souper, je lui ai demandé ce qu'il avait.

Il m'a répondu qu'il ne voulait pas que Jeanne l'appelle chez sa mère, que si elle ne voulait pas lui parler à la maison, lorsqu'il était chez moi, il ne voulait plus qu'elle le rappelle. Je savais à quel point mes enfants étaient proches d'elle. Ils me faisaient à ce point confiance qu'ils l'avaient acceptée et aimée, de façon presque naturelle. Sauf la plus âgée, au début, mais cela avait quand même très bien été. Ce soir-là, j'ai laissé un message lui expliquant que dans la situation, mes enfants ne l'appelleraient plus, malgré leurs sentiments pour elle. Je lui demandais de ne pas les appeler chez leur mère. Quelques jours plus tard, en arrivant du travail, j'avais un message de leur mère qui disait que Jeanne avait laissé des effets personnels à moi, sur sa galerie. Le même soir, j'ai à nouveau laissé un message à Jeanne, l'avisant de ne plus faire cela. Qu'elle les laisse à ma porte quand j'étais parti au travail, ou qu'elle les mette à la poubelle, simplement. J'avais l'impression qu'elle me cherchait. Encore quelques semaines se sont passées. Elle ne me regardait même plus quand on se rencontrait. Elle faisait semblant de rien. Un vendredi soir, je ne tenais plus en place. Je suis sorti louer un film que j'avais déjà visionné au moins six fois. Une histoire d'amour. Le lendemain matin, même si c'était samedi, j'étais rentré au travail pour m'avancer dans un dossier, et me garder occupé. Je n'avais pas mes enfants avec moi cette fin de semaine. En revenant le midi, cela avait été au-delà de ma volonté. Je ne pouvais pas croire que notre histoire ait pu se terminer ainsi. Et... je lui ai fait livrer des fleurs. J'en avais besoin. Cela m'a fait du bien, je me sentais beaucoup mieux. Je sentais que j'avais fait ce que je devais faire. Le sentiment du devoir accompli. Un sentiment de paix intérieure. Le lundi soir suivant, elle s'est présentée chez moi avec un sac. C'étaient les fleurs. Je les ai mises par terre parce qu'elle ne voulait pas les reprendre. Je lui ai dit que si elle n'en voulait plus, elle pouvait tout aussi bien les mettre dans sa poubelle, chez elle. Je lui ai demandé pourquoi elle s'était donné la peine de venir chez moi. Elle s'est mise à me dire que j'étais un menteur, de laisser tranquille ses enfants, sa famille et ses amis, que j'avais inventé des choses à leur sujet, que c'étaient des histoires ! J'ai répondu qu'elle savait qui j'étais, qui était sa famille, et qui étaient ses

amis. Je lui ai dit que tout au moins, elle devait cesser de se cacher la réalité, pour elle. Et j'ai ajouté : « Est-ce que c'est vraiment le monde dans lequel tu veux vivre ? Est-ce vraiment ce que tu es Jeanne ? Cesse de te mentir ! » Elle m'a répondu : « C'est possible qu'ils ne soient pas toujours corrects avec moi, mais cela fait des années que je les connais, je ne les laisserai pas tomber. » J'ai ajouté : « C'est peut-être ta vision de la vie, mais ne viens pas essayer de te déculpabiliser en me tenant de tels propos, tu vauds beaucoup mieux que cela pour moi. » J'ai refermé la porte... elle est repartie. On ne s'est plus reparlé depuis. Je lui ai écrit une dernière fois, pour lui demander pardon pour ce que je n'avais pu être pour elle. Deux jours plus tard, l'enquêteur qui m'avait téléphoné pour la plainte m'a rappelé, au travail cette fois, pour me demander de le rencontrer. Ce que j'ai fait le soir même, après mon travail. Cette fois, il n'y allait pas de main morte. Il s'agissait d'une accusation formelle, au criminel, pour harcèlement. Une semaine avant Noël. Cela vous donne une idée des fêtes que j'ai passées ! J'étais accusé de lui avoir fait livrer des fleurs, d'avoir écrit la lettre dont je vous ai parlé, d'avoir laissé des messages sur sa boîte vocale, et d'avoir apporté, sur son perron, une cassette sur laquelle il y avait ma voix. J'ai exprimé mes doutes à cet enquêteur. Je lui ai demandé s'il avait lu la lettre et s'il avait écouté cette cassette, que ce ne pouvait qu'être les messages que j'avais laissés dans sa boîte vocale. Il n'a pas voulu me la faire écouter et m'a répondu qu'il avait pris connaissance de tout le matériel. Je lui ai alors demandé pourquoi l'accusation tenait, puisqu'il devait bien réaliser que tout cela n'avait rien de méchant, et que je doutais fort que je méritais ce qui m'arrivait.

— Et ?

— Et... il m'a répondu que j'avais été averti et que, malgré cela, j'avais continué. Il m'a donné certaines conditions à respecter, comme si j'avais été un vulgaire criminel, et m'a aussi fait signer des documents. Lesquels m'engageaient à me présenter à nouveau à son bureau, et à la cour, selon deux dates convenues.

— Est-ce que vous avez gardé les lettres ou d'autres documents que je pourrais vous emprunter ?

— Oui ! Je les ai gardés, au cas où, dans une enveloppe. Je pourrai vous les remettre volontiers, si vous y tenez. Vous savez, cette psychologue Marie Gagné m'a averti d'être prudent avec Jeanne. De par les comportements que je lui décrivais parfois, elle me disait que Jeanne ne voudrait pas « perdre », et que si elle le devait, elle ferait quelque chose de fort qui laisserait croire à tout notre entourage qu'elle avait raison, parce qu'elle se devait d'avoir raison, à tout prix. À ses yeux, nous ne pouvions être « bons » tous les deux, il devait y avoir un méchant afin d'approuver notre séparation. Ses sentiments font en sorte qu'elle doit chercher et trouver beaucoup d'approbation pour combler le vide, tel un puits sans fond. C'est ce qui semble expliquer ses nombreuses relations sociales, parfois douteuses, ses attentes sociales et le lien qu'elle entretient avec sa famille. Je dois vous avouer que je n'aurais jamais imaginé qu'elle pouvait aller aussi loin. Elle était prête à me détruire et, peu importe que cela ait pu être conscient ou non, à cause de cet état de désespoir, elle l'a tout de même fait, et j'ai failli en subir les conséquences. Vous êtes bien placé pour savoir que je me serais retrouvé avec un casier judiciaire si la cause s'était rendue devant le juge, et n'avait été considérée non recevable par le procureur. La femme de ma vie... qui veut détruire la mienne. Peut-être qu'un jour, je saurai lui pardonner. Vous savez M. Gauthier, pour l'instant, j'en suis à me demander si ce qu'elle a fait doit nécessairement être pardonné. J'ai peur qu'elle n'ait même pas conscience de toute la portée de ce qu'elle a fait.

— Je comprends votre désarroi. Il semble que dans chaque situation, nous ayons quelque chose à apprendre... mais quand des gens qu'on aime nous blessent ou nous trahissent ! J'en arrive parfois à me demander si le destin que Dieu a prévu peut même nous éloigner de ceux qu'on aime, afin de nous rapprocher d'autres personnes, plus appropriées pour nous.

— Malgré mes croyances, que je crois nobles, ou du moins, intègres, je ne sais quoi penser en ce moment.

— Est-ce que je peux me permettre de vous appeler Simon ?

— Certainement !

— Simon, quand avez-vous vu Jeanne pour la dernière fois ?

— Dimanche après-midi. Quand je suis seul, sans mes enfants, je m'ennuie d'elle encore davantage. Et cet après-midi là, ça n'allait pas vraiment bien. J'étais plutôt démoralisé, j'avais les idées noires. Je suis parti vers midi. Je suis allé manger, et je me suis convaincu d'aller au cinéma. Il fallait que j'essaie de me changer les idées. En arrivant au cinéma, je les ai vus, elle et son ami Maurice, avec leurs enfants. J'avais le cœur qui sautait tellement j'étais mal. Depuis la première fois où j'ai croisé les yeux de cette femme, vous ne pouvez imaginer l'effet qu'elle me fait. C'est ce qui me bouleverse à ce point. Je sais que c'est l'amour pour moi. Je sais que c'est l'amour, mais ce qui me fait mal, c'est qu'il m'arrive de croire que jamais je ne pourrai revivre avec elle. C'est la dernière fois que je l'ai vue.

— Et qu'est-ce que vous savez de ce Maurice ?

— Cet homme est un malade, un désaxé. Un malade amoureux de Jeanne ! Les deux années où on a vécu ensemble, elle s'est arrangée pour que je ne le rencontre pas.

— Vous ne trouviez pas cela étrange qu'elle agisse ainsi ?

— Vous voulez vraiment une réponse ? Un homme qui est semble-t-il son meilleur ami, et tout ce temps, je n'ai même jamais pu lui parler. Il m'est arrivé de le rencontrer quatre ou cinq fois en faisant l'épicerie, du temps où on vivait ensemble. Chaque fois il m'évitait, en se retournant et même en changeant de section. Je n'ai jamais vraiment compris, sauf le fait qu'il était amoureux de Jeanne, et qu'elle l'ait toujours nié. Il m'a déjà laissé un message au bureau une fois que je l'avais invité à une fête surprise pour Jeanne. Il disait qu'il n'accepterait jamais de passer en deuxième et, sans même avoir la moindre idée de qui j'étais, il m'a accusé d'être un visage à deux faces.

— En partant de l'idée que Jeanne aurait pu avoir été enlevée, connaissez-vous quelqu'un qui aurait un avantage à l'avoir fait ? Vengeance, jalousie, rançon ?

— Enlevée ? Vous pensez réellement à une telle hypothèse ? Je ne vois pas à qui profiterait son enlèvement.

— Et croyez-vous Jeanne capable de faire croire à un enlèvement, afin d'attirer l'attention, ou pour une autre raison ?

— Une autre raison ?

— Vous faire passer pour le responsable de son enlèvement, par exemple !

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je ne vois pas ce que cela pourrait lui apporter.

— Mme Gagné, votre psychologue, parlait de quelque chose de fort qu'elle pourrait faire pour approuver ses comportements. Il faudrait voir avec elle si elle croit Jeanne capable d'avoir pu franchir cette limite. Je dois vous demander Simon : est-ce que vous avez un alibi pour dimanche soir ?

— Non ! Pas vraiment ! Je suis sorti prendre un café vers 18 h, puis je suis rentré chez moi pour regarder un film. J'étais seul. Et très franchement, je ne crois pas qu'elle pourrait aller jusque-là ! Je dis cela par instinct.

— Je me dois d'envisager toutes les possibilités. Vous savez, avec les années, je crois avoir à peu près tout vu. Certaines personnes sont prêtes à beaucoup d'efforts pour en arriver à leur fin. Je ne connais pas Jeanne, mais elle était prête à vous flanquer un dossier au criminel sur le dos. En réussissant, elle démontrait à tout le monde que vous étiez effectivement le méchant. Cela n'a pas fonctionné comme prévu et son orgueil a dû en prendre un bon coup. Si la théorie de Mme Gagné se tient, et je veux bien y croire, elle vous en veut parce qu'elle a perdu une certaine crédibilité, et je croirais qu'elle vous tient responsable de ce qui arrive.

— C'est une possibilité, mais je ne veux pas y croire, pas de la part de Jeanne. Je ne suis pas prêt à cela.

— Des choses dont elle vous accusait, qu'est-ce que vous pouvez m'en dire ?

— J'ai envoyé les fleurs, j'ai laissé des messages directement sur sa boîte vocale, de façon à ce que si elle avait décidé de s'en servir contre moi, il aurait été évident qu'il n'y avait pas de méchanceté dans leur contenu. Je n'ai pas laissé de cassette sur son perron comme le policier a dit qu'elle lui avait raconté. Je n'ai pas écrit la lettre non plus. Par contre, je vous dirai que je prends toute la responsabilité pour cette cassette et pour cette lettre. J'ai enregistré cette cassette

avec quelqu'un que je connais, et il est vrai qu'au début, je voulais la lui remettre afin qu'elle comprenne tout le mal qu'elle m'avait fait. Quand l'enregistrement a été terminé, je n'ai plus voulu la lui remettre. Je me suis senti libéré, en quelque sorte. Cette cassette est restée dans le magnétophone et je n'y ai plus repensé. Lorsque j'ai su de quoi elle m'accusait, j'ai pensé que la personne avec qui j'étais lorsque je l'ai enregistrée lui en avait parlé. J'ai même pensé à vérifier si la cassette était toujours dans le magnétophone, tellement je trouvais ce fait étrange. Ce n'est que récemment, lorsqu'un de mes enfants a voulu se servir de cet appareil, que j'ai voulu écouter à nouveau son contenu, que j'ai compris. La cassette originale avait été remplacée par une cassette vierge. Concernant la lettre, je sais qui l'a écrite. Je ne l'ai pas dit parce que cela n'avait aucune importance, sauf si ce n'est qu'elle a été écrite pour protéger son fils. J'ai récemment laissé une note à Jeanne lui expliquant que je voulais lui dévoiler certaines choses à ce sujet. Je crois qu'elle a peur d'en connaître les motifs et qu'elle a préféré ne pas y faire suite.

— Vous avez risqué de vous retrouver avec un dossier, et malgré tout, vous n'avez rien dit !

— Non ! Et je n'aurais rien dit, sauf à elle. Je l'ai fait pour protéger son fils. C'était par la même occasion une façon de me racheter envers lui, n'ayant pu être à la hauteur de ses attentes, lorsque nous habitions ensemble.

— Et pour ce Maurice, pourquoi disiez-vous que c'est un désaxé ?

— Pour tous les appels anonymes qu'il a faits chez moi, pendant plusieurs mois. Pour ceux aussi qu'il a faits de chez elle, qui ne se racontent même pas.

— Comme quoi, par exemple ?

— Un soir, il m'a téléphoné de chez elle en me disant qu'elle l'avait laissé seul pendant qu'elle était partie chercher sa fille chez une amie. Il m'a raconté qu'il aimait se retrouver seul pour caresser ses draps et ses vêtements. Il m'a dit qu'il avait ses sous-vêtements dans ses mains, qu'il passait doucement sur son visage et sur d'autres parties que je n'ai pas besoin de vous expliquer. Que cela le faisait craquer et que ça l'excitait beaucoup. Il m'a raconté que lorsqu'elle

arriverait, il ferait ce qu'il faisait normalement. Il s'enfermerait dans la salle de bain, au premier étage, et prendrait ses sous-vêtements dans le panier à linge sale, et « reniflerait » et « goûterait » à toute son intimité, ce dont il était le seul à avoir droit. Il s'est mis à insinuer que Jeanne et lui avaient déjà... enfin ! Je préfère changer de sujet.

— Vous n'en avez jamais parlé à Jeanne ?

— Non ! Avec cette histoire d'accusation qui pesait déjà contre moi. Puis, j'avais du mal à concevoir que Jeanne puisse fréquenter un tel malade, sans qu'elle ne se soit jamais rendu compte de quelque chose. Il y a aussi le fait qu'elle le fréquente depuis presque une dizaine d'années. S'il avait eu à lui faire du mal, ce serait sans doute déjà fait.

— Simon, j'ai un rendez-vous dans quinze minutes. J'apprécie votre collaboration. Voici ma carte, si vous avez des nouvelles de Jeanne, appelez-moi aussitôt. Encore une fois, je suis désolé d'avoir eu à soulever tous ces souvenirs et je me répète, je comprends votre désarroi, mais je suis certain que cela m'aidera à y voir plus clair.

— C'est votre métier, et je pense que vous le faites bien. J'ai confiance et je souhaite de tout cœur que vous la retrouviez bientôt, et quand ce sera fait, j'aimerais être tenu informé à savoir comment elle va.

— Soyez certain ! Je n'y manquerai pas. Je vous rappelle bientôt. Peut-être même aujourd'hui. J'aimerais que nous continuions cette discussion à propos de ce Maurice.

Simon avait eu une bonne impression de cet inspecteur : mi-cinquantaine, un teint et un physique qui laissaient deviner une bonne alimentation et une certaine dose de mises en forme, ce qui, pour Simon, était très bien, vu dans le sens où cela dénotait une discipline qui risquait de se refléter également dans son travail. Le ton avec lequel il s'exprimait et le calme qu'il démontrait étaient rassurants.

L'impression que Simon avait eue à propos de l'inspecteur était réciproque. Les deux hommes se comprenaient et un certain climat de confiance s'était déjà établi.

13

Simon avait passé l'après-midi à travailler sur un nouveau dossier. À deux reprises, il s'était arrêté pour se préparer une tisane, en profitant pour s'étirer un peu. C'était une nouvelle habitude depuis leur séparation. Il s'en tenait à deux ou trois cafés en avant-midi, et prenait des tisanes par la suite. Il espérait ainsi favoriser son sommeil et faire de meilleures nuits.

Depuis quelques semaines, il s'était repris un peu. Une fois sur trois, sauf les nombreux rêves qui persistaient, il faisait une nuit presque normale. Il se couchait tôt et se conditionnait à croire que d'ici quelques semaines, il serait moins fatigué. Le froid intense des derniers jours, amplifié par les vents et l'humidité continuels du fait que la ville soit géographiquement située au bord du fleuve, en finirait un jour et le printemps reviendrait bientôt. En serait-il ainsi de sa vie ? Il concentrait le peu d'énergie qu'il lui restait à ses enfants et à son travail. Ses seuls loisirs se limitaient à la marche, qu'il pratiquait six à sept jours par semaine, et à la lecture, qui l'aidait à se libérer l'esprit. Il lui arrivait aussi de s'asseoir et d'écrire pendant une heure ou deux et de laisser libre cours à ses sentiments. Pour le reste, la musique meublait ses soirées. Il ne voyait presque plus ses amis, bien qu'il lui arrivait de leur téléphoner à l'occasion.

Cet après-midi, bien qu'inquiet pour Jeanne, il s'était avancé, mieux même qu'il ne l'avait anticipé. Simon savait que s'il avait pu se concentrer à ce point sur son travail, c'est qu'il n'arrivait pas encore

à croire tout à fait à ce qui arrivait. Du moins, il n'en réalisait pas toute la latitude. D'abord la séparation, puis cette disparition. C'est un peu comme si sa Jeanne lui avait été enlevée deux fois. Il ne suivait pas la boxe, mais l'image qu'il se faisait de sa situation était celle d'un boxeur qui se fait mettre K.O. et qui, dès qu'il commence à se relever un peu et à réaliser ce qui lui arrive, se fait mettre K.O. à nouveau. Il se demande s'il doit laisser l'arbitre compter jusqu'au compte de dix cette fois ou tenter de se relever encore. À la différence du boxeur, cependant, qui se bat pour un titre quelconque, lui, se battrait pour quoi ? Qu'était devenue Jeanne ? Qu'était devenue cette femme qui lui avait donné tant d'espoir ? Qu'était devenu tout ce qu'il avait vu dans ses yeux, tous ses rires et ses sourires, tous ses « mon amour pour la vie » qu'elle lui disait et lui écrivait si souvent ?

« Je me sens si perdu Jeanne ! Fais-moi signe, je t'en supplie. Fais-moi savoir qui tu es. Est-ce possible que je me sois trompé à ce point ? »



L'inspecteur était retourné au domicile de Jeanne, en espérant trouver quelque chose qui l'aiderait à faire avancer l'enquête. Au bout d'une demi-heure, il s'était assis près de la table, dans la salle à manger. Il prit son « thermos » de café, s'en servit une tasse, de laquelle il but une gorgée. Il sortit de sa valise son dossier, constitué jusqu'alors de quelques documents qu'il avait recueillis çà et là, et de deux enveloppes. Une, contenant une cassette et des documents qu'il était allé chercher au poste de police municipale dans l'après-midi. Matériel qui devait servir de preuve dans l'affaire d'accusation de harcèlement contre Simon Griffin. Dans l'autre, les documents que lui avait remis ce dernier lorsqu'ils s'étaient rencontrés ce midi. Par intuition, il choisit d'ouvrir celle-ci en premier. Quelques lettres dont Simon lui avait fait part brièvement. Deux documents que l'enquêteur lui avait fait signer et dont il lui avait remis une copie ; soit un signifiant une promesse de comparaître, l'autre, étant la liste des conditions à respecter d'ici là.

Il lui semblait que quelque chose clochait. Cela avait été trop vite. Mais, comme pour respecter ses habitudes et l'engagement qu'il vouait à son travail, il voulait rester prudent et ne pas porter de jugement trop rapidement, quoique son idée fût presque déjà faite. Il avait eu une bonne impression lors de sa rencontre avec cet homme ce midi, mais il devait le connaître un peu plus.

Comme il s'apprêtait à remettre les documents dans l'enveloppe, il prit la dernière lettre sous les autres documents. Deux pages, écrites à la main, sur un seul côté de chacune des feuilles, et qui avaient été photocopiées. Il commença à lire :

*« Pour ne pas avoir été toujours à la hauteur de tes attentes,
... pour ne pas avoir été capable de t'apprivoiser, de percer ta vie secrète et
gagner ta confiance,
... pour ne pas avoir su reconnaître ce qui aurait pu me permettre de vaincre
la rage et le ressentiment qu'il y avait, cachés dans ton cœur,
... pour mes silences... pour ne pas t'avoir suffisamment donné les mots
qui t'auraient permis d'accéder à la partie de mon cœur, encore blessée par le
passé, parce que j'ai été naïf de croire que tu pouvais les deviner,
... pour les fois où j'ai perdu patience, et où je me suis emporté en te disant
des mots indignes de ce que nous étions,
... pour les fois où j'ai omis de te dire « Je t'aime »,
... pour les fois où je ne t'ai pas prise dans mes bras, même lorsque tu en
avais besoin et, parfois même, lorsque j'en avais moi-même besoin,
... pour les fois où je n'ai pas été assez près de tes enfants, de la façon dont
tu l'aurais voulu,
... pour les fois où, perdu dans ma douleur, je n'ai pas su écouter la tienne,
... pour la colère et le ressentiment qui se sont installés dans mon cœur ces
derniers mois,
... pour avoir été jusqu'à désirer te voir souffrir comme je souffre,
... pour ne pas avoir posé assez souvent les gestes qui t'auraient prouvé
mon amour, malgré tout,
... pour avoir parfois manqué de jugement en outrepassant mes propres
valeurs, et avoir été exigeant sous prétexte que tu avais eu des comportements qui
me semblaient injustes, envers nos enfants et moi,*

... pour les fois où j'ai été faible, quand tu t'attendais à ce que je sois fort,
 ... pour avoir fait passer des moments de discordance et de désaccord avant
 la beauté de notre amour,
 ... pour m'être coupé les ongles près du lit en sachant très bien comment
 cela t'agaçait,
 ... pour le bain, parfois mal rincé,
 ... pour mes vêtements sur la chaise,
 ... pour ma façon de dire les choses parfois, qui semble t'avoir fait te sentir
 jugée,
 ... pour les fois où je t'ai blessée, d'une façon quelconque,
 ... pour ne pas t'avoir protégée toujours comme tu t'y attendais, dans les
 moments où tu l'aurais voulu,
 ... pour ne pas t'avoir assez dit à quel point j'appréciais vivre auprès de
 toi,
 ... pour ne pas toujours avoir été capable de t'accepter telle que tu étais,
 telle que tu voulais être,
 ... pour les fois où je n'ai pas respecté notre geste symbolique d'amour et de
 soutien, en ne serrant pas ta main dans la mienne avant de m'endormir,
 ... pour ne pas t'avoir tout apporté ce que la peinture de Klimt représentait
 pour toi,
 ... pour tout cela, pour ce que je n'ai pas su être pour toi, et pour bien
 d'autres actes, dont celui de t'aimer encore,
 ... je suis sincèrement désolé et je te demande de me pardonner.
 Simon

L'inspecteur resta pensif pendant plusieurs minutes, ému par les
 aveux d'un homme blessé, meurtri jusque dans l'âme. Il lui semblait
 que cette lettre était écrite avec tant d'humilité, et de façon si
 solennelle. Il ne faisait aucun doute que ce Simon était quelqu'un de
 bien, à ses yeux. Toute cette histoire devait mener à une fin heureuse.
 Si seulement il pouvait trouver un indice. Il devait s'en remettre en
 ce qu'il était en son âme, cela le guiderait vers la réponse, une fois
 encore.

Les minutes suivantes, l'inspecteur les avait passées à remercier
 Dieu pour sa vie à lui. Une femme merveilleuse et exceptionnelle,

un métier qui le passionnait, et une santé disciplinée dont il était fier et qui lui permettait de profiter au maximum de toutes les gratitudes dans sa vie.



À 16 h 30, Simon avait finalement mis son travail au propre. Contrairement aux longues journées de travail des derniers mois, aujourd'hui, il terminerait tôt. Il avait été à son bureau dès 6 h 45, ce matin. Ce ne fut quand même pas une petite journée. Il ferma son ordinateur, laissa ses instructions, prit ses choses et referma la porte de son bureau derrière lui. Il lui restait une pomme qu'il n'avait pas mangée cet après-midi. Il l'essuya avec précaution et en prit une bouchée. Au bout du corridor, en passant près de son bureau, il dit bonjour à Maryse, la secrétaire de son département, et ajouta : « J'ai fini pour aujourd'hui ! »

Il s'empressait d'aller chez lui afin de sauter dans ses vêtements et ses espadrilles. Une fois la marche terminée, il prendrait une bonne douche chaude, irait prendre un petit souper de style « *fast food* », avant d'aller voir un film au cinéma.

Le fait de se concentrer à ne pas penser, ou tout au moins, à moins penser aux événements des derniers mois, lui permettrait peut-être d'avoir les idées plus claires.

En marchant, un peu plus rapidement, ce soir, il ressentait l'air frais pénétrer dans ses poumons et remplacer celui du bureau, qu'il avait respiré toute la journée. Il se sentait tout à coup plus énergique. Plus énergique physiquement. Un sentiment irritant, une certaine inquiétude peut-être, plus intense maintenant, l'envahissait. Il repensa alors à ce que l'inspecteur lui avait dit ce midi. Jeanne pouvait-elle avoir simulé sa propre disparition ?

Il se reprit. Il ne devait plus penser à cela pour les prochaines heures, et laisser agir son subconscient.



La douche chaude avait été désirée et appréciée. En se rasant, l'idée lui avait traversé l'esprit de ne pas sortir ce soir. Il ne voulait pas céder. La musique l'aiderait peut-être. Il choisit le dernier CD qu'il s'était acheté, Higher, l'installa dans le système de son et monta le volume, pour ne plus penser à autre chose. Quinze minutes plus tard, il était prêt. Il s'était vêtu d'un jeans bleu, d'une chemise et d'une veste de lainage noires.

Il baissa le volume et téléphona à ses enfants. Il prit ensuite ses clés et son CD, puis quitta pour le restaurant où il commanda une bière en fût et un hamburger, avec la viande très bien cuite. Comme il attendait, il eut tôt fait de passer au travers du journal et s'était mis à écrire dans son carnet de notes, qu'il traînait toujours avec lui. À nouveau, la voix d'Anita résonna à ses oreilles : « Bonjour Simon ! Une sortie au resto... ça, c'est bien ! C'est bon pour ton moral. »

— Bonjour Anita ! Vous croyez vraiment ?

— Certaine ! Tu es seul ? Est-ce que je peux m'inviter ou...

Simon eut un instant d'hésitation. Il n'avait pas vraiment la tête à cela, mais s'était dit que ce serait l'occasion de revenir sur leur dernière rencontre.

— Oui, ça va !

Comme il lui répondait, la serveuse arrivait avec son assiette.

— Merci, c'est gentil ! Ne m'attends pas pour commencer. Je prendrai seulement une entrée, j'ai pris un bon dîner.

— En congé ce soir, ou juste une pause avant de recommencer ?

— Soirée libre ! Ça coupe ma semaine en deux, et ça me permet de me coucher tôt afin de reprendre mes... énergies mentales. De penser à mes problèmes à moi, plutôt qu'à ceux des autres.

— À vos problèmes...

— Rien de grave. Mon plus gros problème, en fait, c'est de n'avoir personne... d'intime à qui parler, à écouter. Juste pouvoir me faire prendre dans ses bras et lui dire : « Serre-moi fort contre toi, j'en ai besoin. » Je me reprends, oui, c'est grave ! Je suis désolée ! Je n'ai pas réfléchi en te disant cela. Je suis vraiment désolée.

— Ça va ! Je peux très bien imaginer ce que vous pouvez ressentir. Vous êtes tout excusée, passons à autre chose. Je tiens à m'excuser pour notre dernière rencontre en thérapie. Je n'ai pas pu revenir, j'avais perdu confiance en vous. Je vais être sincère, vous êtes allée beaucoup trop loin. Je ne crois pas être fondamentalement jaloux, en tout cas, pas comme vous semblez le croire. Sauf que, quand je suis avec quelqu'un avec qui j'ai décidé de m'engager pour la vie, j'ai besoin d'avoir une confiance absolue. Pour moi, c'est légitime. Le fait de rester accroché à Jeanne relève justement de l'amour que j'ai pour elle et de mon engagement, non pas de la jalousie. Vous n'aviez pas à insister sur ce point, vous pouviez simplement me croire, et croire que l'amour pouvait être aussi fort parfois. Malgré ce qui est arrivé, j'ai aimé et j'aime encore cette femme, c'est comme ça. C'est ce que je ressens à l'intérieur, ça m'appartient.

— J'apprécie ta franchise. T'as raison, j'ai l'impression que les rôles sont inversés ce soir, la psychologue... en thérapie !

— Ne le prenez pas mal, j'aime les choses claires.

— Je ne le prends pas mal, au contraire. Quand j'y repense, c'est vrai que j'ai sans doute dépassé les limites. Même si j'étais sceptique par rapport à tes paroles, tu avais droit au respect. Au fond, peut-être que quelque chose dans ce que tu disais est venu me chercher en dedans. Je suis contente que tu en aies reparlé, j'avoue que je me suis trompée à ton sujet.

Après une demi-heure de discussion sur le sujet, Simon conclut :

— Oublions cela. Je dois y aller maintenant. J'ai prévu aller voir un film au cinéma, je ne voudrais pas arriver en retard.

— Au cinéma ! Quel film vas-tu voir ?

— Je ne sais pas encore, j'hésite entre deux ou trois films qui débutent tous à plus ou moins cinq minutes près.

— Maintenant que je sais ta sincérité, et que tu sais dire ce que tu penses, tu verrais une objection à ce que je t'accompagne ?

— Non... pas vraiment ! Je ne suis plus habitué à cela. Je vous préviens cependant, je ne suis pas d'une compagnie très agréable en ce moment.

— Cette fois, je pense que c'est toi qui te trompes. Je prends le risque !

Une fois le film terminé, Anita l'avait invité à prendre un café. Simon avait refusé, prétextant la fatigue.

Elle avait passé une soirée merveilleuse, inoubliable.

Il lui laissait le bénéfice du doute, à propos de ce qu'il avait cru d'elle. Elle avait droit à une certaine sensibilité elle aussi, ce qui pouvait la rendre plus vulnérable parfois. Elle savait la solitude, elle aussi, tout comme lui, et ça pouvait lui arriver de se sentir irritée.

Sur le chemin du retour, par habitude, il était passé devant chez Jeanne avant de rentrer dormir. Il se sentait presque infidèle d'être sorti avec Anita. Son amour n'était que pour une seule femme... encore.

— Bonne nuit Jeanne. Je t'aime. Que Dieu te protège !

Anita était passée chez elle, le temps d'un bain. Elle l'avait rempli d'eau très chaude, dans laquelle elle avait ajouté de la mousse, odeur de vanille. Après ce moment près de Simon, elle avait retrouvé toute sa sensualité, et s'était retenue toute la soirée pour ne pas mettre sa main sur la sienne en appuyant sa tête sur son épaule. Elle l'avait effleurée, deux fois, et ce geste lui avait fait prendre conscience de la vulnérabilité qu'elle éprouvait à ses côtés. À quelques reprises aussi, elle s'était approchée exprès de son oreille pour émettre des commentaires à propos du film. Son odeur, son visage, la proximité de cet homme qu'elle désirait tant ! « S'il savait mes pensées, à ce moment », s'était-elle dit.

Allongée dans son bain, elle passait lentement l'éponge qu'elle tenait dans la main partout sur son corps. La seule idée que ce serait bientôt lui qui la caresserait l'excitait intensément.

Elle prit le miroir sur le socle décoratif au pied de la fenêtre, et commença d'abord par regarder son visage. Qu'en pensait Simon ? La trouvait-il belle ? Arriverait-il à la trouver aussi belle... que l'autre ? Elle se rappelait les mots avec lesquels il la décrivait en entrevue... l'effet qu'elle lui faisait, même après tout ce temps... « Chaque fois que je la vois, mon cœur et mon corps tremblent de partout, je ne peux pas faire autrement, j'en perds le contrôle tout entier. C'est l'effet qu'elle me fait, et c'est une des raisons qui me convint que c'était la mienne. »

Elle regardait ses cheveux. Est-ce que Simon les préférait longs ou courts ? La couleur ? Alors qu'elle descendait lentement le miroir pour regarder ses seins, elle l'imaginait la regarder, la caresser lentement, avec ses doigts, avec sa bouche. Elle ferma les yeux, si emportée par la vraisemblance de son scénario qu'elle se surprit s'entendre dire à voix haute : « Prends-moi mon amour, fais-moi ce que tu désires, fais-moi ce que je désire. Mon corps et mon cœur n'appartiendront plus qu'à toi, pour le reste de ma vie. Je t'aime Simon, nous devons nous appartenir. »

Ses mains et ses doigts explorèrent, presque sans contrôle à présent, son corps tout entier, au gré de ses désirs et de sa sensibilité. Puis, presque au moment ultime, ce moment qu'elle n'avait plus osé depuis des années maintenant, une idée, un éclair inattendu lui traversa l'esprit, et le corps. D'un état de complète ascension, où il n'y avait plus qu'elle et Simon, seuls, dans leur intimité la plus pure, Jeanne avait surgi dans son esprit, comme pour lui rappeler que Simon n'était pas le sien. Comme pour lui rappeler que, tant qu'elle serait là, c'est elle qui habiterait son esprit, son âme et son corps, tel qu'il en est maintenant.

Elle se crispa tout à coup, les muscles dans son corps étaient maintenant si tendus qu'elle en avait mal.

S'il devait en être ainsi, et que cette femme s'immisce dans leur relation... Si elle n'arrivait pas à se l'approprier de façon à ce qu'il lui appartienne à elle seulement, sans que les souvenirs d'une autre ne risquent de revenir à la charge à tout moment, et compromettre cette relation...

Elle prendrait une décision, lorsqu'elle aurait reparlé à Jeanne, ce soir même, et une fois aussi qu'elle aurait reparlé à Simon cette semaine, le plus tôt possible. Si elle devait s'apercevoir qu'il ne veuille aller aussi vite qu'elle le souhaitait, à cause des pensées qu'il entretient à propos de Jeanne, elle irait plus loin... plus loin qu'elle ne l'avait jamais même imaginé. L'enlever avait été audacieux de sa part. Elle avait pensé que la garder captive une ou deux semaines serait suffisant. Mais, si les événements n'allaient pas comme prévu, elle savait... Elle savait maintenant, après cette soirée passée auprès de

son homme. Elle irait jusqu'à enlever la vie à cette femme. Et, comme pour approuver et rendre plus acceptable cette idée, elle s'était dit : « De toute façon, que pourrait être sa vie sans Simon maintenant ? La tuer, sans la faire souffrir, d'une manière douce, ne serait-il pas qu'une libération pour elle ? »



Jeanne venait à peine de s'assoupir, quand elle entendit la clé s'introduire dans la serrure. Elle se croyait en train de rêver lorsqu'elle réalisa que c'était en fait la réalité. Avec ce bandeau sur les yeux, ce n'était plus qu'une nuit sans fin pour elle. C'était même l'aspect le plus inconfortable de sa captivité.

— Bonjour Jeanne ! Je vous ai réveillée. Je suis désolée, je suis en retard. J'arrive beaucoup plus tôt, normalement. Mais ce soir... je suis sortie, avec mon prince charmant. Charmant, au-delà de mes espérances. Nous avons soupé, puis sommes allés au cinéma. Simon est un homme merveilleux et, sans vouloir jouer avec les mots, nous allons nous entendre à merveille.

Comme l'inconnue l'aidait à se rendre à la salle de bain, Jeanne émit des sons pour qu'elle comprenne qu'elle voulait qu'elle lui enlève le bandage autour de sa bouche.

— D'accord, mais vous connaissez la consigne. Si vous criez, je n'hésiterai pas un seul instant.

Quelle sensation ! Un peu comme si elle avait porté une paire de souliers à talons hauts trop petits. Le sang semblait tout à coup circuler à nouveau. Elle avait mal aux lèvres et aux mâchoires et tentait d'apaiser la douleur en faisant des exercices, d'abord avec ses mâchoires, puis avec ses lèvres. Elle bougeait ses joues et son menton, en les étirant, afin de leur redonner une certaine élasticité et se rassurer en vérifiant que les parties de son visage répondaient encore. Après un moment, elle se sentait un peu mieux et se risqua pour une première question.

— Combien de temps comptez-vous me garder encore ?

— Combien de temps croyez-vous que Simon mettra à vous oublier ?

— Il fallait lui demander ! Vous n'y avez pas pensé ?

— Très drôle Jeanne ! Mais vous devenez insolente... vous ne devriez pas ! Je déplore une certaine amertume de votre part.

— Insolente ! J'ai mal partout. Je me sens seule. Je ne sais pas où je suis, et pour combien de temps... si seulement vous me laisserez partir un jour. Soyez au moins assez franche pour me dire la vérité, Valentine ! Je me sens craquer. Je n'y suis pour rien dans cette histoire. Vous voulez Simon, prenez-le, et laissez-moi partir, je vous en prie. Je veux retourner chez moi et oublier toute cette histoire.

— C'est justement le problème. Oublier l'histoire, mais Simon ! Comment est-ce que je pourrais... prendre Simon, pour utiliser vos mots, et être heureuse, seule avec lui, en sachant ses sentiments à votre égard et les vôtres envers lui ?

— Vous ne savez rien de mes sentiments envers lui, il n'y a plus rien entre nous !

— Chère Jeanne, vous essayez de me mentir à moi, ou à vous-même ? Vous pensez sans doute que je suis un peu folle d'avoir fait ce que j'ai fait. Vous pensez peut-être aussi que je suis un peu détraquée, mentalement. Mais je sais très bien ce que j'ai fait, et je sais qu'il n'y avait pas d'autres façons de le faire. Le ton de votre voix vous trahit ma belle. Vous avez bien essayé, mais mon intuition pour ces choses-là est très développée. C'est dommage, remarquez, j'aurais réellement préféré que vous ne l'aimiez plus.

Elle lui exigea de manger rapidement, car il se faisait tard. La routine établie ces derniers jours complétée, elle s'en alla.

— Faites de beaux rêves Jeanne ! La vie est belle, et vous êtes bien placée pour savoir à quel point elle peut devenir précieuse parfois.

Jeanne savait qu'elle était en danger. L'inconnue avait trop parlé. Comment pouvait-elle espérer qu'elle lui redonne sa liberté... Elle savait pertinemment qu'elle ne réussirait pas à faire en sorte que Simon s'amourache d'elle comme elle le souhaitait. Mais, peu

importe, une chose ne trompait pas, si elle avait vraiment pris contact avec Simon et que, éventuellement, l'inconnue la libérait, elle n'aurait qu'à vérifier auprès de lui pour savoir qui elle était. Si sa théorie était bonne, et elle en était persuadée, son temps était compté et elle ne lui donnerait pas sa chance. Elle devait agir, et vite.

« Je dois faire un effort. Qu'est-ce que je sais de ma situation ? Je dois rester calme et essayer de respirer profondément. À ce moment, il est certain qu'une enquête est déjà en cours. Mais qui en était en charge ? »

Dans ce métier, comme les autres, il y a les bons et les... moins bons. Elle ne voulait pas être pessimiste. Il valait mieux ne pas trop compter sur eux, cependant. Simon ! Il devait se morfondre présentement. Tout ce qu'elle méritait, par contre, serait qu'il se dise que c'était bien fait pour elle, avec tout ce qu'elle lui avait fait subir. S'il fallait que les policiers chargés de l'enquête soient du genre à sauter trop vite aux conclusions, quel enfer il vivrait à nouveau. Et ce serait sa faute à elle. Elle s'en voulait terriblement. Lui, aurait tout fait pour elle.

Elle se ressaisit et essaya de trouver des indices. Elle savait qu'elle n'était pas dans la ville, mais plutôt quelque part en banlieue. Elle croyait entendre le trafic sur une route secondaire. L'endroit où elle se trouvait devait se situer à environ cinquante ou soixante-quinze mètres de cette route.

Elle ne pouvait être bien loin de chez elle pourtant. L'inconnue ne se « taperait » pas ce trajet deux fois par jour, si c'était le cas. Elle s'était aussi souvenue qu'un soir, elle lui avait apporté un demi-club sandwich et que les frites étaient encore chaudes.

« Si seulement je pouvais arriver à me détacher les mains et enlever ce foutu bandeau sur les yeux. Peut-être que j'arriverais à reconnaître l'endroit où je suis. »

Elle se sentait déjà un peu plus rassurée de savoir qu'elle n'était peut-être qu'à quelques minutes de chez elle. Cela l'encourageait à trouver autre chose qui pourrait l'aider.

15

Mercredi, 18 h 10

— M. Lagacé, vous connaissez madame Lamer depuis longtemps ?

— Oui ! Quelques années.

— À quel niveau se situe votre relation ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— De ce que je sais, vous voyez madame Lamer une à deux fois par semaine, parfois plus. Ce que je veux dire est, s'agit-il d'amitié ou y a-t-il autre chose ?

— D'amitié, seulement !

— Comment voyez-vous l'amitié ? Pour utiliser les mots justes, quelle en est votre conception ?

— C'est connaître quelqu'un qui peut nous comprendre, nous accepter tel que l'on est. Quelqu'un avec qui on peut passer du bon temps.

— Est-ce qu'un ami, ou une amie, pourrait être quelqu'un qui peut nous accepter tel que l'on est, même s'il ne nous comprend pas ?

— Je ne comprends pas. Où voulez-vous en venir ?

— M. Lagacé, ma conception de l'amitié est telle que mes amis demeurent mes amis même lorsque surviennent des changements majeurs dans leur vie ; un enfant, un travail pour lequel ils doivent s'éloigner, la maladie... un nouveau conjoint... Est-ce que vous connaissez monsieur Griffin ?

— Jeanne m'en a déjà parlé.

— Elle vous en a déjà parlé ? Connaissez-vous monsieur Griffin pour lui avoir parlé personnellement ?

— Pas vraiment !

Paul Gauthier poursuivit son interrogatoire en gardant un calme surprenant, et en utilisant des questions qui portaient.

— Pas vraiment ! Je veux m'assurer de bien comprendre. Êtes-vous en train d'insinuer que vous connaissez madame Lamer depuis toutes ces années, huit à dix, si je ne m'abuse, que c'est peut-être, sinon sûrement, votre meilleure amie, que vous vous voyez souvent et... que vous ne connaissez pas celui qui a été son conjoint et avec qui elle a habité pendant deux ans ?

Lagacé baissa la tête et ne répondit pas.

— Est-il possible que vous l'ayez déjà rencontré à quelques reprises et que vous ne lui ayez même pas dit bonjour, même en sachant qu'il était le conjoint de votre meilleure amie ?

L'inspecteur sentait que Lagacé devenait nerveux. Il n'avait pas confiance en cet homme. Pour utiliser l'expression, il n'y avait aucun atome crochu.

— Avez-vous déjà téléphoné chez monsieur Griffin de chez vous ou d'une cabine téléphonique ?

— Non !

— L'avez-vous déjà appelé de chez Mme Lamer, à partir de son téléphone ?

— Non !

— Pour en revenir à ce que vous appelez l'amitié, comment expliquez-vous le fait que madame Lamer et vous, vous ne vous êtes plus revus, ou à peu près, pendant tout le temps de leur relation et que, soudainement, vous vous retrouviez ?

— Demandez à Jeanne !

Paul Gauthier n'embarquerait pas dans le jeu de cet homme, et il voulut le provoquer de façon à mettre la pression sur lui.

— Se pourrait-il que vous enviiez cet homme ? Car de deux choses l'une, pour moi, c'est une question d'envie ou bien c'est une question d'avoir des choses à cacher. Des choses que Jeanne et vous ne vouliez pas aborder devant monsieur Griffin.

Sentant qu'il allait flancher, il posa la question qu'il savait que Lagacé redoutait :

— Monsieur Lagacé, étiez-vous, et êtes-vous toujours amoureux de madame Lamer ?

Le non qu'il lui servit comme réponse ne l'avait pas du tout surpris. Un non de la bouche d'un homme qui affichait un non verbal totalement à l'opposé, un non verbal qui affichait la vérité.

— Est-ce que monsieur Griffin vous aurait déjà invité, du temps où il habitait avec madame Lamer, à une fête qu'il avait organisée à son intention, pour son anniversaire ?

— C'est possible ! Je ne me souviens pas trop.

— Est-il possible de vous souvenir si vous avez déjà dit à monsieur Griffin ce que vous pensiez de lui, et que vous ne passeriez jamais en deuxième pour madame Lamer ?

— Je ne sais pas... j'en serais surpris !

— Où étiez-vous dimanche après le souper ?

— Chez moi.

— Vous avez des témoins ?

— Non.

— Est-ce que vous avez vu madame Lamer ou monsieur Griffin ?

— Oui, on a été voir un film ensemble, moi, elle et les enfants.

— Avec quel véhicule ? Et qui conduisait ?

— Avec mon véhicule. Je conduisais.

— Vous l'avez reconduite chez elle ?

— Oui.

— À quelle heure ?

— Un peu avant le souper, peut-être vers quatre heures et demie, cinq heures.

— Est-ce que vous l'avez revue depuis ?

— Non.

— Je vous demande de ne pas quitter la ville jusqu'à ce que je vous y autorise. Sauf pour votre travail, à la condition que je puisse être en mesure de communiquer avec vous en tout temps.

L'inspecteur, par expérience, savait que l'homme était sur le point de craquer. Il termina leur entretien en se disant qu'il ferait

faire des recherches, expressément, et qu'il le ferait surveiller. Dans sa nervosité, s'il avait quoi que ce soit à voir avec cette disparition, il commettrait peut-être une erreur qui les guiderait jusqu'à elle. Si seulement, comme il l'espérait, elle était toujours vivante.

16

Jeudi, 5 h 50

Elle s'était réveillée très tôt ce matin, dérangée par ses cauchemars. Elle s'était levée, après avoir serré son oreiller contre elle, en s'imaginant que c'était Simon. En se disant que ce serait bientôt sa réalité. Cette pensée l'inonda de joie et de bonheur. Elle en était presque à oublier ses mauvais rêves. Elle était passée sous la douche et en était à s'habiller. Elle se mettrait belle aujourd'hui, à son goût, à son avantage aussi, en pensant le revoir. Un tailleur marine qui semblait avoir été confectionné spécialement pour elle, et un chandail en lainage bleu ciel. Elle était parfaite, elle se sentait parfaite. Parfaite pour séduire son homme.

Elle récupéra au réfrigérateur le sac de nourriture qu'elle avait préparé pour Jeanne. Quelques canettes de jus de tomates, un sandwich, des muffins, et quelques autres babioles. Elle n'aurait pas à passer les prendre ce soir. Elle apporterait à Jeanne, ce matin, le sac de nourriture et laisserait celui-ci là-bas, et retournerait directement la voir, après son travail, cet après-midi.

Hier, elle avait demandé à la secrétaire du bureau de reporter les deux rendez-vous qu'elle avait à son agenda ce soir, après 18 h. Sa soirée, elle la réservait. Elle mit son manteau, prit ses clés, et partit dans un état presque au seuil de l'euphorie.

En refaisant le trajet, qu'elle faisait régulièrement depuis presque une semaine maintenant, elle repensait aux cauchemars qu'elle avait

faits. Elle s'était vue en train de tuer Jeanne, mais chaque fois, lorsqu'elle croyait en avoir fini, elle ouvrait les yeux comme pour lui dire : « Tu es trop douce avec moi, tu n'arriveras pas à me tuer, tu n'en es pas capable. »

« C'est ce que tu crois Jeanne ! Quand j'aurai décidé de l'heure de ta mort, tu ne pourras plus ouvrir les yeux. Jamais. »

Elle savait qu'il fallait qu'elle se décide bientôt. Dans une semaine au plus, ses amis reviendraient de voyage, et elle devait se garder une journée pour remettre en ordre la pièce où était sa rivale, et s'assurer de ne laisser aucune trace de son passage.



— Où est-ce que tu en es avec cette histoire d'enlèvement ?

— Je ne sais plus vraiment. Je me sens comme si je m'étais perdu dans une ville que je ne connais pas. J'avance en ne sachant pas trop si je suis dans la bonne direction, en espérant trouver un indice qui me permettra de croire que je me dirige vers le bon endroit.

— Oh ! Paul ! J'aimerais tellement pouvoir t'aider.

— Est-ce que tu crois qu'une femme, apparemment équilibrée, irait jusqu'à simuler son propre enlèvement pour nuire à un homme qu'elle a aimé ? En l'occurrence, son ex-conjoint, qui me semble être un homme bien ?

— Personnellement, je ne le ferais pas, mais à savoir si je suis « apparemment » équilibrée...

Elle s'approcha de lui et passa ses bras autour en les resserrant.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pour une femme... d'un âge respectable comme le tien, je te trouve « apparemment » parfaitement équilibrée, et cela ne se limite pas seulement à ton côté psychologique.

Elle posa ses lèvres sur les siennes, tendrement. Cela dura quelques secondes, mais aurait pu durer des heures si elle ne l'avait su pressé.

— Est-ce qu'il y a longtemps que je t'ai dit que je t'aimais ?

— Oui ! Très longtemps, et tu devrais même un peu en avoir honte. Ça remonte à... presque avant le déjeuner !

— Je t'aime Paul ! Comme je t'aime depuis les vingt-deux dernières années, et si tu le veux bien, comme pour les vingt-deux prochaines au moins.

— Est-ce que je peux y penser et t'en reparler ce soir ?

Elle enserra sa cravate de sa main gauche et lui dit :

— Si tu ne me réponds pas, je ne te laisserai pas partir.

Ils s'enlacèrent amoureusement, et s'embrassèrent dans une entière complicité.

— Je suis tellement heureux avec toi, ma chérie. Tu me fais du bien. Quand j'imagine que cet homme devait l'être autant que moi... Je ne sais pas ce que je ferais si on se quittait. Je me crois pourtant plutôt compréhensif et le fait d'y penser seulement me rend mal. Je ne veux même pas m'arrêter à toute la peine que j'aurais.

— Ça va aller ! Pense à nous, à notre bonheur. Sers-toi de notre force, je suis certaine que tu retrouveras cette femme. Peut-être aura-t-elle pris le temps de réfléchir à ce qu'ils ont été l'un pour l'autre.

— T'as sûrement raison, comme la plupart du temps ! Bonne journée, ma chérie. Je t'appelle ce midi. Je t'aime.



— Bonjour Simon ! Je m'excuse de vous téléphoner à votre travail. J'ai essayé votre numéro personnel et ça ne répondait pas.

— Bonjour inspecteur Gauthier ! Je suis parti très tôt ce matin. C'est tranquille à cette heure pour travailler et ça m'occupe les idées. Vous avez du nouveau ?

— Non ! Justement ! J'avais quelques vérifications à faire. Peut-être pourriez-vous m'aider ?

— Si je peux faire quoi que ce soit, je vais le faire.

— D'abord, j'ai rencontré ce monsieur Lagacé, son ami. Un type douteux à mon avis. C'est le seul suspect sur ma liste jusqu'à présent.

— Vous le croyez capable de faire une chose pareille ? Sous quel

prétexte ? Je ne suis plus dans le décor et il me semble qu'il ait repris toute sa place auprès de Jeanne. Je n'ai pas un bon pressentiment de cet homme non plus, mais je ne le connais que pour ce que je vous ai raconté.

— Sous quel prétexte... là est la question !

— Quand je vous dis que je n'ai pas un bon pressentiment, ce n'est pas seulement en rapport avec le fait qu'ils se sont mis à se revoir dès que nous nous sommes laissés, Jeanne et moi. Sa façon de me regarder depuis, d'un air condescendant, en se penchant la tête de façon à avoir les yeux par-dessus ses lunettes. Comme s'il voulait me répéter : « Tu vois, je te l'avais dit que je ne serais pas deuxième pour Jeanne ! » Il y a aussi cette histoire d'appels anonymes, que je ne peux malheureusement pas prouver. J'en ai reçu pendant plusieurs mois et ces appels ont débuté quelques semaines seulement après que les policiers m'eurent rappelé pour me dire que je n'avais plus à me présenter pour faire relever mes empreintes, ni à me présenter en cour. D'après ce que j'ai comme informations, je suis certain que c'est lui qui les a faits. Les trois ou quatre premières fois, je n'avais pas investigué, exception faite que je savais d'où il faisait les appels. Sauf deux, qu'il a fait de la ville voisine, il les a tous faits à partir du même endroit. Mais un soir, il y a deux mois, le téléphone a sonné à 20 h 40. D'après l'afficheur, je savais que c'était lui. C'était bien cela. Il n'a pas parlé, comme d'habitude, mais je l'entendais respirer. Une respiration d'homme, j'en étais convaincu, puis il s'est étouffé et a raccroché. Je me suis tout de suite rendu à la cabine d'où il avait téléphoné et j'ai demandé au jeune qui travaille au dépanneur s'il avait vu la personne qui s'était servi du téléphone de la cabine. Il m'a répondu qu'il avait vu un gros bonhomme, avec un manteau foncé et la cagoule remontée sur la tête, en sortir il y avait environ cinq minutes. Il ne pouvait pas m'en dire plus sur lui. Il était dos à lui et il était à parler avec des amis, il n'y avait pas porté attention. Il n'a pu rien me dire du véhicule qu'il utilisait. Puis, le samedi suivant, encore la même chose. Si je me souviens, à minuit onze exactement. Il y avait environ quinze minutes que je dormais. J'étais sorti avec les enfants ce soir-là et nous étions revenus vers

23 h 30. Le temps de les border et de les embrasser, je me suis couché tout de suite après. J'étais passé devant chez Jeanne en revenant à la maison. Il n'y avait aucune lumière. Comme je vous expliquais, le téléphone a sonné à minuit onze. Toujours la même histoire. J'étais exténué, mais j'espérais le coincer cette fois. Les enfants dormaient bien et je suis parti à toute vitesse vers le dépanneur. Celui qui y travaillait n'avait vu personne, mais en sortant vérifier des lectures, il avait vu un véhicule comme le sien partir. C'était tout ce qu'il pouvait me dire. J'ai eu l'idée de passer devant chez lui. Il y avait de la lumière. Je suis passé à nouveau devant chez Jeanne. Même si tous les stores étaient fermés, j'ai pu voir qu'il y avait de la lumière. Le lundi, quelqu'un qui connaît Jeanne, au travail, m'a dit qu'il avait vu Lagacé aller la reconduire chez elle vers minuit. Je doute fort que Jeanne soit au courant de ces appels, mais j'étais prêt à parier gros que c'était lui le responsable. J'ai pu en être absolument certain une semaine plus tard. Le mercredi matin suivant, la veille de leur départ pour des vacances ensemble, lui et Jeanne, le téléphone a sonné vers 5 h 20, sensiblement à l'heure habituelle. J'étais épuisé, je n'avais dormi qu'environ trois ou quatre heures. Encore le même manège. Aucun mot. J'en avais assez ! Je lui ai téléphoné à mon tour, en lui énumérant son numéro de licence au complet, sans me nommer, en lui disant que j'avais aussi des photos prises à côté de la cabine téléphonique d'où il avait fait les appels. Et j'ai ajouté : « Si tu récidives une seule autre fois, je te fais suivre, et ce ne sera pas par la police ! J'espère qu'on se comprend bien ! » Le lendemain, juste avant le dîner, en revenant du travail, je suis allé à l'épicerie. Comme j'en ressortais, je me suis retrouvé presque face à face avec lui. Quand j'ai vu son regard et la façon dont il a essayé de m'éviter, j'ai tout compris. Je sais que c'est lui. Je n'ai plus eu aucun téléphone depuis ce temps.

— J'aimerais que vous me donniez le numéro de téléphone et l'adresse du dépanneur. Je veux vérifier quelque chose. J'ai envisagé un autre aspect ce matin, en discutant avec mon épouse. Supposons non pas un enlèvement, mais... une simulation ! J'écarte la possibilité d'un suicide, aucune note n'a été ni trouvée ni laissée à personne, et nous l'aurions déjà retrouvée. J'ai pensé à un accident bête où, en

faisant de la marche, par exemple, elle se serait fait frapper par une auto. Il arrive que l'ambulance se rende sur les lieux et que le blessé soit transporté à l'hôpital. Jeanne était partie sans son sac à main, donc sans papiers sûrement et peut-être inconsciente... Enfin, cette possibilité est aussi écartée pour l'instant. Après vérification, il n'y a personne qui correspond à sa description. Si on revient à l'enlèvement, qu'il ait été simulé ou non, on en est à la quatrième journée, et aucune rançon n'a été exigée, ni aucune demande. Pourquoi ? Quel qu'en soit le motif, c'est très étrange. Vous avez repensé à ce que je vous avais dit, si c'était pour vous nuire ? C'est ce qui me semblait le plus évident avant que vous ne me racontiez ce que vous venez de me dire. Je vais être franc avec vous Simon, je suis peut-être le seul à croire que vous n'êtes pour rien dans cette histoire. Je ne vous mentirai pas non plus, je vérifie quand même des choses à votre sujet. C'est mon métier, et il m'est arrivé de me faire berner par le passé. Avec la plainte qui a été portée contre vous par Jeanne, vous êtes montré du doigt par les policiers comme étant un suspect important. En partant de cette idée, si je pensais comme eux, un mandat aurait déjà été lancé contre vous, et vous auriez à faire face à un interrogatoire beaucoup plus laborieux. Je ne voudrais pas en venir là, je dois trouver quelque chose et c'est pour cela que je vous appelle. Le moindre détail est important ; sauf ce Lagacé, nous n'avons rien de solide. Et, tout comme vous, il n'a aucun alibi pour dimanche soir.

— Écoutez inspecteur, je comprends votre position, et je comprends aussi que la mienne n'est pas reluisante. J'ai repensé à ce que vous m'aviez dit. Si vous saviez comme j'ai aimé cette femme, si vous saviez comme j'ai mal. Elle me manque autant qu'au premier jour. Je sais que je lui garde encore rancune d'avoir agi comme elle l'a fait. Mais soyez certain que si j'avais la moindre idée sur quelque chose qui pourrait vous aider, je n'hésiterais pas un seul instant, par amour, ou tout au moins, pour les instants précieux que j'ai eus auprès de Jeanne. Il reste que je ne peux la croire capable d'être allée jusque-là.

— Je vous crois Simon. Pour l'instant, j'aimerais que vous me fassiez une liste de tous ses amis que vous connaissez. Puis, ajoutez

les connaissances avec qui elle semblait bien s'entendre et ceux qui vous paraissaient, disons... douteux. Dès que vous l'aurez complétée, j'aimerais l'avoir. Aujourd'hui si possible.

— Vous l'aurez aujourd'hui, sans faute. D'ici là, si je pense à quelque chose, je vous appelle.

— Merci Simon ! Repensez à tout cela, vous ne l'auriez pas crue capable d'aller jusqu'à essayer de vous faire avoir un dossier criminel non plus. Vous me l'avez dit vous-même. Il se peut, à mon avis, qu'elle l'ait fait un peu inconsciemment, d'une certaine façon. Peut-être est-elle même dépressive ! J'aimerais savoir une chose avant de vous laisser, pourquoi n'êtes-vous pas revenu à la charge lorsque la requête a été rejetée par le procureur ? Si ses accusations n'étaient pas fondées, comme vous me l'avez expliqué ? Sachant cela, elle risquait gros à son tour. Vous auriez pu tout au moins exiger des excuses, afin de préserver votre réputation. Cela vous aiderait en ce moment.

— Je n'ai pas voulu embarquer dans cela. En fouillant certains éléments dont elle m'accusait, cela aurait pu se retourner contre elle, mais surtout contre son fils. Et, comme je vous l'ai aussi expliqué, je l'ai fait pour le protéger. Si Jeanne se sert de cette histoire pour me rabaisser, c'est son problème. Mes croyances et ma foi m'ont fait outrepasser mes rancunes. Dans son cœur, et dans le mien, nous savons ce que nous sommes. C'est ce qui m'importe.

17

Simon avait passé l'avant-midi à travailler dans son bureau, avec la liste près de lui, sur laquelle il avait inscrit une dizaine de noms, jusqu'à présent. Même les plus douteux n'étaient pas vraiment suspects pour lui. Ils n'étaient plutôt que de beaux parleurs. Des gens à qui, pour la plupart, il ne faisait pas ou très peu confiance, mais pour qui Jeanne semblait avoir beaucoup de respect. Pour l'instant, ce n'est pas ce qui comptait. Il serait le premier surpris s'il advenait qu'une des personnes dont le nom était sur sa liste soit reliée à la disparition de Jeanne.

11 h 44

Il se préparait à sortir de son bureau, lorsque le téléphone se fit entendre.

— Oui, bonjour !

— Simon, ça va ?

— Oui, salut Suzanne !

— Excuse-moi de te déranger juste avant le dîner. J'ai un client qui vient de m'appeler. Il voudrait des informations sur un de nos produits et je crois que tu serais beaucoup plus en mesure que moi de lui répondre. Est-ce que tu pourrais me rendre ce service ?

— Mais oui ! Tu peux lui donner mes coordonnées, ça va me faire plaisir.

— C'est gentil Simon, je te remettrai ça.

— Ne t'en fais pas avec ça, ça me fait vraiment plaisir. Laisse-moi seulement son nom que je puisse savoir qui il est quand il va m'appeler.

La femme lui donna l'information et il raccrocha le combiné. C'est à peine s'il l'avait déposé que le téléphone sonna à nouveau.

— Oui, bonjour !

— Bonjour... Simon !

Il reconnut la voix aussitôt.

— Bonjour Anita, ça va ?

— Ça peut aller... je te dérange ?

— Pas vraiment, je parlais prendre une bouchée au casse-croûte. Je peux prendre quelques minutes.

— Je voulais simplement te remercier pour hier soir. J'ai vraiment passé une très belle soirée avec toi. Je voulais aussi te dire que tu es quelqu'un de très bien. Sincèrement !

— Merci Anita, c'est... enfin, je suis content que vous ayez apprécié la soirée. Je ne sais pas vraiment quoi dire. Excusez-moi, voulez-vous ? En fait, je ne suis plus habitué à cela. Je me suis même senti un peu coupable en revenant chez moi.

— Je comprends. Tu aimes encore Jeanne autant que lorsque tu venais consulter, n'est-ce pas ?

— Je crois bien que oui. Différemment, mais... oui.

— Différemment ?

— Je l'aime encore autant, et elle me fait le même effet chaque fois que je la rencontre. Mais, je le dis, à la thérapeute, il m'arrive de croire que si elle venait cogner à ma porte, je ne suis pas certain que je la lui ouvrirais, en tout cas, pas en ce moment. Je suis dans une impasse, si vous voulez. J'aime une femme avec qui je ne suis plus certain de vouloir vivre.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit hier soir, à propos d'avoir quelqu'un d'intime à qui l'on peut se confier parfois ?

— Oui, je me souviens.

— Eh bien, j'ai une annulation de dernière minute ce soir, et je ne veux pas prendre quelqu'un d'autre à la place. J'aurais envie de te voir, pour parler. On pourrait prendre un café ou une bière. Comme amis. Je me sens très seule aujourd'hui, et j'ai confiance en toi.

— Je crois que ce n'est pas un bon moment pour vous confier à moi. Je préfère être honnête avec vous. Je ne cesse de penser à elle. C'est toujours la femme de ma vie. Vous comprenez ?

— Je comprends. Je comprends... comme une amie ! Je te propose quelque chose. Simon, si tu es d'accord, on pourrait parler en prenant une bière et en grignotant quelque chose, dans un endroit tranquille. Si jamais tu ne te sentais pas à l'aise, tu me le dis, et je te laisse partir sans questionner. C'est équitable comme proposition ?

Il se dit en lui-même que ce l'était, en effet. Il pourrait profiter de l'occasion pour préciser les choses entre eux. Va pour l'amitié, dans les conditions. L'amour, il le réservait exclusivement aux enfants et à Jeanne. C'était sa destinée...

— Ça m'apparaît équitable, en effet !



18 h 50

Ils s'étaient rejoints au resto-bar, où ils avaient convenu de se retrouver. Ils avaient choisi une table un peu en retrait, afin d'être tranquilles. Il s'avança pour l'aider à enlever son manteau et le suspendit à la patère qui leur était assignée. Elle était vêtue d'une robe noire, aux genoux, à peine ajustée, avec un léger décolleté dans le dos. Il était plausible qu'elle avait pris le temps de passer chez elle prendre une douche et se préparer. Ses cheveux, d'un châtain blond, étaient remontés, ce qu'il avait tout de suite remarqué en la voyant, parce qu'il aimait ce genre de coiffure. Son parfum était exquis, ni trop épicé, ni trop sucré, telle l'odeur des peupliers à l'automne, dont on ne saurait se lasser. Sa fraîcheur indiquait qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle s'en était imprégnée. Une idée lui était venue... « Qu'est-ce que cette femme attend de moi ? S'il n'y avait pas Jeanne, est-ce qu'elle pourrait... »

Elle l'avait regardé de son plus beau sourire. Elle paraissait heureuse d'être avec lui. Il ne se laisserait pas impressionner, d'autres avant elle avaient déjà paru heureuses avec lui...

Une fois assis, ils commandèrent une bière. Une rousse pour elle, une blonde pour lui. Jeanne aussi aurait choisi la rousse. Lorsque la jeune serveuse les apporta, ils demandèrent une assiette de crudités et une entrée de bruschettas.

Nerveusement, elle entreprit la conversation.

— Merci Simon ! Je me sens privilégiée d'être ici avec toi ce soir, et je reconnais ma chance. Mais promets-moi de me le dire si ça devient trop difficile pour toi.

— De même pour vous. Je ne me sens pas très intéressant depuis beaucoup trop longtemps déjà.

— Je ne veux pas te décevoir, mais si tu attends après moi pour te dire qu'il est temps de partir, on risque plutôt de se faire mettre à la porte.

Ils jasèrent de tout et de rien. Lui s'était efforcé de ne pas parler de Jeanne. Elle s'efforçait de faire attention à ce qu'elle disait. Un, ne pas aller trop vite en l'apprivoisant lentement. Deux, ne pas parler de Jeanne. Elle réalisa que la deuxième bière, qu'elle buvait de façon plus modérée à présent, la rendait plus volubile. Elle avait même de plus en plus de difficulté à filtrer ses paroles. Cela nécessitait maintenant toute sa concentration.

Simon avait, de façon à peu près inconsciente, répondu aux deux questions qu'il s'était posé en arrivant. D'une certaine façon, il appréciait cette soirée en compagnie d'Anita. Il aurait aimé qu'elle devienne une amie avec qui il pourrait parler, ces soirs de solitude. Ou encore, faire une sortie occasionnellement. Mais ce ne serait pas possible, il le savait trop bien. Anita le voulait autrement que comme ami, c'était devenu évident, flagrant. Physiquement, elle lui plaisait. Il savait reconnaître la beauté d'une femme. Elle avait du style, mais ça s'arrêtait là. Il n'y avait pas de courant, pas de désir. Il devait le lui dire. Il ne voulait pas la blesser, et ce serait mieux pour les deux de préciser les choses ce soir, avant de la quitter.

Lui aussi savait que la bière faisait son effet. Il n'en avait pas l'habitude, il devait partir bientôt. Lui exprimer ce qu'il avait à lui dire, et partir. Il avait un besoin pressant de se retrouver seul, pour penser. Penser à Jeanne. Il se rappelait maintenant la première fois

qu'ils étaient sortis ensemble. Ils étaient allés souper dans un petit restaurant qu'elle avait choisi. C'était la seule à avoir pu le faire se sentir aussi bien.

Peut-être par rancune, il aurait voulu tout à coup qu'Anita lui fasse revivre ce qu'il avait ressenti ce soir-là. Est-ce qu'aucune femme n'arriverait jamais à le faire encore ?

Sans trop porter attention, perdue dans ses pensées, Anita s'était levée. Il s'en aperçut. Il aurait voulu qu'elle lui fasse le même effet dans son corps et dans son cœur qu'à ses yeux.

— Je te laisse seul quelques minutes... ou un peu plus ! Quand une femme va là où je vais, il est difficile de prédire quand elle en reviendra. Sauras-tu m'attendre ?

— Ne vous inquiétez pas. Si vous n'êtes pas revenue d'ici quinze minutes, par contre...

— Je devrais y arriver. T'es tout de même un homme patient ! Quinze minutes !

Une fois à l'intérieur, elle se secoua pour se ressaisir. Il était évident qu'il plongeait de plus en plus dans ses pensées. Elle savait aussi, malheureusement, à qui celles-ci s'adressaient. Elle devait réagir. Elle se parfuma à nouveau, remplaça ses cheveux, et retourna à leur table. Comme elle arrivait, Simon se leva.

— C'est à mon tour, saurez-vous être aussi patiente ?

Comme il lui plaisait ! Elle en avait des papillons dans tout son corps. Elle fit exprès de ne pas s'asseoir trop vite. Comme il avançait d'un pas, il la frôla et la toucha presque. Comme il sentait bon ! C'était trop, elle n'en pouvait plus. Il n'y avait personne aux tables, à proximité. Elle le saisit par un bras, tourna d'un demi-tour, et empoigna l'autre. Elle s'approcha contre lui. Elle croyait devenir folle à présent. Elle approcha ses lèvres des siennes et l'embrassa... de tout son amour, se donnant totalement. Son corps tout entier en frémissait maintenant. C'était l'apothéose, mieux que tous ses plus beaux rêves, et c'était de loin comparable à ce qu'elle avait vécu jusqu'alors. L'apothéose... jusqu'à ce qu'elle réalise que Simon ne partageait pas son désir. Son rêve tout à coup devenait encore cauchemar. Le pire.

Simon releva la tête.

— Non Anita ! Je ne peux pas faire cela. Je suis désolé. C'est impossible. Je n'aurais pas dû venir. Je nous fais du mal à tous les deux. Depuis tout ce temps qu'elle ne me parle plus, ne me regarde plus. Elle a fait des choses afin de me briser que je n'arriverai jamais à oublier. Mais pourtant ! Je suis peut-être en train de devenir fou ou le suis-je peut-être déjà ! Depuis le début de la soirée, je me sens malhonnête, je vous dirais même infidèle. Vous imaginez ? Malhonnête envers elle et malhonnête envers vous. En venant ici, je ne savais pas vraiment à quoi je m'attendais. Peut-être à l'impossible.

— Non ! Ne dis pas ça Simon. Tout est de ma faute. Pas la tienne. Je t'ai parlé d'amitié et je me suis fait prendre à mon propre jeu. C'est moi qui suis malhonnête. Cette Jeanne ne connaît pas sa chance. Tu es un homme merveilleux, tellement merveilleux. J'ai passé ma vie à attendre un homme comme toi... Maintenant que je l'ai rencontré... J'ai du respect pour toi. Beaucoup de respect. Tu as la franchise de me dire ce qu'il en est. Incapable de me contrôler, j'ai été trop vite. Je suis la seule coupable. Je t'aime Simon. Je veux te laisser du temps. Je veux te laisser le temps qu'il te faudra. Je veux te montrer que mon amour est sincère et que je saurai t'attendre. Peut-être, un jour, arriveras-tu à aimer encore une autre femme que Jeanne.

— Non, Anita ! Je ne veux pas que vous viviez en m'attendant. Vous me semblez être une bonne personne, mais je crois que je ne pourrai jamais vous aimer, ni vous ni aucune autre. En dedans, je le ressens. Ce n'est ni votre faute ni la mienne. Je dois partir. Ne vous voulez pas pour ce soir, vous avez été parfaite. Je suis désolé pour tout, mais c'est préférable que les choses soient claires entre nous.

Il enfila son manteau et quitta l'endroit. Il savait à quel point il l'avait blessée, mais lui-même l'était déjà suffisamment. Jeanne était toujours le centre de sa vie. À quoi rimait tout cela ? Il ressentit encore une fois toute la douleur. Une douleur insidieuse et paralysante, qui entravait sa respiration. Les larmes, encore une fois, coulaient maintenant sur ses joues. Le mal se répandait dans tout son corps et lui semblait insatiable. Un sentiment de vide intense où s'entremêlaient amour, haine et colère l'envahit.

« Mon Dieu, tu m'en es témoin. J'ai toujours pensé agir pour le mieux. Qu'est-ce qui m'arrive ? J'aimerais tant arriver à comprendre. »



Elle savait qu'elle l'avait perdu. C'était vrai, il avait eu raison en disant que ce n'était pas sa faute à elle. Tout était dû à la présence de cette Jeanne. L'amour que Simon lui vouait relevait presque du sacrifice. Il en était à sacrifier sa propre vie pour elle. Son engagement et son amour étaient intenses à ce point. Elle n'avait plus le choix de se défaire de Jeanne. Elle risquerait beaucoup trop en la libérant, à présent.

Elle pensait à Simon. Elle ne pourrait pas vivre sans lui. Le problème était qu'elle ressentait pour lui ce qu'il ressentait pour cette Jeanne. Elle le comprenait, mais ne saurait l'accepter. Jamais.

Elle connaissait la loyauté de son amour. Il n'y avait rien de différent depuis le jour où il était venu la consulter en thérapie. Par expérience, après tout ce temps, ses chances auraient dû être meilleures. Mais Simon n'était pas comme les autres ; c'était un homme d'exception.

Une fois Jeanne partie, pour toujours, saurait-elle l'attendre ? Un an, cinq ans, dix ans, combien de temps ? Et combien de temps pour en arriver à quoi ? Simon aurait voulu qu'elle soit son amie, sans plus. De par sa réaction ce soir, même sans Jeanne dans le décor, les espoirs devenaient trop minces. Ce serait maintenant trop difficile de vivre, en le sachant vivant, sans ne jamais pouvoir être pour lui ce qu'elle désirait plus que tout. Elle pouvait le rencontrer n'importe où, n'importe quand, sans ne jamais pouvoir le prendre dans ses bras, ni l'embrasser ni même se faire prendre par lui, en faisant l'amour comme des passionnés. Elle en était à concevoir qu'une certaine forme de veuvage serait préférable à cela. De cette idée, qui s'imprégnait dans son esprit au point d'être presque déjà acceptée, un plan machiavélique germais maintenant en elle...

Simon arrivait chez lui. Rien n'avait changé chez Jeanne. Il devait trouver quelque chose qui aiderait l'inspecteur. Quelque part en lui, il savait qu'un élément manquait, mais il n'arrivait pas à trouver quoi. Ça le tourmentait. Il avait la conviction qu'il s'agissait d'un détail qui pouvait les conduire sur une piste.

Le témoin lumineux de sa boîte vocale clignotait. Il composa son code et prit ses messages. Ses enfants lui souhaitaient bonne nuit, son frère lui demandait de le rappeler, et l'inspecteur voulait lui parler, ce soir si possible, dès qu'il prendrait son message, mais avant 23 h, sinon, le plus tôt possible le lendemain matin.

Il regarda sa montre, il était 22 h 40. Il composa son numéro. Le téléphone en était à la deuxième sonnerie lorsqu'il répondit. Les salutations furent brèves, tous deux voulant en venir à l'essentiel.

— J'espérais votre appel ce soir, Simon. J'ai pris connaissance de votre liste. J'ai déjà contacté la plupart des gens. Je n'ai rien trouvé jusqu'à présent qui ne soit utile. Je commence à m'impatisser. Je voulais vous parler, peut-être avez-vous quelque chose de nouveau qui saurait m'inspirer afin que la nuit me porte conseil ?

— Malheureusement, je ne crois pas. Enfin, oui... mais je ne sais pas quoi. Quelque chose me tracasse, quelque chose qui ne correspond pas. Mais je n'arrive pas à l'identifier. De votre côté, l'avis de recherche n'a toujours rien donné ?

— Non ! Rien jusqu'à présent. Aucun appel depuis hier matin.

Nous avons installé une affiche dans chaque édifice public. Celle-ci paraîtra aussi à la une des journaux locaux dès demain. Je mise beaucoup là-dessus. C'est une petite ville, l'effet boule de neige sera instantané. Quelqu'un de la place qui disparaît, tout le monde en parlera.

— Vous y croyez beaucoup, mais vous êtes quand même inquiet. Si vous raisonnez comme moi, vous devez commencer à croire que cette histoire d'enlèvement devient de plus en plus improbable. Mais si ce n'est pas un enlèvement, avec ce que nous savons, je ne veux même pas penser à la possibilité qu'il nous reste.

— Je pense comme vous Simon. Cela ne me plaît pas non plus, mais à ce stade-ci, nous devons l'envisager, et que cela reste entre nous bien sûr. L'enlèvement m'apparaît de moins en moins plausible, effectivement. Ce Maurice est la seule piste sérieuse que j'aie. Je l'ai fait suivre depuis notre entretien : travail et télé, sans plus. Simon, croyez-vous qu'elle ait pu être mêlée à une affaire louche ; drogue, chantage, ou quelque chose de semblable ? Certaines de ses connaissances m'ont fait part de l'altercation que vous aviez déjà eue lors d'un souper, où la drogue aurait été en cause pour fêter un événement. Avez-vous pensé à cette possibilité ?

— Tout ce que j'ai mentionné à ce sujet était que Jeanne était trop intelligente pour fêter tant d'années de sacrifices et d'efforts, pour l'obtention d'un diplôme qu'elle avait mérité, en fumant de la drogue, ne serait-ce qu'une fois. Surtout à son âge, et pour l'exemple qu'elle se devait d'être pour nos enfants. Elle m'a reproché d'avoir été injuste avec ses amis en déballant mes pensées devant eux, que je n'étais pas son père, et que je n'avais rien à dire. La seule chose que j'aie à me reprocher, c'est le ton sur lequel je le lui avais dit. J'étais tellement surpris d'entendre ses confidences, j'ai été trop prompt. Elle l'a pris comme une accusation. Quand j'y repense aujourd'hui, c'est une des cinq ou six fois où j'aurais dû me lever, prendre calmement mon manteau, remercier nos hôtes et partir. Par respect pour elle, je pensais, et pour l'amour que j'avais pour elle, je suis resté parce que j'espérais qu'elle arriverait à comprendre que je lui avais dit ces choses par amour, et non pour contrôler sa vie, comme elle

me l'a si souvent reproché. Mais, pour en revenir à votre question, je ne crois vraiment pas que Jeanne ait pu être mêlée à une histoire de ce genre. J'en suis certain.

Il n'y avait rien à faire. Elle avait passé les dernières heures à essayer de se détacher et à se défaire de ce fichu bandeau. Elle était fatiguée, exténuée. Dans un dernier effort, elle éclata en sanglots. Elle sentait la fin approcher, et en était rendue à croire que ce serait presque une délivrance. Elle pensa en elle-même : « C'est tout ce que j'aurai mérité pour avoir été inconsciente vis-à-vis l'homme qui m'aura le plus apporté dans ma vie, celui que j'aurai aimé plus que tout. Je lui en ai voulu parce qu'il a réussi à me faire voir qui j'étais. C'est comme s'il avait pris un miroir et l'avait dirigé droit sur moi. Je me suis sentie menacée. Je ne voulais pas voir la vérité. Combien de fois m'a-t-il demandé d'enlever mes œillères pour ce qui nous concernait et de lui faire confiance ? Et que ce n'est pas pour ce que j'avais pu être qu'il voulait vivre auprès de moi, mais pour ce que je voulais être. Combien de fois m'a-t-il rappelé à quel point il m'aimait, et qu'il voulait que nous soyons forts ensemble ? Qu'il ne voulait plus jamais vivre sans moi ! Quand il me disait qu'il n'avait jamais été aussi loin pour une femme ! Je n'ai pas pris le temps de l'écouter vraiment. Toutes ces fois où je lui ai dit qu'il ne comprenait rien, qu'il ne pouvait pas comprendre. Comment ai-je pu avoir été aussi bête, aussi méchante avec lui ? Je n'ai pensé qu'à moi, et aux miens. Aux miens, ceux qui étaient derrière ces œillères. Simon, lui, me percevait mieux que quiconque. Par intuition, certes, mais il avait pris le temps de m'écouter. Il voulait comprendre qui j'étais. Le mien, c'était lui, je n'ai rien compris. Et maintenant, je vais mourir sans même pouvoir lui dire une dernière fois combien je l'ai aimé, et combien je l'aime encore, derrière ce foutu orgueil et ces foutues œillères. Sans même lui faire savoir tous mes regrets. »

« Derrière mes œillères... Décidément, quelle métaphore ! Avec ce maudit bandeau, je n'aurai rien vu jusqu'à la fin. »

19

17 h 20

— Bonjour Paul ! On a fait le tour de toutes les maisons au pourtour de la ville, comme vous l'aviez demandé. Rien ! Personne n'a rien vu de suspect. Aucune auto, aucun nouveau visage. Il ne nous reste que deux endroits où il nous faudra retourner demain. Une maison, dont le propriétaire, qui habite seul, travaille sur les quarts de soir. Il était absent quand on est passé vers 15 h 30, ce sont les voisins qui nous ont informés sur ses habitudes. L'autre endroit, un couple, mi-trentaine, vivant seuls. Ils sont présentement en vacances dans le Sud, ce qui a été vérifié. Les voisins disent avoir vu une femme venir faire un tour à quelques reprises. Ils n'ont pas trouvé cela louche parce qu'ils en avaient été informés. Les gens avaient mentionné qu'ils laisseraient une clé à une de leurs amies. Je leur ai demandé de l'informer de nous appeler s'ils la voyaient demain. Je leur ai laissé ma carte et une autre dans la porte de cette propriété, avec une note.

— Excellent travail ! Louis. Je n'en attendais pas moins de vous. Je n'ai pas fait appel à vos services sans raison. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je sais reconnaître un bon détective. Vous en êtes un !

— Venant de vous, Paul, ça représente pour moi un compliment très apprécié. Dès que j'ai du nouveau sur ces deux personnes, je vous en informe.



Vendredi, 5 h 20

Simon était déjà habillé ce matin. Le temps d'enfiler ses espadrilles de marche, il partit. Il n'avait presque pas dormi cette nuit, cherchant ce qui l'avait tourmenté hier, ce détail qui lui manquait. Il se sentait comme lorsque Jeanne avait disparu. Il savait qu'il y avait quelque chose, mais quoi ? Il s'était levé pour revoir la copie de la liste qu'il avait remise à l'inspecteur, et vérifier que ce qui lui manquait n'était pas relié à un nom qu'il y aurait inscrit. Ou, peut-être, à un nom qui n'y était pas, justement. Il n'avait rien trouvé.

« Aide-moi à te retrouver Jeanne. Si ce n'est pas pour moi, fais-le pour toi. »

Il avançait d'un pas décidé, en réfléchissant, en passant en revue la dernière semaine. Il ne se rappelait pas avoir rencontré quelqu'un de nouveau dans son entourage, ni personne de ses amis à elle. Sauf ce Maurice, qu'il ne connaissait qu'un peu plus, par l'entremise de l'inspecteur Gauthier. Dimanche, c'était aussi la dernière fois qu'il avait vu Jeanne, et avec lui, de surcroît ! Si jamais c'était lui... « Je ne sais pas ce que je ferais. » Il n'arrivait toujours pas à croire qu'elle puisse fréquenter cet homme. Ça le rendait malade, elle méritait beaucoup mieux. D'autant plus qu'elle savait qu'il l'avait traité de visage à deux faces, sa condescendance à son égard, et elle savait aussi qu'il lui avait dit qu'il ne passerait jamais en deuxième. Malgré tout, ils s'étaient revus dès que Simon était parti de chez Jeanne, et ils se fréquentaient comme jamais. Cela lui faisait mal, très mal. Si une amie ou un ami de Simon avait dit quelque chose de semblable de Jeanne, il lui aurait dit sa façon de penser et l'aurait protégée au prix de cette amitié.

Anita lui traversa l'esprit à la vitesse de l'éclair. Il ressentait soudainement la même impression que lorsqu'on cherche un mot et qu'on l'a sur le bout de la langue. Ça pouvait avoir un lien avec elle. Possible que ce soit quelque chose dont ils avaient discuté en thérapie. Il se rapprochait peut-être. Il avait vu Anita hier soir, et

c'était depuis ce moment qu'il sentait que quelque chose manquait. Qu'est-ce qui avait pu se passer ? Qu'est-ce qu'Anita avait pu faire ou dire pour le lui faire réaliser ? « Je sens que je brûle, je dois trouver ! »

Il s'était efforcé de ne pas parler de Jeanne hier soir. Elle aussi, il l'avait remarqué. Il se souvenait l'avoir entendue dire, après qu'elle eut essayé de l'embrasser, que Jeanne ne connaissait pas sa chance. Elle avait aussi mentionné que peut-être il arriverait à aimer quelqu'un d'autre un jour. Cela ne le menait à rien. Il était certain qu'elle n'avait pas parlé d'elle à part cela.

« C'est tout de même étrange parfois la vie. Depuis que Jeanne est disparue, cette femme qui se retrouve sur ma route... Eh Dieu ! Eh Jeanne ! Quand je vous ai demandé de l'aide, ce n'est pas cela que je voulais dire. C'est fini la thérapie ! »



5 h40

Levé tôt, Paul Gauthier avait déjà fait ses trente minutes de tapis roulant et une quinzaine de minutes de bicyclette. C'était un bon compromis à son jogging habituel, les jours où la température était moins clémente. Cette nuit, il s'était levé pour revoir le dossier Lamer, au cas où. Il avait voulu s'assurer qu'il n'avait négligé aucune information. Il ne trouva rien de plus que ce qu'il ne savait déjà. Les trois appels qu'elle avait reçus le dimanche de sa disparition avaient été vérifiés. Lagacé, son frère, et le dernier, vers 18 h, fait à partir d'une cabine téléphonique située à un kilomètre et demi de chez elle. Ça ne voulait pas dire grand-chose. Qu'on parle d'un enlèvement, d'un meurtre ou d'une disparition, le ou les coupables ne se seraient pas servis de leur propre téléphone. Ce n'eut été que trop cupide, et trop simple. Cela ne donnait pas le moindre indice non plus à savoir si on avait à faire à des gens des environs ou à des étrangers. On s'était aussi assuré de vérifier, auprès du personnel présent au dépanneur où était située cette cabine, s'ils avaient eu connaissance de quelque chose, sans succès toutefois.

Une idée lui vint alors. Les chances étaient minces, mais cela valait la peine d'essayer. Il repensait à ces appels téléphoniques. Après avoir vérifié ses informations, il avait pu constater que les appels que Simon avait reçus, tout comme l'appel que Jeanne avait reçu ce dimanche, avaient été faits à partir du même téléphone. Cet homme lui paraissait plus douteux que jamais. C'était peut-être une coïncidence, mais là où en était l'enquête, il fallait tout vérifier, toutes les idées étaient bienvenues.

Il passa sous la douche, avala une rôtie, beaucoup trop rapidement, et se prépara un thermos de café. Il monta s'habiller. Il s'assit lentement sur le bord du lit et en l'embrassant doucement sur la joue, lui murmura : « Je t'aime mon amour. » Il ajouta : « À présent, la réalité t'appelle et je dois me faire plus... méchant, et te rappeler qu'il est 6 h 30 et qu'on est vendredi. Et qu'y a-t-il à 6 h 30 le vendredi matin ? »

— Je suppose que je dois me lever et me préparer pour aller travailler !

— Comme tu as raison mon enfant ! Et, quand tu seras une vieille mère-grand, tu pourras rester au lit tous les matins, si tu es sage avec le loup.

— Très drôle ! Tu fais beaucoup d'humour ce matin pour l'heure qu'il est. Quelle idée géniale as-tu eue cette fois, super inspecteur Gauthier ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Paul ! Parce que mère-grand te connaît comme si elle t'avait elle-même tricoté. Prêt à cette heure et impatient de partir... c'est ton enquête, quelque chose de sérieux ?

— Sérieux, oui. Une piste... je l'espère bien !



À 6 h 50, il arrivait au dépanneur. Il ne se serait pas douté qu'il y aurait autant de monde à cette heure, dans une ville pourtant pas si grande.

— Je peux parler au propriétaire, s'il vous plaît ?

— Il n'est pas ici le matin. Il arrive vers onze heures.

— Vous avez un numéro où je pourrais lui parler ?

— Habituellement oui. Mais son fils a été malade la nuit dernière et il a passé la nuit à l'hôpital avec lui. Il a demandé à ce qu'on ne le dérange pas cet avant-midi, à moins que ce soit urgent.

— Je suis inspecteur et j'aurais besoin d'informations. Je vous rassure en vous disant qu'il n'est pas en cause. Je comprends la situation et j'apprécierais si vous pouviez lui laisser ma carte et lui faire le message de m'appeler le plus tôt possible, lorsqu'il arrivera. Je crois qu'il pourrait m'aider dans mon enquête.

— Je lui fais le message, sans faute. Il m'a dit qu'il arriverait vers onze heures, malgré sa nuit.

— Vous pouvez me donner le numéro ici ?

Le caissier lui tendit un bout de carton sur lequel il l'avait inscrit, de même que le nom du propriétaire. L'inspecteur le remercia et lui souhaita une bonne journée.



7 h 15

Elle finit de manger le muffin que l'inconnue lui avait apporté. Elle lui avait dit qu'elle pouvait prendre le temps qu'il fallait ce matin. Elle pourrait siroter son café, lentement. Elle attendrait.

— Vous aviez raison ! Simon ne sera jamais à moi. Cet homme vous a sacrifié sa vie. Sans vous, il n'est plus rien. Je vous envie tellement. Si je n'avais pas si peur de mourir, je vous aurais laissé la vie à tous les deux.

— À tous les deux ?

— Oui ! Je ne pourrais plus vivre sans Simon et le savoir vivant, sans pouvoir être auprès de lui... Cela m'est impossible. Ce serait une vie trop cruelle à envisager.

— Vous allez nous tuer, Simon et moi ! Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? Vous êtes malade ?

Anita regarda Jeanne comme si elle ne comprenait pas sa réaction. Sur un ton presque calme, mais accusateur, elle reprit.

— Vous ne manquez pas de culot de vous permettre de me faire la leçon de cette façon ! Comment avez-vous pu agir ainsi, vous ? Non seulement vous avez détruit sa vie, mais la mienne aussi. La mort est bien peu à côté de ce qu'il vit en ce moment. Comment osez-vous ? Vous n'éprouvez donc aucun sentiment ? Si vous le voyiez quand il parle de vous ! Vous n'êtes qu'une égoïste qui n'avez pensé qu'à vous seulement. À vous, votre famille et vos soi-disant amis. Simon aurait dû vous laisser tomber dès le début. Il a voulu croire en vous. Vous avez abusé de la situation. Vous avez abusé de sa bonté. Vous l'auriez voulu parfait, selon votre propre perception de la perfection. Lorsqu'il venait me rencontrer en thérapie, malgré votre cruauté et votre égocentrisme, il ne cherchait encore qu'à vous défendre. Il vous a toujours défendu en prétextant qu'il avait vu en vous beaucoup plus que ce que vous y aviez vu vous-même. Il vous aime tellement. Cet homme m'a conquis par la grandeur de l'engagement auquel il s'était commis pour vous. Je l'ai perdu pour la même raison. Je ne pourrais pas vivre ma vie en sachant que c'est à vous qu'il pense. Vous allez devoir mourir ensemble. Ma seule consolation est qu'en faisant cela, j'aurai comblé une partie de son plus grand désir, soit vivre auprès de vous jusqu'à son dernier soupir. Ce sera tout ce que j'aurai été en mesure de lui apporter. Occupez vos dernières heures à réfléchir à ce que je vous ai dit, et à penser à ce que vous lui direz en attendant à la porte du paradis, si seulement le Bon Dieu a suffisamment pitié de vous pour vous laisser cette chance.



Simon n'arrivait pas à se concentrer, mais pas du tout. Il ne savait plus où donner de la tête et savait le temps le presser. L'idée de la retrouver morte lui était insupportable. L'état d'ambivalence dans lequel il se trouvait faisait en sorte qu'il ne savait plus où il en était.

Et s'il la voyait tout à coup vivante ? Il ne savait même plus s'il saurait pardonner, et la prendre dans ses bras pour la serrer contre lui. Elle avait été trop loin, beaucoup trop loin. Mais il avait tant envie d'être avec elle, d'avoir encore besoin d'elle.

Il devait trouver un moyen d'aider l'inspecteur. Il se concentra à repenser à tout ce qu'il lui avait rapporté. « Si seulement je connaissais mieux ce Lagacé, si seulement elle me l'avait présenté. » Se pouvait-il qu'elle ait fini par découvrir ses bizarreries et qu'il ait voulu s'en prendre à elle ? En allant jusqu'à la tuer ? Il préféra ne pas y penser davantage. « Si seulement, Jeanne ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'as-tu fait de notre amour ? Pourquoi ? Notre famille ! »

« Si ce n'est pas lui, qui d'autre ? Et pourquoi ? »

Il repensa à l'hypothèse d'une disparition simulée. Volontaire. Pour lui faire du tort. Il savait jusqu'où elle était allée, mais jusque-là ? S'il fallait ! Il aurait et devrait admettre jusqu'à quel point il s'était trompé à propos de Jeanne, pour qui il aurait tout donné. Il en avait déjà suffisamment à admettre et à digérer avec ce qu'elle avait fait.

Ce midi, il se tiendrait au fait des développements. Peut-être que les affiches et la publicité dans les journaux porteraient leurs fruits. Nous étions vendredi, et les gens pour la plupart avaient eu leur paie. Ils avaient déjà, à partir du jeudi soir, commencé à faire leurs emplettes. Ils verraient les affiches en place, bien en vue, dans les vitrines des différents commerces.

Les affiches dans les vitrines des différents commerces... et des endroits publics... des... Voilà ce qui l'avait tracassé ! « Comment se faisait-il qu'Anita ne lui en ait pas parlé hier soir ? Qu'elle ne l'ait pas fait n'était pas normal ! Il s'agissait d'une disparition. Elle aurait dû demander des nouvelles, au minimum. S'informer à savoir si j'avais appris quelque chose de nouveau. » Mais, lorsqu'il y repensait, avait-il été censé de se retrouver avec cette femme en sachant que Jeanne avait disparu ? Avait-il été normal de ne pas en parler lui-même à Anita ?

Il ne savait plus ce qui était normal et ce qui ne l'était pas. Depuis qu'il avait fréquenté Jeanne, tout avait été trop parfait et trop cruel à la fois. Son amour pour elle l'avait trahi, à travers elle. Environ un

an avant qu'elle ne se décide à lui faire signe qu'elle était prête, il s'était acheté une propriété à la campagne. Il voulait y faire une autre vie, différente. Il avait plusieurs projets d'affaires, et il les ajustait de façon à ce que le jour où il rencontrerait celle qu'il attendait, il serait prêt. Quand elle lui avait écrit, il n'avait pas eu la moindre hésitation. Il avait vu le reste de sa vie défiler devant ses yeux. Ce serait elle. Quelques mois plus tard, il avait abandonné tous ses projets. D'une part, parce que la mère de ses enfants l'avait mis au pied du mur. Le juge l'avait favorisée. S'il ne revenait pas habiter dans la même ville que ses enfants, il perdrait le privilège d'une garde partagée, qu'il avait eu jusqu'à ce jour. Ses enfants et Jeanne étaient toute sa vie. Il s'était attaché aux siens aussi. Il avait sacrifié tout le reste et était revenu. Malgré cela, le juge n'avait pas tenu parole, il lui avait enlevé son privilège et avait refait un horaire le défavorisant par rapport au temps qu'il passait avec eux.

Deux ans plus tard, voilà qu'il perdait Jeanne. Il lui restait heureusement ses enfants. Tous ses autres rêves s'étaient écroulés, les uns après les autres. Quelle fatalité !

Et tous ces gens qui croyaient le connaître. Qui croyaient qu'il l'avait eue facile ! Quelle erreur ! Le poste qu'il détenait au sein de l'entreprise pour laquelle il travaillait depuis un peu plus d'une dizaine d'années, il ne l'avait volé à personne. Il y avait toujours travaillé avec ardeur et acharnement. Dès le début de son adolescence, il avait été courageux et déterminé à poursuivre ses ambitions et visait la réussite dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait persévéré là même où la plupart auraient abandonné. Combien de fois, même, ses meilleurs amis avaient-ils tenté de le convaincre de modérer ! « Amuse-toi un peu ! Sors avec nous ! Viens t'amuser ! » lui disaient-ils. Simon avait vécu tellement d'expériences diverses qui l'avaient fait grandir, et qui lui avaient permis d'acquérir une sagesse et une maturité bien au-delà de celles d'une personne de son âge. D'autres événements l'avaient anéanti de façon temporaire et à travers lesquels il avait découvert en lui des forces insoupçonnées et une résistance inébranlable. Non seulement il avait subi de rudes épreuves successives, mais certains de ses rêves s'étaient évanouis. Il avait, entre autres,

perdu sa mère, il lui avait été impossible d'acquérir l'entreprise familiale qu'il convoitait tant, ses frères et sœurs avaient pris des chemins différents, il avait perdu un enfant. Son père ne lui parlait presque plus non plus, perdu dans ses sentiments depuis la mort de sa mère.

Il avait eu des choix à faire. Un jour, en lisant un livre, une phrase lui avait fait voir la vie dans une perspective où il avait pu mettre des mots sur ce qu'il avait vécu : « Tout événement qui nous arrive est sur notre chemin pour nous amener vers quelque chose d'encore plus grand, et meilleur. » Cette phrase, il y avait cru et s'y était accroché ces vingt dernières années. Il s'en était même fait une conviction personnelle. Aujourd'hui, il se permettait d'en douter. Comment le fait de perdre Jeanne pouvait-il l'amener vers quelque chose de meilleur ? Il avait connu le pire avec elle, à cause de la douleur incessante depuis le jour où il avait compris qu'elle abandonnait, mais surtout le meilleur.

Ce matin, il lui en voulait comme les pires fois. Il savait maintenant pourquoi il était allé avec Anita. Il ne ressentait rien pour cette femme. Son cœur était devenu prisonnier de l'amour qu'il vouait à Jeanne.

Peut-être était-ce un peu le destin qui avait agi. Peut-être était-ce une partie de la réponse qu'il cherchait. Plus il y pensait, plus cela ne lui semblait pas normal qu'Anita ne l'ait pas questionné à propos de la disparition de Jeanne. Une affiche était en place dans chaque commerce, y compris l'édifice dans lequel Anita avait son propre bureau. Elle n'avait pas pu la manquer. Il ne s'était peut-être pas demandé inutilement, hier, pourquoi elle était apparue soudainement dans sa vie. Il lui semblait que cela n'avait aucun sens. Que venait-elle faire dans cette histoire ?

Qu'importe ! Il en ferait part à l'inspecteur Gauthier aujourd'hui.

20

Elle pensait et repensait à la façon dont elle en finirait avec eux. Malgré la colère intense qu'elle ressentait, elle ne voulait pas que l'homme qu'elle aimait souffre. Idéalement, elle aurait voulu qu'il s'en aille doucement, en lui disant qu'il l'aimait. Cela s'avérerait impossible. Elle se devait de lui laisser tout de même ce privilège, celui de mourir sans douleur, et dans la dignité qui lui revenait. Comment ? C'était ce à quoi elle réfléchissait. C'était d'ailleurs ce à quoi elle avait passé son avant-midi, en attendant son premier rendez-vous, à midi.

Noyade, médicaments, tuyau d'échappement... y avait-il d'autres moyens pour en arriver à ses fins ?

Est-ce qu'elle laisserait Jeanne le voir mourir, afin qu'elle prenne conscience une fois pour toutes de ce qu'elle perdait ? Peut-être ! Ou bien, les laisserait-elle mourir ensemble, pour Simon, l'homme qui ne serait jamais sien ? Une chose était sûre, bien qu'elle lui en veuille, elle avait la plus grande admiration pour lui. L'engagement qu'il avait envers cette femme ne pouvait qu'être qualifié d'admirable. Simon était, et serait jusqu'à la toute fin le héros d'une histoire d'amour qui aurait pu être merveilleuse. Jeanne était la méchante qui avait tout détruit. Anita, la bonne fée, qui rendrait sa Cendrillon au prince avant de mourir. Ce serait son engagement à elle. Un engagement pour le seul homme qu'elle aura aimé, et qu'elle aimera à jamais. C'était aussi pour elle le seul engagement envisageable dans les conditions.

Une idée soudaine! Elle avait trouvé ; elle l'endormirait, puis le mettrait dans la baignoire où il se noierait lentement. Il n'aurait même pas conscience de sa mort. Pour ce qu'il en était de Jeanne, cela lui importait peu. Elle y penserait aujourd'hui, ça ne l'inquiétait pas outre mesure, elle trouverait. Elle rendrait l'amour et la liberté à Simon, en une même occasion. Elle se sentit du coup apaisée, presque sereine, et sans remords. En fait, la peine qu'elle ressentait était acceptable, semblable à peu de choses près à celle d'une femme bientôt veuve qui aimait encore son homme...

Elle le perdait physiquement, mais le garderait en son âme.

Elle ferait écrire une note à Simon faisant croire qu'il était désolé, mais qu'il n'avait pas pu accepter de vivre sans Jeanne. Il en serait vite excusé, par compassion. Des histoires comme celles-là n'étaient pas rares. Les journaux en étaient remplis. Les gens oublierait.

Mais elle, quand elle parlerait de lui, elle laisserait le souvenir de l'homme qu'il avait vraiment été. Jeanne serait la seule à condamner.

C'est ainsi qu'elle vivrait son deuil. C'est ainsi qu'elle lui démontrerait son amour. Et, lorsqu'elle voudrait le voir, elle regarderait sa photo ou se rendrait au pied de la pierre tombale où il serait enterré. Tout cela, sans jamais risquer de le croiser, seul ou avec cette femme au creux de son bras. Ce serait maintenant sa vie...



Vendredi, 9 h 30

Louis Landry cogna à la porte. Un grand homme mince l'ouvrit. Trentaine avancée, lunettes carrées, descendues à mi-nez, les cheveux quelque peu en broussaille. Il tentait de replacer les plus rebelles à leur place de sa main droite, sans trop de succès. Le détective s'aperçut que cela l'agaçait.

— Oui ?

— Bonjour ! Je suis le détective Landry. Voici ma plaque. Je suis passé hier pour vous rencontrer, vos voisins m'ont dit que vous travailliez sur un horaire de soir. Je suis désolé de venir vous voir à

cette heure encore matinale pour vous. J'aurais quelques questions à vous poser.

— Ça va. J'étais déjà debout. Comment j'peux vous aider ?

— J'enquête sur une disparition. Je vérifie tout ce qui pourrait nous aider. On a certaines raisons de croire que cette personne serait toujours à l'intérieur ou près des limites de la ville. Est-ce que vous auriez remarqué quelque chose d'inhabituel ces derniers jours ? Des nouveaux visages, une nouvelle auto ?

— Non ! Je n'ai rien remarqué de différent. Est-ce que vous parlez de cette femme dont j'ai vu la photo sur une affiche à l'épicerie ?

— Oui, c'est bien de cette femme dont nous parlons.

— Je suis désolé... j'aurais aimé pouvoir vous aider. Vous pourriez peut-être me laisser votre carte, je ne suis pas le genre à épier les voisins, mais sachant cela, je m'efforcerai d'être plus attentif.

— Merci ! Voici ma carte.

Il nota ses coordonnées et le salua.



9 h 45

Le détective Landry était en route vers la maison du couple parti en vacances. Il n'avait pas eu de nouvelles des voisins hier. Il irait s'informer à nouveau dès ce matin, la situation se faisant de plus en plus pressante.

Comme il avançait dans l'entrée, il lui était facile de voir qu'une auto était déjà venue au cours des dernières heures. Les traces laissées dans la neige tombée la nuit dernière ne trompaient pas. Une fois la sienne stationnée près de la maison, il en sortit pour vérifier les alentours. Des traces de pas démontraient que quelqu'un, une personne seulement, s'était rendue jusqu'à la porte et y était entrée. Il valida que celle-ci n'avait pas été forcée. Ce devait être cette amie qui était venue. Aucune trace vers le garage. En regardant par la petite fenêtre, il ne vit aucun véhicule dans la partie qu'il pouvait observer. Il avait remarqué qu'un mur, dans lequel une porte apparaissait,

séparait le garage en deux parties à peu près égales. Il se dit qu'un atelier et un espace servant de remise devaient se trouver de l'autre côté, mais il ne pouvait pas voir, un rideau opaque couvrant la fenêtre entièrement. En revenant vers son auto, il se faisait la réflexion que cet endroit était à peu près idéal pour cacher quelqu'un... ou pour se cacher.

Il s'approcha de la porte de la maison, avec l'idée de sonner, avec l'espoir qu'on lui répondrait. Ce fut sans succès. Il descendit les marches, jetant un regard observateur autour. D'après les bornes de délimitation du terrain, il calculait que ce devait faire environ quatre-vingts mètres en façade, par une centaine en profondeur. Pas de voisin à l'arrière, qu'un boisé à perte de vue. La maison la plus proche, à l'est, se trouvait au moins à deux cents mètres, tandis que celle à l'ouest devait se trouver environ à une centaine de mètres. De chaque côté, l'intimité avait été préservée, volontairement, par une rangée d'arbres et de talus, agencés de façon à ce qu'on ne puisse à peu près pas voir chez les voisins, mais surtout... ne pas se faire voir !

Il embarqua dans son auto et se dirigea chez les voisins, à l'ouest, ceux-là mêmes qui avaient vu l'amie hier. La dame lui rapporta que son mari s'était levé tôt, comme d'habitude, pour allumer un petit feu de foyer. En prenant quelques bûches dans le garage, il avait vu une auto avancer dans l'entrée. Il était 6 h 50. « On a pensé vous appeler, mais il était très tôt. J'ai essayé vers 9 h, mais votre secrétaire m'a répondu que vous étiez déjà parti et qu'elle ferait le message. » Elle laissa une brève description de l'auto au détective.



Jeanne s'était assoupie, presque endormie, dans un silence quasi parfait. Elle avait cru entendre frapper, puis une porte se refermer. L'inconnue, à moins d'un imprévu, ne revenait sûrement pas déjà. Elle avait peut-être oublié quelque chose. Elle calcula qu'elle devait être partie depuis deux heures environ. Elle se sentit espérer tout à coup. Ce ne fut qu'un bref moment. Jusqu'à ce qu'elle n'entende le

moteur de l'auto démarrer et son bruit se perdre dans le silence. Le mince espoir qu'elle avait perçu s'était envolé. Elle se mit à pleurer comme un enfant. Comme une femme, aussi, qui prenait conscience de la futilité qu'avait été sa vie. Elle avait perdu l'amour et le respect de ce qu'il y avait eu de plus important dans sa vie ; ses enfants, Simon, et les siens. Elle regrettait, trop tard, désormais. Elle mourrait avec ses regrets. Plus que la mort, le mal qu'elle ressentait à ne pas pouvoir le leur exprimer était pire, plus insidieux encore.

Dans sa quête du bonheur, Simon s'était commis avec elle. À cause de cette malade, l'inconnue, il mourrait pour l'avoir aimée. Qu'arriverait-il de leurs enfants ? Ils n'y étaient pour rien dans cette histoire. Ceux de Simon se retrouveraient sans père, les siens, sans mère. C'était inconcevable. Ça ne pouvait pas se terminer ainsi. Lorsque l'inconnue reviendrait et qu'elle lui laisserait à nouveau l'occasion de parler, elle lui dirait tout ce qu'elle pense. Elle devait la convaincre. Tout ce qu'elle risquait maintenant était de mourir un peu plus tôt.



9 h 40

S'il n'appelait pas l'inspecteur maintenant, il ne pourrait le faire qu'après sa rencontre de 10 h qui finirait seulement un peu avant le dîner. À cette heure, il risquait de le manquer, et il ne serait pas souvent dans son bureau en après-midi.

Il décrocha, puis composa son numéro, qu'il savait maintenant par cœur. Il répondit à la deuxième tonalité :

— Oui, bonjour !

— Bonjour inspecteur Gauthier ! Simon Griffin.

— Bonjour Simon. Comment ça va ? Du nouveau ?

— Ça peut aller ! Je vous avais dit que je vous rappellerais si je trouvais quelque chose. J'ai bien peur que ce ne soit qu'un détail anodin, mais hier soir, je suis sorti souper avec Anita Morin, la première psychologue que j'avais consultée lors de notre séparation.

Je ne l'avais croisée qu'une seule fois depuis, et tout à coup, dans la même semaine, je l'ai rencontrée trois fois. Il se peut que ce ne soit qu'une coïncidence. Ce qui me paraît un peu trop étrange, par contre, c'est qu'hier soir, malgré qu'elle connaisse notre histoire, elle n'a posé aucune question concernant Jeanne. Il y a bien une affiche dans la vitrine à l'entrée de l'immeuble où est situé son bureau, j'ai vérifié en me rendant au travail ce matin. Sachant la disparition de Jeanne, et sachant ma relation avec elle, à sa place, ne m'auriez-vous pas demandé, à tout le moins, si j'avais eu quelques nouvelles que ce soit ?

— En effet, c'est très étrange et c'est un détail aussi très intéressant. Qu'est-ce que vous savez sur cette femme ?

— À ce souper hier, elle m'a avoué son amour après avoir tenté de m'embrasser. Je lui ai dit que je ne pourrais jamais l'aimer. Que ce n'était pas sa faute, qu'il n'y avait que Jeanne dans ma vie, et que j'aurais été jusqu'à l'amitié pour elle, sans plus. La seule autre chose que je pourrais ajouter, il me semble, c'est que je ne l'avais rencontrée que trois ou quatre fois en thérapie. Je me suis arrêté là par la suite, je n'avais pas aimé sa réaction lors du dernier rendez-vous. Elle m'avait semblé manquer de jugement et d'objectivité. Hier, elle s'en est par contre excusée.

— Vous avez bien fait de m'en parler. Une enquête, c'est comme un puzzle. Parfois, parce qu'un morceau n'est pas de la même couleur, on a l'impression qu'il n'a pas sa place. Pourtant, il nous permet souvent de relier d'autres morceaux ensemble.

— M. Gauthier, est-ce que vous entretenez encore l'espoir de retrouver Jeanne vivante ?

— Je vous répondrai franchement, parce que j'ai confiance en vous et que je sais combien vous aimez cette femme. Je ne sais plus quoi en penser. Ce que nous avons relevé à date ressemble davantage au genre d'enquête où sont impliquées habituellement des adolescentes qui, dans le but de s'en servir pour la prostitution, ont été attirées, souvent après avoir été droguées. C'est aussi le genre d'enquête où il s'agit d'adolescents en fugue. La situation étant ce qu'elle est, Jeanne n'est pas une adolescente. La théorie de l'enlèvement

devient peu probable. Il n'y a toujours pas de rançon qui a été demandée. Quels ravisseurs prendraient le risque d'attendre aussi longtemps, à moins que cela ne fasse partie de quelque plan inhabituel ? Pourquoi attendre ? Laisser retomber la poussière et en profiter pour nous amener sur une autre piste ? C'est possible. Dans ce cas, la prudence afin de contrer toute ruse aussi habile qu'elle soit devra être déçuplée. Il est toujours surprenant de réaliser à quel point la criminalité tend à se maintenir au summum de son art. C'est comparable à un virus auquel on invente un vaccin ; le virus s'adapte parfois et on doit trouver de meilleurs médicaments. Nos méthodes, assistées de la technologie et de nos experts de toutes sortes, sont meilleures qu'elles ne l'ont jamais été, mais les criminels, par le fait même, deviennent malheureusement aussi encore meilleurs, et ça devient un jeu du chat et de la souris ; lequel sera le plus rusé ? Sans parler des psychopathes qui, eux, viennent brouiller toutes les cartes, parce qu'ils ne respectent ni leur art ni le nôtre, et des novices qui, pour toutes sortes de raisons, ou même sans aucune, nous entraînent parfois sur de fausses pistes, tellement leurs gestes sont insensés. Pour en revenir à l'enquête, je pense encore sérieusement à la possibilité qu'elle tente de faire croire à un enlèvement ou à une disparition. J'ai un suivi à faire en ce sens cet après-midi. Enfin, il nous reste le meurtre. Pourquoi ? Pour quel motif ? Plus rien ne m'apparaît impossible avec tout ce que j'ai vu de pr mon travail. Les gens qui en tuent d'autres ont toujours des motifs, à différents niveaux, mais ils ne sont pas toujours directement reliés entre eux. Un homme en tuera un autre ou une femme, souvent même sans le ou la connaître, parce qu'il ou elle l'a fait souffrir. C'est souvent ce qu'on appelle un geste gratuit ; le motif n'est pas apparent pour quelqu'un qui ne prend pas le temps de l'analyser, mais il est bien là. Je ne sais plus Simon, mais soyez assuré que je mène mon enquête comme si elle était toujours vivante. Je dois la retrouver et je ne serai satisfait que lorsque ce sera fait. J'aurais aimé vous donner la bonne réponse, mais dans ce cas il n'y en a pas. Je ne peux que vous donner la plus sincère. Je vous redonne des nouvelles d'ici la fin de la journée.

21

11 h 10

— Inspecteur Gauthier, s'il vous plaît !

— L'inspecteur n'est pas au bureau présentement. Je suis sa secrétaire, est-ce que je peux prendre un message ?

— Oui, il est passé me voir ce matin. Un de mes employés m'a expliqué qu'il voulait que je le rappelle dès mon retour, que c'était important.

— D'accord ! Pouvez-vous me laisser un numéro où il pourra vous appeler d'ici les quinze prochaines minutes ?

Jobin lui laissa le numéro au dépanneur. Sa secrétaire n'avait pas raccroché que l'inspecteur composa le numéro. Il ressentait quelque chose de bon. Ce qui lui était apparu comme étant anodin devenait peut-être sa plus sérieuse piste.

— Puis-je parler à M. Jobin s'il vous plaît ?

— Oui, un instant !

— Luc Jobin !

— Bonjour M. Jobin, inspecteur Gauthier. Je vous remercie de rappeler aussi vite. J'enquête sur un dossier concernant une disparition. J'aurais besoin que vous fassiez une vérification pour moi. Il se peut que je me trompe, mais je ne dois rien laisser de côté.

— Est-ce à propos de cette femme sur les affiches, madame Lamer ?

— Oui, c'est cela !

— Quelle vérification puis-je faire pour vous aider ?

— Nous savons que quelqu'un a téléphoné de la cabine près de votre dépanneur, le soir de la disparition. Il est possible que cela puisse avoir un lien avec l'enquête. Partant de l'hypothèse que cela en ait un, je veux savoir qui est allé à votre commerce dix minutes avant cet appel, jusqu'à dix minutes après. Si cette hypothèse se tient, il se pourrait que la personne qui s'est servi du téléphone soit aussi entrée au dépanneur, pour s'acheter quelque chose ou simplement afin d'écouler un peu de temps, en feuilletant une revue par exemple.

— Quand est-ce que ce téléphone a été fait ?

— Dimanche soir dernier, à 17 h 15. J'aimerais que vous me trouviez tout ce que vous pouvez. Caméra de surveillance, carte de débit ou de crédit, tout ce qui pourrait m'aider à trouver un indice. Il serait important que vous parliez avec la personne qui travaillait à cette heure, peut-être qu'elle pourrait se rappeler un détail.

— Ce ne devrait pas être trop compliqué. À cette heure le dimanche, c'est assez tranquille. Je vous rappelle aujourd'hui dès que possible.

— Merci beaucoup, je sens que vous allez trouver quelque chose d'intéressant. Un de mes hommes ira vous aider à démêler tout ça. En passant, comment va votre fils ?

— Bien ! Ça va beaucoup mieux. Il est sorti de l'hôpital ce matin, presque heureux de manquer l'école pour quelques jours. Ces enfants ! On s'inquiète pour eux et ils nous sortent des choses comme ça !

— Je suis content pour vous. J'attends votre appel, je vous laisse mon numéro de cellulaire.

L'inspecteur était impatient d'avoir de ses nouvelles. Surtout depuis qu'il savait que l'appel qu'avait reçu Jeanne le dimanche de sa disparition provenait de cette même cabine téléphonique d'où Simon avait également reçu ses appels anonymes.



10 h 55

Simon s'était rendu à sa réunion du vendredi, à 9 heures. Il venait

tout juste de décider qu'il prendrait congé cet après-midi. Il avait eu une semaine chargée ; la disparition de Jeanne, et des dossiers urgents à terminer au travail. Cela lui avait pris toutes ses énergies. On saurait se passer de lui pour quelques heures. Il réglerait quelques détails et laisserait des instructions pour la fin de semaine. Il quitterait pour 13 h. Il prendrait ensuite un bain chaud pour décompresser. Le reste de l'après-midi, il le passerait à revoir la situation et à mettre par écrit le moindre détail qui susciterait des questions. L'inspecteur le rappellerait aujourd'hui, il devait pouvoir lui fournir quelque piste que ce soit. Le climat devenait impossible à vivre. Il s'imaginait le pire pour Jeanne. Le moindre élément douteux qu'il saurait relever pour aider à la retrouver lui redonnerait un peu d'espoir. Il en aurait besoin. Il ne voulait pas paraître trop abattu cette fin de semaine avec ses enfants.

En retournant à son bureau après sa réunion, il y avait des messages sur sa boîte vocale. L'un d'eux était de sa secrétaire de département qui lui demandait de la rappeler. Elle avait eu un téléphone pour lui et devait lui transmettre des coordonnées. C'était très important !

Il passa la voir à son bureau :

— Oh ! Simon. La secrétaire d'un inspecteur Gauthier a appelé. Elle a dit qu'il semble avoir trouvé une piste sérieuse, mais comme il sera à l'extérieur pour la journée, il veut que tu le retrouves à cette adresse à 18 h 30, sans faute. Elle a dit que tu comprendrais.

Curieuse, elle demanda :

— Quelque chose de grave ?

— Pas vraiment... marmonna-t-il, empressé de partir.

Simon pensa que ce devait être très important en effet. Un vendredi, à cette heure, l'épouse de l'inspecteur devait l'attendre pour souper, comme cela avait déjà été pour lui... il y a déjà si longtemps !

13 h 15

— Inspecteur Gauthier !

— Oui, c'est moi !

— Luc Jobin.

— Oui, bonjour !

— Je suis avec votre homme et je vous rappelle pour vous donner ce que nous avons trouvé comme informations jusqu'à maintenant. Vous êtes chanceux. Un de mes amis qui s'occupe de la sécurité a visionné la vidéocassette pour moi. Il était dans le voisinage afin de faire de la maintenance sur un système de sécurité chez un compétiteur. Il a eu la gentillesse de passer une fois que je lui ai expliqué l'urgence de la situation. Je vous ai gardé une demi-heure de visionnement. Six personnes sont venues au dépanneur dans cette période. Deux personnes ont payé avec leur carte de débit, et deux autres avec leur carte de crédit. J'ai noté les noms.

— Excellent travail ! Je ne saurais vous dire à quel point je l'apprécie. Je rencontre quelqu'un dans quinze minutes. Je devrais en avoir pour quinze à trente minutes. Je peux passer vous voir tout de suite après. Est-ce que cela vous convient ?

— Sans problème ! Je serai ici jusqu'à 17 heures, je vous attends.

— Dites à l'enquêteur de rester sur place jusqu'à mon arrivée s'il vous plaît. Encore une fois, un gros merci. J'ai un bon pressentiment.

Simon s'avancait vers elle, un bouquet de fleurs des champs multicolore à la main. Il était si beau et avait l'air tellement amoureux. Elle aimait tant le voir sourire ainsi. Ce sourire de l'amour si particulier qu'il avait pour elle. De sa fierté d'être auprès d'elle. Quand on ne le connaissait pas, à cause de son style discret, on arrivait presque à croire parfois qu'il pouvait être froid, peut-être même un peu hautain. Pourtant, ce n'était pas du tout cet homme qu'était Simon. Dans l'intimité, c'était un pur passionné. Il était d'une approche chaleureuse envers les siens, et d'une grande humilité. Son physique harmonieux et son allure soignée attiraient souvent le regard des femmes sur son passage. Mais elle n'avait aucune crainte et elle avait toute sa confiance. Il n'en avait que pour elle. Il en était fou... il le serait jusqu'à leur dernier instant. Il s'avancait de plus en plus, pour n'être plus qu'à quelques mètres maintenant. Il était si près d'elle, qu'il commençait à ouvrir les bras pour l'enlacer. Comme il l'effleurait presque, ses lèvres bougèrent comme pour dire quelque chose. Puis, tout à coup, l'expression de son visage changea en un éclair. L'image d'un bonheur intense fut remplacée par celle d'une tristesse incommensurable. Il baissa légèrement la tête et lui dit : « Oh ! Excusez-moi mademoiselle, je vous ai prise pour quelqu'un d'autre. Je suis désolé. »

Elle se réveilla, si triste et si confuse. Quelques larmes, qui ne pouvaient s'écouler, furent imbibées par son bandeau. Comme s'il

avait été près d'elle, elle s'écria : « Tu ne t'es pas trompé Simon, c'était moi ! Je suis tellement désolée moi aussi. »



13 h 15

Au moment de sa marche, la pluie tombait à bonne allure, telle une sombre journée d'automne. Le temps était froid et venteux, il marchait comme s'il le pressait, sans presque s'apercevoir que ce n'était pas une température propice à une telle activité. Il serait certainement le seul à l'affronter aujourd'hui, de façon aussi résolue. Il s'était presque enfui du bureau, prétextant avoir une commission urgente à faire. Il était passé chez lui, avait bu d'un seul trait un grand verre de jus de pamplemousse rose, s'était changé, et était reparti aussitôt.

Après sa marche, plutôt que le bain prévu, il prendrait une bonne douche tiède, espérant que cela le réveillerait un peu. Il ne voulait pas s'étendre, même pour quelques minutes, et risquer de s'endormir. Il avait plus important cet après-midi. Le peu de temps qu'il aurait pour lui, seul, devait servir à ce qu'il avait prévu faire. Il prendrait un calepin, puis sortirait prendre un café et un muffin, avant de partir sillonner les rues autour de la ville puis rencontrer l'inspecteur à l'endroit prévu. Il écrirait tout ce qui lui passerait par la tête. Un seul détail, un seul indice, c'était tout ce qu'il voulait.

Qu'avait bien pu découvrir l'inspecteur ? Sa piste pouvait-elle s'avérer aussi sérieuse ? Quoi qu'il en soit, il s'était convaincu qu'il se rendrait à l'adresse où il devait le rencontrer ce soir. Il saurait au moins le chemin à l'avance. Peut-être aussi que cela lui rappellerait un quelconque souvenir. Avait-ce un lien avec le fait qu'il ait découvert un élément lui permettant de croire qu'elle ait agi pour sauver son image ? Bien qu'il souhaitait avant tout la retrouver vivante, cette première hypothèse ne lui plaisait pas du tout.



13 h 20

— Bonjour Paul ! Ça va comme vous voulez ?

— J'ai peut-être quelque chose d'intéressant. Je dois rencontrer le propriétaire d'un dépanneur près duquel un appel a été fait chez madame Lamer, le dimanche où elle a disparu. Il aura peut-être des informations qui sauront nous intéresser.

— J'ai vérifié ce que vous m'aviez demandé. Vous avez du flair mon cher Paul ! La compagnie de téléphone m'a confirmé tantôt qu'aucun appel n'a été fait de chez ce Lagacé à madame Lamer, depuis la disparition.

— Étrange, non ? Ces deux-la s'appellent fréquemment, puis plus rien. Comment pouvait-il savoir que Jeanne était disparue ? Ses parents ne l'ont pas informé, ni les autres personnes à qui j'ai parlé. Avant que les affiches ne soient en place, à moins qu'il s'agisse d'un élément qu'on ignore... je suis bien certain de ne pas lui en avoir parlé quand je l'ai questionné. Je n'ai jamais été précis à ce sujet. Il aurait tout aussi bien pu s'imaginer que ce pouvait être au sujet de M. Griffin que nous l'avions interrogé. Je crois que nous procéderons dès cet après-midi à la prochaine étape. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser passer la fin de semaine sans rien faire. Vous avez le mandat, Louis ?

— Oui ! Vous voulez que je m'en occupe personnellement ?

— J'apprécieraï que ce soit vous !

— Aucun problème. Je prendrai un collègue à moi qui fait du très bon travail, et qui n'effacera pas les indices, s'il y en a.

— Excellent ! Merci beaucoup ! Vous me rendez un grand service, Louis.

— Ce n'est rien Paul, ça me fait plaisir de pouvoir vous aider. Je communiquerai avec Lagacé dès que j'aurai rejoint mon collègue, et nous prendrons rendez-vous chez lui tout de suite après son travail. Puis, nous procéderons à la fouille. Je vous redonne des nouvelles vers la fin de l'après-midi.



13 h 50

L'inspecteur se dirigeait vers le dépanneur où Jobin et l'enquêteur l'attendaient. Il arrivait d'un rendez-vous avec une thérapeute que Jeanne avait déjà consultée. Il n'avait pas eu les réponses qu'il attendait. Selon cette femme, elle n'aurait pas été jusqu'à simuler son propre enlèvement ou sa propre disparition. Cependant, elle dissimulait un grand besoin d'approbation, et il y avait beaucoup d'amertume en elle, qui pouvait la mener très, très loin, pour faire voir à Simon de quoi elle était capable. Elle saurait le blesser de façon à se faire approuver « socialement » ; par ses amis, sa famille, ses pairs, et... le système judiciaire, s'il le fallait. Elle devait avoir raison, bien paraître, en lui faisant mal. Même si elle l'aimait encore autant.

Cela venait renforcer ce que Simon s'était fait dire en thérapie. Cela expliquait la plainte, l'accusation, la fois où elle est revenue lui rapporter les fleurs. Blesser et faire mal. Et lui qui l'aimait tant. Il comprenait qu'il soit si abattu. Cette femme et leurs enfants étaient le centre de sa vie, son équilibre. Il fallait l'entendre quand il en parlait. Il se laissa gagner par l'empathie qu'il éprouvait à son égard. Que lui arriverait-il à lui s'il perdait son Hélène ? Sa raison à lui. Il retrouverait Jeanne pour Simon. Il le devait. Cet homme méritait de retrouver la paix en lui, peu importe les conditions dans lesquelles il la retrouverait. À tout le moins, il saurait.

23

Cet après-midi, elle rencontrait ses clients, nerveuse, en pensant au déroulement des prochaines heures. Ce soir, tout serait fini. Tout redeviendrait tel qu'il se devait. Cette femme ne serait plus une contrainte à leur amour, et Simon serait à elle, seulement à elle. Demain, elle dormirait tout l'avant-midi, la nervosité accumulée ces derniers jours l'ayant fait se sentir beaucoup plus fatiguée. Les yeux fermés, il serait blotti auprès d'elle, pour la première fois depuis leur rencontre. L'après-midi, elle irait faire le tour des magasins, avec lui. Elle lui ferait voir ses boutiques préférées. Elle serait enfin heureuse... elle le rendrait heureux, à leur façon... unique.

Son plan était simple et efficace : sans faille. Simon venait la rejoindre à 18 h 30, pensant retrouver l'inspecteur Gauthier. La fin de l'histoire n'était que détails. Elle avait tout ce qu'il lui fallait. Elle était prête. Personne ne pouvait se douter de quoi que ce soit. Simon serait le seul responsable de tout. Il en serait devenu amoureux, elle aurait refusé ses avances. Furieux, il aurait décidé d'en finir avec elles. Dans un instant d'inattention de sa part, elle se serait défendue, croyant ne l'avoir que blessé, elle l'aurait tué. Elle s'injecterait le sédatif pour s'endormir, comme elle l'aurait déjà fait à Jeanne. Pour ne pas paraître suspecte. Seule exception, elle ne finirait pas noyée au fond de la baignoire.

Tout était parfaitement pensé, parfaitement sensé. De cette façon, elle convaincrerait aussi Simon de l'intensité de son amour pour

lui, de tout ce à quoi elle était prête à faire pour le garder près d'elle... pour eux. Cet ultime sacrifice serait une consécration, la preuve ultime de leur amour.



14 h 40

L'inspecteur avait récupéré la vidéocassette et les documents, pour se rendre au poste de police pour les étudier. Il avait relevé les noms et observé les visages des quatre hommes et des deux femmes qui s'étaient rendues au dépanneur le soir de la disparition. Une sensation, une certaine attente, positive, le motivait et le convainquait de s'attarder à chaque détail. Si ses espérances se concrétisaient, en regardant cette bande, il verrait le visage, dans le cas où il s'agissait d'un enlèvement ou d'un meurtre, du ou des ravisseurs, ou du ou des meurtriers.

Après un peu plus d'une heure, il s'isola près d'un téléphone et appela sa secrétaire.

— Bonjour Dorice !

— Bonjour Paul !

— Est-ce que vous avez eu d'autres appels ?

— Oui ! Six depuis ce matin. Rien de concret. Des curieux, surtout, qui voulaient savoir si on avait retrouvé la dame, et si l'enquête progressait.

— Rien d'autre pour moi ?

— Non !

— Merci Dorice ! À tantôt !

Déception ! C'est le sentiment qu'il éprouvait en ce moment. Même si cela ne prouvait rien en soi, il n'avait pas vu le visage de Lagacé sur la vidéocassette. Pas homme à se laisser décourager, il tenta de garder sa motivation quand même.



16 h 12

L'auto s'avavançait lentement dans l'entrée. Veilleux, le policier qui avait été chargé de faire le guet, était à son poste depuis 15 h, comme demandé par l'inspecteur Landry. Assis dans son auto, stationnée dans une petite entrée menant à un boisé, le conducteur n'avait pu le voir. Lui non plus d'ailleurs, mais il avait vu le véhicule, c'est ce qui lui importait. Dès qu'il l'eut vu s'arrêter tout près de la maison, il avança lentement et passa devant l'entrée. D'après ce qu'il avait comme information, le modèle correspondait à la description que les voisins en avaient faite à l'inspecteur Landry. Une femme en sortit et se dirigea vers la maison, en ouvrit la porte de la même façon, lui sembla-t-il, que si elle avait été chez elle. Il n'y avait pas de doute, cette femme était l'amie du couple qui venait pour s'assurer que tout était correct. Il prit son cellulaire et composa son numéro.

— Inspecteur Gauthier !

— Bonjour inspecteur ! Luc Veilleux. Je suis le policier chargé de faire le guet devant la maison sur De Picardie.

— Oui ! Bonjour Luc ! L'inspecteur Landry m'a parlé de vous. Vous avez du nouveau ?

— Il m'a demandé de vous appeler en cas de mouvement. Je sais que c'est vendredi, mais je veux avoir vos instructions. Une femme vient à peine d'arriver et est entrée dans la maison. D'après mes informations, il semble que ce soit l'amie des propriétaires. Vous voulez la rencontrer ou je procède à l'interrogatoire habituel ?

— Excellente nouvelle ! Peut-être pourra-t-elle nous aider ? Je commence à devenir impatient, mais sans vouloir paraître trop optimiste, je sens qu'on se rapproche. J'aurais aimé la rencontrer moi-même, mais je me suis déjà engagé envers mon épouse. Une promesse... coulée dans le béton.

— Je comprends inspecteur. Vous n'avez qu'à me dire ce que vous attendez de moi. Aucun problème.

— Voilà ce que nous allons faire. Je serai chez moi vers 19 heures tout au plus. Allez s'il vous plaît tâter le pouls en lui expliquant brièvement la situation, et demandez-lui si je peux aller la rencontrer chez elle vers 19 h 30. Je ne voudrais pas l'inquiéter inutilement en lui demandant de se rendre au poste. Vous pourrez lui mentionner,

pour la rassurer, que ce ne devrait pas prendre plus d'une dizaine de minutes. Si ce n'est pas possible pour elle, demandez-lui à quelle heure je pourrai la rencontrer. À la condition que ce soit après 19 h 30, je pourrai m'ajuster. Je tiens à lui parler ce soir même.

— Parfait. Je fais le message. Je ne pensais pas que quelqu'un viendrait aussi vite. Croyez-vous qu'il soit nécessaire de rester dans les environs une fois que je lui aurai parlé ?

— Non, je ne crois pas. À moins que quelque chose ne vous apparaisse suspect, vous pourrez disposer après m'avoir donné votre compte-rendu.

— Merci inspecteur ! Bonne soirée avec votre épouse. C'est un point bien marqué pour vous.

— Merci à vous, j'en prends note.



16 h 17

Comme elle lui enlevait son bandeau, elle lui dit :

— Bonsoir Jeanne. Ce soir, c'est une grande occasion pour nous. Je vous ai rapporté des vêtements propres. Nous allons avoir de la visite. Je suis convaincue que Simon sera content de vous revoir. Qu'en pensez-vous ?

Même sous l'effet du choc au contact de ses yeux, encore presque fermés, avec la clarté du jour, elle éclata :

— Je pense que vous êtes malade ! Avez-vous seulement pensé à nos enfants ? Vous savez combien Simon les aime, croyez-vous vraiment faire son bonheur en le tuant ?

— Je sais ! Je suis moi-même passée par là, mon père est mort quand j'étais encore jeune, mais nous n'avons pas d'autre choix.

— Ce geste que vous vous apprêtez à poser s'appelle un double meurtre, avec préméditation. Vous savez que vous finirez vos jours en prison ? Vous ne pensez pas que si vous en êtes où vous êtes, cela pourrait avoir un rapport avec la mort de votre père et le fait qu'il vous manque ? Vous tenez réellement à faire souffrir nos enfants

comme vous souffrez ? Je peux comprendre que vous aimiez Simon autant, mais pas de là à le tuer...

— N'insistez pas Jeanne, ma décision est prise, je n'y reviendrai pas. Et, pour ce...

À cet instant, quelqu'un sonna à la porte. Jeanne se mit à crier et à appeler à l'aide de toutes ses forces. Anita, encore inconnue pour Jeanne, qui traversait à présent le salon, pour aller vers la cuisine lui chercher quelque chose à boire dans le sac qu'elle avait emporté, empoigna la pelle à cendres près du foyer et revint vers elle en lui en assenant un coup sur le front. Elle s'évanouit immédiatement, ou était-elle morte ? Ce n'était pas le moment de vérifier, elle lui rattacha le bandeau du mieux qu'elle put. La sonnette se fit entendre à nouveau. Sous l'effet de l'adrénaline, les pensées se succédaient à toute allure. Elle se dit qu'elle devait garder son sang-froid et aller répondre. Celui ou celle qui attendait devait sans aucun doute avoir entendu les cris. Si elle n'allait pas au-devant, ce serait pire, cette personne pourrait même alerter les policiers. Instinctivement, elle se mit à chanter tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, démontrant un calme étonnant. Elle l'entrouvrit à peine et demanda :

— Oui ?

— Bonjour madame ! Inspecteur Veilleux ! comme il lui montrait ses papiers. Je m'excuse de vous déranger. Puis-je vous parler quelques minutes ?

— Je ne crois pas pouvoir vous aider, je n'habite pas ici, vous savez... Cette maison appartient à des amis, je ne viens que pour vérifier si tout est correct.

— Oui, je sais. Nous en avons déjà été informés. Pour ne pas vous mentir, je vous attendais. Je viens de la part de l'inspecteur Gauthier. Une femme a disparu la fin de semaine dernière et nous faisons le tour du voisinage. Simple vérification de routine.

— Est-ce cette femme qu'on voit partout sur les affiches et dans les journaux ?

— Oui, c'est bien cela ! L'inspecteur voudrait savoir s'il peut vous rencontrer à votre domicile vers 19 h 30. Il n'en a que pour quelques minutes.

— C'est que j'avais un souper de prévu et...

— Si vous préférez un peu plus tard, il peut s'ajuster, mais il m'a bien répété qu'il apprécierait beaucoup si vous acceptiez de le rencontrer ce soir. L'enquête piétine et tout nouvel élément nous serait utile. Étant donné qu'il est responsable de l'enquête et que je ne connais pas tous les détails, c'est préférable qu'il vous rencontre lui-même.

— Bon ! D'accord, je serai chez moi vers 19 h 30. Gauthier, vous m'avez dit ?

Dès qu'il eut noté son adresse dans son carnet, et qu'il eut mis le deuxième pied à l'extérieur, elle referma et retourna aussitôt auprès de Jeanne. Elle l'avait échappé belle. Elle en tremblait encore. Il avait sans aucun doute pensé qu'elle chantait, simplement. S'il savait à quel point il était venu près de... faire avancer l'enquête.

Son pouls était perceptible. Elle l'entendit gémir faiblement en relâchant son bras. Elle revint à peine une minute plus tard avec une serviette d'eau froide, qu'elle lui étendit sur le front, à l'endroit où était la bosse. Elle n'avait que perdu connaissance et elle se réveillait lentement.

— Je vous avais avertie. Vous avez failli partir plus tôt que prévu. Ça aurait été dommage que vous manquiez Simon. J'avais même pensé vous laisser quelques minutes pour bavarder ensemble tous les deux. Je devrai vous laisser seuls un moment ce soir. Un petit imprévu dont je compte me servir à mon avantage pour brouiller les pistes quelque peu. J'attendrai que Simon arrive et une fois mobilisé, j'en profiterai. D'ici là, une fois que vous aurez mangé, je vous aiderai à vous nettoyer un peu et à vous changer. Il ne nous reste qu'une heure avant que Simon arrive. Je devrai vous rattacher avant, vous n'avez pas été très sage tantôt.

Elle enleva le bandeau à nouveau. Lui donna des frites et des morceaux de poulet, ainsi qu'une canette de liqueur qu'elle avait rapportée de l'épicerie. Elle lui libéra un bras, puis se servit la même chose.

— À votre dernier repas !

24

— Paul ! C'est Louis ! Je sais que vous avez un rendez-vous de prévu avec votre épouse. Avez-vous quelques minutes ?

— Du nouveau ?

— Peut-être ! Nous avons complété la fouille chez Lagacé. Je ne connais pas cette madame Lamer ni ce monsieur Griffin. Mais de ce que vous m'en avez dit, j'ai du mal à croire que cette femme ait pu fréquenter un tel type. Son logement n'est pas très propre, et je ne parle pas de l'odeur qu'il y avait. Je l'ai encore imprégnée dans les narines. J'arrête de me plaindre. Nous avons trouvé des revues pornos, très osées, si je peux m'exprimer ainsi. Des photos de madame Lamer, plusieurs photos. Et, en fouillant sous son matelas, il y avait trois petites culottes de femmes dont... deux qui avaient été portées sans avoir été lavées, et une autre qui semble propre, à première vue. Il y avait aussi un soutien-gorge au même endroit. Lagacé n'a pas dit un seul mot, sauf si ce n'est qu'on n'avait rien contre lui, et qu'il ne se rappelait pas que ces sous-vêtements étaient sous son matelas, ni... à qui ils appartenaient.

— Il me semble que cet homme a la mémoire très courte, vous ne trouvez pas ? Emmenez-le au poste et faites-le patienter jusqu'à ce que j'arrive. Je devrais y être vers 20 h, 20 h 15 tout au plus. S'il se sert du téléphone, je veux savoir où il appelle. On ne sait jamais, il peut sentir la soupe chaude et appeler un complice, si c'est notre homme.

— Parfait Paul ! Ce sera fait. À tantôt !



18 h 20

Jeanne avait tenté par tous les moyens de convaincre l'inconnue de changer d'idée. Il n'y avait rien à faire, elle avait même menacé de la rattacher si elle ne changeait pas de sujet. Elle n'avait presque pas touché à la nourriture.

18 h 22

— Il est temps de vous rattacher. Cette fois, aucune chance, je devrai serrer plus fort. Si j'entends le moindre son, je devrai tuer Simon avant que vous n'ayez eu la chance de lui parler une dernière fois. Pensez-y bien !

Elle referma la porte derrière elle, mit la radio juste assez forte, au cas où Jeanne essaierait quand même de l'avertir du danger. Elle mit aussi la sècheuse en marche afin de faire encore plus de bruit. Comme elle s'assoyait, quelqu'un cogna à la porte. Elle savait que c'était lui, son cœur battait déjà plus vite lorsqu'elle alla lui ouvrir.

— Bonjour Simon, surpris de me voir !

— Anita ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Entre ! L'inspecteur m'a mise au courant qu'il t'avait aussi convoqué. Il semble qu'il y ait du nouveau dans l'enquête. Assieds-toi, et laisse-moi t'expliquer. Je me préparais un café, tu en prendras bien un en attendant notre hôte ? L'inspecteur Gauthier vient juste de m'appeler, il est en route, mais sera en retard de quelques minutes.

— D'accord ! Un sucre, un lait.

— Cette maison appartient à des amis qui sont en vacances. L'inspecteur a accepté de venir nous rencontrer ici. Je trouvais que ça ferait plus relax qu'au poste de police, comme il l'avait d'abord suggéré. Je devais venir après le travail de toute façon, comme tous les jours depuis qu'ils sont partis, juste pour m'assurer que tout est correct. Voilà ! S'il n'est pas comme tu veux, dis-le-moi.

— Parfait ! Juste correct ! Il vous a dit ce qu'il avait trouvé ?

— Non ! J'ai pensé que tu en saurais plus que moi. Je suis désolée pour Jeanne. Si je ne t'en ai pas parlé hier soir, c'est que je

ne savais pas comment te le dire. Je me suis sentie maladroite, et j'étais... enfin, j'avais la tête ailleurs ! Comment tu te sens, comment tu arrives à passer au travers ?

— Je ne sais pas trop comment je fais. J'espère que l'inspecteur aura de bonnes nouvelles.

— Si tu penses comme moi, nous faire demander un vendredi soir... à cette heure, c'est sûrement important ! Non ?

— Oui, j'imagine que vous avez raison Anita !

De l'endroit où elle était, elle l'entendait à peine, la sècheuse étant tout près d'elle. Son cœur battait à tout rompre. Tout ce qu'elle souhaitait était que cette malade ne change pas d'idée, et qu'elle les laisse parler ensemble, au moins le temps de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur... et l'embrasser, une dernière fois. Le savoir si près d'elle la rassurait. Mais que s'était-il donc passé ? Que leur était-il arrivé ? Elle aurait tant voulu se blottir dans ses bras en ce moment. Ce qu'elle regrettait toutes ces fois où elle lui avait dit toutes ces choses qui l'avaient tant blessé. Elle devait lui demander pardon pour tout avant de mourir. Elle priait maintenant afin que Dieu exauce son dernier souhait.

— Vous pouvez m'expliquer de quelle façon vous êtes mêlée à cette enquête ?

— Le soir où Jeanne a été appelée du téléphone public, j'étais là ! Je sais qui a fait l'appel.

— Vous me racontez des histoires ? Que savez-vous exactement ?

— Je suis très sérieuse. Je connais la femme qui a enlevé Jeanne, et je connais aussi la raison pour laquelle elle l'a fait.

Elle se leva, sachant, en l'observant réagir, qu'il faiblissait déjà. Avec la dose qu'elle avait mise dans son café, plus forte que recommandé, il ne pouvait en être autrement. Elle n'avait pas pris de chance. Aucune. Elle s'était presque fait prendre tantôt, elle ne s'y risquerait plus.

— Je reviens tout de suite Simon, attends-moi !

Quelques secondes plus tard, la musique qui jouait s'arrêta et fut remplacée par une autre. Dès les premières notes de *Fly me to the moon*, il comprit ce qui se passait. La chanson préférée de Jeanne.

C'était elle ! Tout devint si clair ! Elle connaissait leur histoire. Ce n'était donc pas des coïncidences toutes ces rencontres fortuites ces derniers jours. Il se sentait fatigué au point où il avait même de la difficulté à garder les yeux ouverts. Une chose lui importait maintenant plus que tout. Anita revint tout sourire, en faisant même quelques pas de danse.

— Est-ce que... est-ce que Jean... nm... n, est-ce que Jeanne est vivante ?

— Oui ! Je l'ai gardée en vie pour toi. J'ai voulu, en guise de mon amour pour toi, t'offrir un dernier souhait ; celui de mourir auprès d'elle. Avec elle. Comprends qu'il m'est impossible de vous laisser la vie Simon. Je n'aurais pas pu vivre en sachant que tu l'aimes à mon détriment. Je sais qu'elle est tout pour toi. J'ai espéré jusqu'à hier encore que tu en arrives à accepter mes avances. Sache tout de même que j'ai beaucoup de respect pour la loyauté et l'amour que tu lui portes, malgré tout ce qu'elle t'a fait. Justement, j'avais cru que cela m'aurait aidé à te faire mien.

— Où est-elle ? J'ai... besoin de... de la voir. J'ai tellement be... soin d'elle.

— Elle est ici Simon. Dans cette maison. C'est moi qui t'y ai attiré. Ne sois pas déçu, le piège était trop parfait. Tu n'y pouvais rien. C'est moi qui ai appelé ta secrétaire aujourd'hui. L'inspecteur n'est pas invité. Au contraire, j'irai moi-même à sa rencontre tout à l'heure. Sans le savoir, son enquête fera en sorte de m'aider. Cela vous permettra aussi de faire le point tous les deux, puisque je devrai reporter l'heure de votre mort après mon rendez-vous.

« Elle est ici Simon, elle est ici Simon... » Cette phrase se répétait sans cesse dans sa tête. C'était ce qui le motivait maintenant. Il se concentra à regrouper toutes ses forces pour arriver à se lever et la trouver. Il n'était pas debout qu'il s'affaissa sur le plancher de lattes de bois. Sa dernière vision était celle d'Anita, tout embrouillée, se penchant sur lui en lui disant qu'il était seulement en train de s'endormir.

Cela faisait maintenant plus de dix minutes qu'elle essayait de le réveiller. Il était plongé dans un état d'inertie complète, tel un comateux. Il fallait qu'elle trouve un moyen de le ramener à lui. Chaque minute, voire chaque seconde devenait précieuse. Une idée lui vint. Confiante qu'elle était avant de partir, l'inconnue avait oublié de ramasser les restes de son souper et de vérifier pour s'assurer que Jeanne n'ait rien gardé qui puisse l'aider à s'échapper. Cette fois, elle n'avait pas bu sa canette de liqueur et l'avait cachée tant bien que mal sous ses jambes. Elle la prit et l'agita rapidement quelques secondes, suffisamment, espérait-elle, pour que lorsqu'elle l'ouvrirait, le jet créé par la pression soit tel qu'il se dirige sur son visage et suffise à le réveiller un peu. Elle dirigea le dessus de la canette dans sa direction et tira la languette. En plein dans le mille. Même avec les mains attachées dans le dos, elle se donnait facilement un 8 sur 10. Un doux sentiment de fierté, non moins rassurant, lui fit ressentir dans tout le haut du corps un frisson qui lui redonnait un peu d'espoir. Elle le vit sursauter d'un ou deux centimètres, puis tourner le visage légèrement. Elle reprit alors de plus belle, sachant très bien que c'était sa dernière chance.

— Simon ! Simon ! Simon ! Tu dois te réveiller, je t'en supplie ! Tu dois te réveiller ! Simon ! Simon ! Simon ! Réveille-toi au moins pour m'entendre te dire une dernière fois combien je t'aime. Je t'en supplie Simon ! Si tu savais comment c'est important pour moi. Je t'aime Simon ! Peux-tu m'entendre ?

Elle continuait de lui parler avec force, à presque crier, à travers ses pleurs qu'elle avait du mal à contenir.

Simon se réveillait peu à peu, les phrases s'entremêlaient les unes les autres, tantôt celles de Jeanne, tantôt celles d'Anita. « Elle est ici Simon, elle est ici Simon... Tu dois te réveiller ! Je l'ai gardée en vie pour toi ! Un dernier souhait, mourir auprès d'elle ! »

« J'ai tellement... tellement besoin, besoin d'elle. Où est Jeanne ? »

À ses mots, elle explosa en sanglots. « Simon, tu m'entends ? Dis-moi que tu m'entends, il le faut Simon ! »

— Jeanne... Jeanne...

Il tourna la tête dans sa direction.

— Jeanne, tu es vivante ! Je me sens tellement fatigué, dis-moi que ce n'est pas un rêve ! Tu es bien vivante... moi aussi ?

— Oui Simon ! Nous sommes vivants, mais pas pour longtemps. Lorsque cette femme va revenir, elle nous tuera, tous les deux.

— Comment tu vas ? Elle t'a fait du mal ? Ton front...

— À peine ! C'est plutôt mon moral qui en a pris un coup. J'ai cru ne plus jamais te revoir Simon, je suis tellement désolée pour tout ce qui arrive. Tout est ma faute, pardonne-moi de t'avoir fait autant de mal.

— Te savoir vivante est tout ce qui compte Jeanne. Je t'en ai voulu, mais je n'ai jamais cessé de t'aimer, jamais ! Nous devons nous en sortir. Pense à nos enfants, pense à ce que nous avons été Jeanne. On doit se sortir de ce cauchemar. Si je pouvais arriver à me détacher les mains... Je dois me ressaisir... cette fatigue m'empêche de penser. Elle a sûrement ajouté quelque chose dans mon café. Cette canette de liqueur près de toi ! Est-ce que tu crois que tu pourrais arriver à l'atteindre et la lancer vers moi ? J'ai une idée !

En se servant de ses genoux, elle avait réussi à la ramener sous ses jambes, puis à la rouler jusqu'à ses cuisses, puis ses fesses. Elle arriva à relever le bassin de quelques centimètres et à se servir de ses fesses pour la glisser sous elle. Grâce à un ultime effort, la canette était maintenant dans sa main droite. Elle avait bien compris les instructions de Simon. Elle la lança à quelques centimètres de ses mains. « Parfait Jeanne ! » lui dit-il. Malgré la difficulté qu'il avait encore à coordonner ses mouvements, après quelques minutes, il l'avait entre ses mains à présent. Ce qu'il espérait maintenant, c'était d'arriver à la plier et la replier, jusqu'à l'affaiblir suffisamment en son centre, afin qu'elle se coupe en deux morceaux. Une fois fait, il essaierait d'en refiler une moitié à Jeanne. Puis, ils se serviraient du bout tranchant comme d'une lame pour couper leurs liens... si le temps le leur permettait.

Pendant ce temps, chez Anita, Paul Gauthier, sans dire qu'il procédait à un interrogatoire officiel, s'entretenait avec elle. Il l'avait reconnue et lui faisait visionner la vidéocassette sur laquelle elle figurait. Il était impatient d'observer sa réaction. Une femme impliquée dans cette affaire... il devait avouer qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de s'en douter. Mais cette histoire de disparition était devenue plutôt particulière et inhabituelle... alors ! Il ne fallait pas non plus sauter trop vite aux conclusions, mais ce qu'il devait avouer, cependant, c'est que c'était sa deuxième piste sérieuse. Il avait bien fait d'élaborer à propos de cette idée qu'il avait eue de retourner au dépanneur pour vérifier à nouveau.

— Madame Morin, lui dit-il, une fois qu'il eut pesé sur la touche « pause ». Est-ce que vous reconnaissez cette femme ?

— Disons qu'il apparaît que j'étais en congé et que je m'apprêtais à souper, ce qui explique que je n'étais pas à quatre épingles ce soir-là, mais c'est bien moi ! Si j'avais su...

— Madame Morin, je me dois de vous expliquer que c'est très important pour nous de savoir ce que vous faisiez à ce dépanneur à cette heure. La raison étant qu'une femme a été enlevée ce même soir, et qu'elle avait reçu un appel de la cabine téléphonique située près du stationnement du dépanneur, dans les dix minutes contenues sur cette vidéocassette. Il n'y a que six personnes qui s'y sont rendues dans cet intervalle, dont vous. Pourriez-vous me donner

votre version, s'il vous plaît ?

— J'y suis simplement arrêtée pour acheter du lait pour le chat. Tant qu'à être rendue, j'ai fait le plein d'essence. J'étais la seule cliente à ce moment. Quand je suis sortie, j'ai rencontré quelqu'un que je connaissais. On a jaser quelques minutes, puis je suis revenue chez moi. C'est tout ce que je peux dire.

— Vous avez rencontré quelqu'un que vous connaissiez. Un ami ? De la famille ? Quelqu'un qui pourrait valider ce que vous dites ?

— Sûrement ! En fait, c'était plutôt une connaissance. Je vous le dirai à vous parce que vous êtes inspecteur, c'était un homme que j'avais eu comme client il y a quelques semaines environ. Disons qu'il voulait être plus qu'un client, si vous me comprenez. Il était plutôt sympathique, mais je n'étais pas intéressée.

— Est-ce que vous pourriez me donner son nom ? Pour l'enquête seulement, cela restera entre nous. Il se pourrait que j'aie à vérifier ce fait cependant.

— D'accord ! Je veux bien. Mais je tiens à vous préciser le lien de confidentialité qui me lie à mes clients, de par mon travail comme psychologue. Vous comprenez ? Son nom est Simon Griffin.

— Simon Griffin !

— Oui ! Vous le connaissez ?

— J'ai déjà interrogé monsieur Griffin. Pour quelle raison vous a-t-il consultée ?

— Une séparation. Il le prenait très mal. J'ai essayé de l'aider... et je crois qu'il ne voulait plus de mon assistance. C'est dommage !

— Vous pensez qu'il en avait encore besoin ?

— Sans aucun doute. Il était très affecté par cette séparation.

— Pensez-vous, à titre de thérapeute, que M. Griffin aurait pu aller jusqu'à poser un geste... un suicide, un enlèvement, ou même un meurtre, à la limite ?

— C'est difficile à dire. Je ne l'ai rencontré qu'à quatre ou cinq reprises. Mon évaluation n'était pas complète. Parfois, vous savez, il y a des gens qui passent des années avec quelqu'un sans vraiment le connaître, alors... je ne saurais vous dire. Il m'a semblé être un

homme très intelligent, mais avec des croyances très... disons, rigides.

— Quand vous êtes sortie du dépanneur, vous dites avoir rencontré M. Griffin. L'avez-vous vu avant ou après votre conversation, près de la cabine téléphonique ?

— J'essaie de me rappeler où était son auto. Attendez ! La mienne était près des pompes à essence. Je m'y dirigeais lorsqu'il m'a interpellée. Ça me revient maintenant. Je ne peux pas dire d'où il venait, mais je me souviens qu'après notre conversation, il est parti vers le stationnement de l'épicerie d'à côté. Je n'y ai pas trop porté attention et je suis partie.

— Vous paraissait-il nerveux ou inquiet, peut-être même pressé ?

— Je dirais surpris, mais sans plus. Vous savez, inspecteur, si vous devez vérifier ces faits auprès de cet homme, je ne pourrai vous en empêcher. Mais pour tout vous dire, je préférerais que cela reste entre nous. Avec tout ce qui arrive aujourd'hui...

— Je comprends. Je ressens une certaine crainte de votre part. Iriez-vous jusqu'à prétendre que vous avez peur des réactions qu'il pourrait avoir ?

— Peur est un mot peut-être un peu exagéré. Ce n'est peut-être qu'un sentiment d'insécurité... ajouté au fait que je suis une femme, et que je vis seule. Je ne voudrais pas amplifier plus qu'il ne faut. M. Griffin est sûrement quelqu'un de bien.

— Je vous remercie beaucoup d'avoir eu la gentillesse de me recevoir un vendredi soir, madame Morin. J'aurais besoin de prendre vos coordonnées. Vos informations me seront certainement très utiles. Si vous aviez à vous rendre à l'extérieur de la ville dans les prochains jours, j'apprécierais que vous m'en avisiez. Je pourrais avoir d'autres questions ou des choses à vérifier. Voici ma carte. S'il y avait quoi que ce soit, surtout, n'hésitez pas.

— Vous êtes gentil.

Elle ouvrit son sac à main et en sortit sa carte d'affaires, sur laquelle elle ajouta son numéro de téléphone personnel. Elle lui tendit :

— Voici la mienne. J'y ai inscrit mon numéro de téléphone

personnel et celui de mon cellulaire y est déjà. Vous ne pouvez pas me manquer.

— Merci ! Vos amis, chez qui vous allez vérifier la maison, reviennent quand de leurs vacances ?

— Samedi prochain. D'ici là, je vais faire mon tour pour m'assurer que tout est correct tous les jours.

— Encore une fois, je suis désolé d'avoir insisté pour vous parler ce soir, mais cette enquête est très importante pour moi.

— Inutile de vous excuser. C'est votre travail et, si j'ai pu vous aider, c'est ce qui importe. Bonsoir inspecteur !



Sitôt fut-il sorti qu'il composa son numéro. Au deuxième coup, on décrocha :

— Oui, allô !

— Bonjour ! Est-ce que je pourrais parler à ton père ?

— Il est occupé pour l'instant. Est-ce que je peux prendre un message ?

— Dis-lui que c'est l'inspecteur Paul Gauthier à l'appareil. Je suis une connaissance et je dois lui parler sans faute, c'est très important.

— Mon père est dans son bain, je lui ferai le message, il ne veut pas qu'on le dérange, il s'est endormi. Est-ce qu'il a votre numéro ?

— Oui ! Demande à ce qu'il m'appelle sur mon cellulaire, je ne suis pas chez moi.

— D'accord ! Bonsoir !

Il n'avait pas insisté pour ne pas rendre sa fille mal à l'aise. Simon leur avait expliqué quoi répondre lorsqu'il était absent, il avait tout de suite compris. Il attendrait une demi-heure ; s'il n'avait toujours pas reçu d'appel, il se rendrait à sa résidence. S'il n'était pas revenu, il n'aurait plus le choix. Se pouvait-il que Simon soit le responsable de la disparition de Jeanne ? Tout jouait contre lui maintenant, avec les informations que Mme Morin venait de lui

fournir par surcroît. S'il n'était pas chez lui tantôt, il devrait donner l'information aux policiers et un mandat d'arrestation serait lancé contre lui. Les policiers qui étaient sous l'influence de l'enquêteur avaient toujours soupçonné Simon comme un suspect important. L'inspecteur ne pouvait pas les blâmer, car ces policiers ne connaissaient qu'une partie du dossier Lamer-Griffin. Il avait tout de même réussi à les convaincre de toujours attendre de connaître tous les faits avant de juger trop rapidement un suspect et de le présumer coupable.

Les minutes passaient trop vite. Il revoyait les éléments de l'enquête les uns après les autres. Ce n'était pas le genre à jurer, mais dans ce cas, il l'aurait fait. Oui, il aurait pu jurer que Simon était innocent. Sa peine semblait tellement sincère, si réelle. Avait-il pu se faire duper à ce point ? L'empathie qu'il avait eue à son égard avait fait en sorte qu'il l'avait protégé depuis le début. Son intuition le guidait, il était le seul à croire à son innocence. Il devait le retrouver pour mettre les choses au clair. Si c'était vraiment le coupable, il devrait lui dire ce qu'il avait fait de Jeanne. Il ne croyait plus qu'elle était toujours vivante maintenant, mais peut-être n'était-il pas trop tard encore.



Cela faisait plus de dix minutes qu'ils essayaient de couper les liens qui retenaient leurs mains. Ce n'était pas une manœuvre facile. D'une part, ils ne pouvaient presque pas les bouger, d'autre part, le peu d'espace qu'il y avait entre elles faisait en sorte qu'à la moindre erreur, ils pouvaient facilement s'ouvrir l'intérieur des poignets.

— Simon, tu ne parles plus ! Tu m'en veux pour ce que je t'ai fait, je comprends. Je t'ai dit que j'étais désolée. Je t'aime. Peu importe ce que je ferai, ce que j'ai fait n'est pas acceptable, je le sais. Parle-moi, je t'en prie !

Après plusieurs minutes d'hésitation, il tenta ses premiers mots, en tentant aussi de se retrouver à travers toute cette ambivalence ;

l'effet de somnolence qui se faisait encore sentir, le bonheur de l'avoir retrouvée, la colère qu'il ressentait envers elle, et le fait aussi, que s'ils ne faisaient rien, ils mourraient bientôt.

— Jeanne... c'est si difficile pour moi. J'avais si hâte d'avoir de tes nouvelles, de savoir que tu étais vivante. Maintenant que je t'ai retrouvée, j'ai peur. J'ai tellement eu confiance en toi et en nous, si tu savais. Tu te souviens quand on a parlé de mariage ? Quand on a ouvert notre premier compte conjoint à la banque, les maisons qu'on visitait ensemble, tous les projets qu'on avait ? C'était si fort ce que je ressentais pour toi Jeanne. Je me réveille encore la nuit en te cherchant, je te cherche quand je vais au cinéma, je te cherche à mon retour du travail, je te cherche partout. Tout me rappelle nous deux. J'ai connu le ciel auprès de toi, c'est l'enfer depuis que tu n'es plus là. Pourquoi es-tu allée aussi loin ? Pourquoi les mensonges ? Pourquoi avoir caché tes amis ? Pourquoi même m'avoir rabaissé devant eux pour avoir eu des idées différentes des leurs ? Je t'en veux, si tu savais ! Tu ne pourras jamais t'imaginer ce que j'ai pu ressentir lorsqu'on m'a convoqué, pour me remettre les papiers de comparution en cour quand tu m'as accusé de harcèlement. Pour me dicter des conditions à respecter, dont celle de me tenir loin de toi et de tes enfants, et pour me signifier que je devais y retourner le vendredi afin qu'on prélève mes empreintes. Tel un vulgaire bandit, Jeanne, tu réalises ? Tu devrais pouvoir t'imaginer un peu. Tu m'accompagnais la dernière fois où je me suis présenté en cour pour la garde de mes enfants. Tu te souviens, j'ai tout vendu, et tout ce que j'ai perdu pour être auprès de vous. Pour respecter l'entente afin de ne pas les perdre eux aussi. Tu te souviens Jeanne ? Toi et les enfants étiez tout ce que j'avais, peux-tu comprendre que je t'en veuille encore ? Peux-tu comprendre ce que j'ai ressenti quand on m'a fait signer les papiers pour la cour, seulement quelques jours avant Noël ? As-tu la moindre idée des fêtes que j'ai passées ? Peux-tu imaginer ce que ça m'a pris comme énergie pour ne pas trop le faire paraître devant mes enfants ? Parmi les choses dont tu m'accusais, la plupart étaient fausses. Comment as-tu pu faire ça ? Pourquoi Jeanne ? Ai-je été aussi cruel avec toi ? Nous nous étions promis de

nous parler, de nous comprendre. Tu savais que ce ne serait pas simple avec des enfants. Le jour où tu as commencé à mentir, ça été le début de la fin. Je ne voulais pas y croire. Je paniquais de plus en plus chaque jour à l'idée de te perdre. Tu savais qui j'étais Jeanne, je ne t'ai rien caché. On savait nos attentes avant d'habiter ensemble ; à la moindre mésentente, nous devions trouver un arrangement. Pourquoi as-tu changé d'idée ? Je n'avais plus aucune chance, tu ne me laissais plus aucune chance. Tu savais qui j'étais Jeanne, je n'ai pas voulu prendre le contrôle de ta vie, et pour toutes les fois où tu m'as reproché de ne pas comprendre, sache une chose, je m'y suis efforcé, de tout mon être. Je t'aimais Jeanne. Je t'aime, et je t'aimerai sûrement toute ma vie. Je comprends au moins une chose dont je suis certain, tu vaux tellement mieux que tout cela. J'ai vu la vraie femme en toi, Jeanne, celle qui passe le plus clair de son temps derrière son masque. As-tu si peur de montrer qui tu es ? Tu es si belle sous ton vrai jour, si femme. Je me suis senti invincible auprès d'elle, et si vulnérable auprès de l'autre. J'ai eu mes faiblesses moi aussi. Le jour où j'ai découvert que tu me racontais des histoires parfois, et que tu mentais plutôt que d'agir, j'ai eu si mal en dedans. J'ai compris beaucoup de choses, dont celle d'être convaincu de ne pas pouvoir y arriver sans toi. Dès les premiers instants, j'ai su que nous deux, ce serait pour la vie. Si Dieu nous permettait d'avoir la vie sauve, je lui dirais merci pour mes enfants, pour me donner la chance de les voir chaque jour de ma vie ; ils sont ma fierté. De continuer de vivre loin de toi me serait si difficile. Je ne sais plus si je saurais te faire confiance à nouveau. J'aimerais tant que tu m'expliques pourquoi tout cela. Je suis si peu sans toi. J'ai mal. Tu saurais comprendre à quel point je t'ai aimée et à quel point tu m'as fait mal ?

— Je t'ai aimé, je t'aime, et je t'aimerai aussi pour la vie Simon. Il m'est difficile de t'expliquer pourquoi j'ai fait tout cela, je ne le comprends moi-même qu'en partie. Je crois que j'ai voulu te faire mal pour des choses que j'ai vécues avant toi. Je sais que tu es un homme bon et que tu ne méritais pas cela. Je sais tout ce qu'on s'était promis, et j'avais confiance en toi, en ta promesse, en ton

engagement. Tu as été celui, le seul, à me faire sentir aussi femme. Je me suis sentie tellement aimée et désirée par toi, pour ce que j'étais. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi j'ai voulu te faire mal, mais je peux te dire une chose, si Dieu nous permettait d'avoir la vie sauve, cette dernière semaine m'a fait comprendre que c'est auprès de toi que je voudrais la passer. Je sais qu'il est trop tard et que j'aurais dû te le dire avant, mais c'est ce que je peux te dire du plus profond de mon âme. Si tu pouvais seulement croire en cela avant que nous mourions, je pourrais partir en paix et demander à Dieu de protéger nos enfants. Sauras-tu y croire...

La porte s'ouvrit, et ils entendirent ses pas se rapprocher :

— Alors les tourtereaux, j'espère que vous avez eu le temps de vous dire les vraies choses et de vous pardonner !

26

20 h 28

Ce détail lui était revenu il y avait une demi-heure environ, et il avait du mal à comprendre. Ce n'était peut-être pas normal. Quoi qu'il en soit, même s'il y avait possibilité que son flair le trompe, il devait le mentionner à l'inspecteur. Il semblait compréhensif, il comprendrait sûrement... un vendredi, à cette heure... il l'espérait, du moins !

— Inspecteur Gauthier, s'il vous plaît !

— Il n'est pas ici en ce moment, je peux prendre un message ?

— Je suis policier. Nous nous sommes parlé en fin d'après-midi à propos d'une enquête que mène votre mari.

— C'est justement la raison pour laquelle il n'est pas encore rentré. Il avait une personne à rencontrer ce soir. Il vient à peine de m'appeler, il y a du nouveau et il va rentrer un peu plus tard. Si c'est urgent, vous pouvez le joindre sur son cellulaire.

— Je vous remercie madame. Je crois que ce pourrait l'être. Bonsoir !

Du nouveau ! Peut-être que ce détail ne sera plus important à présent... L'épouse de l'inspecteur lui avait fait bonne impression, comme lui d'ailleurs, lorsqu'ils s'étaient parlé au téléphone. « Avec tous les gens que je rencontre dans mon métier, il est rassurant de constater qu'il y a encore des gens équilibrés. »

— Inspecteur Gauthier ! Luc Veilleux, policier, on s'est parlé cet après-midi.

— Oui, bonsoir ! Un p'tit coup d'ennui un vendredi soir, ou déformation professionnelle ?

— Vous saurez me le dire ! Quelque chose me tracasse, c'est peut-être sans importance, mais je devais vous le mentionner, j'aurai l'esprit plus tranquille après, je l'espère.

— Allez-y, je vous écoute.

— Cet après-midi, quand j'ai parlé à cette madame Morin, je sentais qu'elle semblait hésitante à me faire entrer. Je suis d'ailleurs resté dans la porte. Sur le coup, j'ai pensé qu'elle pouvait s'inquiéter du fait qu'un policier veuille l'interroger. Mais, je savais qu'un élément me manquait. Je parlais au téléphone avec un ami tantôt, et ça m'est revenu. Elle a prétexté avoir un souper prévu ce soir, quand je lui ai dit que vous vouliez la rencontrer. Pourtant, je suis certain qu'il y avait un sac d'épicerie sur le comptoir. Remarquez, ce pouvait être n'importe quoi, peut-être même de la nourriture pour le chat. Enfin, j'ai jugé bon de vous en parler.

— Peut-être des provisions pour un souper d'amoureux, à l'abri des regards ! Si c'était cela, je crains les avoir dérangés pour le dessert. Je viens à peine de partir de chez elle.

— Votre épouse m'a dit que vous aviez appris quelque chose de nouveau !

— Oui ! Mais qui ne fait pas mon bonheur. Des éléments qui semblent m'entraîner sur une autre piste. Vous avez eu raison de m'appeler et, plus j'y pense, plus mon instinct me dit qu'il ne devait pas s'agir d'un souper d'amoureux. Quand je lui ai parlé, elle ne présentait aucun signe d'une femme qui avait bu du vin ou une boisson quelconque.

— Je commençais pourtant à y croire. Je me souviens qu'elle chantait joliment fort lorsqu'elle est venue ouvrir la porte. Elle avait aussi une petite pelle pour la cendre dans une de ses mains. Un feu de foyer... un souper d'amoureux, ça devenait plausible, avec tout le romantisme voulu.

— Je dois vous laisser. J'ai quelque chose à vérifier. J'espère que vous dormirez bien, maintenant que vous vous êtes confessé ! Je ferai quelque chose pour vous. Cette maison n'est qu'à un ou deux

kilomètres de la route qui mène chez moi. Je passe au poste, j'en ai pour un moment peut-être, selon ce que ce témoin aura à dire, ensuite, je passerai chez ses amis afin de vérifier si elle y est retournée. Je vous tiens au courant des développements. Bonne fin de semaine Luc.

— Merci inspecteur !



20 h 46

Il cogna à la porte. L'adolescente vint lui répondre. Il lui montra sa carte d'identité à travers la fenêtre et lui expliqua que c'était lui qui avait appelé plus tôt. Elle lui ouvrit. Il lui offrit d'appeler sa mère si elle ne se sentait pas à son aise. Elle voulut savoir ce qui était arrivé à son père. Il lui répondit qu'il ne savait pas, et que c'était pour cette raison qu'il venait les voir, elle et ses frères.

— Que vous a-t-il dit lorsqu'il est parti ?

— Qu'il partait environ une heure, pour vous rencontrer. Il a dit que votre secrétaire l'avait appelé au bureau et que vous lui aviez donné rendez-vous à 18 h 30. Il ne pouvait pas me laisser un numéro de téléphone pour le rejoindre, comme il le fait d'habitude, parce qu'il ne le connaissait pas. En cas d'urgence, je devais appeler ma mère ou le 911. Papa nous a aussi dit qu'il nous appellerait s'il n'était pas revenu vers 20 h. Il est rarement en retard, et les fois où c'est arrivé, il nous appelait toujours.

— Est-ce que tu saurais me dire de quel côté il est parti ?

— Non. Le téléphone sonnait quand il est parti et je suis allée répondre.

— Moi je l'ai vu, il est parti à gauche. Il m'a dit qu'il s'en allait l'autre côté de la rivière, sur la route où l'on voit des vaches l'été.

— Excellent, mon garçon ! Votre père peut être fier de vous. Vous êtes de bons enfants. J'aurais une dernière chose à vous demander, le nom et le numéro de téléphone de votre mère. Je vais l'appeler pour lui expliquer la situation. Dès que j'ai des nouvelles

de votre père, je vous appelle. Ne vous inquiétez pas, je vais le retrouver.

Il espérait qu'il n'avait pas trop laissé paraître son inquiétude. Dès qu'il fut dans son auto, il appela au poste afin d'avoir du renfort. Il donna les coordonnées tout en se dirigeant vers la maison, sur De Picardie. Il y serait d'ici cinq à huit minutes à peine.



Elle prit ses clés et sortit pour cacher l'auto de Simon derrière le garage afin de ne pas éveiller les soupçons. Elle y mettrait la sienne également. Elle revint quelques minutes plus tard, pour lui demander, d'un ton subjectivement pressant :

— Simon ! que faut-il faire pour désarmer le système anti-démarrage ?

— Il n'y en a pas !

— Écoute Simon, c'est préférable que tu me répondes, et tout de suite, sinon !

— Sinon quoi ? Vous allez me tuer peut-être ! Cessez vos menaces Anita ! Le clignotant à droite...

Dès qu'elle fut sortie à nouveau, Jeanne lui demanda pourquoi il lui avait répondu puisqu'ils allaient mourir de toute façon. La vue d'une auto non connue dans le voisinage était peut-être leur seule chance que quelqu'un vienne voir ou alerte les policiers.

— Tu as raison Jeanne, mais je dois gagner un peu de temps, je suis presque arrivé à couper mes liens, je le sens. Je dois y arriver sinon c'est la fin pour nous.

— J'ai peur Simon, je ne veux pas mourir.

— Reste avec moi ! N'abandonne pas ! Nous avons encore une chance.

À ces mots, Anita, qui n'avait plus rien d'une Valentine, rentra, mue par une colère qu'elle ne semblait plus être en mesure de contrôler. Elle prit la pelle à cendres et s'approcha de lui : « Tu me donnes la bonne réponse, sinon je te jure que tu vas regretter le peu de temps qu'il te reste à vivre. »

Il tenta de gagner encore un peu de temps :

— Je n'en ai plus rien à faire de ce que vous pouvez me faire Anita. Tuez-moi si vous voulez, ça n'y changera rien. Je réalise que je ne m'étais pas trompé à votre sujet quand j'ai cessé de vous consulter, je savais que vous aviez des problèmes. Vous rendez-vous compte de ce que vous êtes en train de faire ? Tuer deux personnes innocentes ! Vous devrez vivre avec cela sur la conscience pour le reste de vos jours. Si vous m'aimez autant que vous le prétendez, laissez-nous aller, Anita. Vous savez comment le système fonctionne. Les juges sont beaucoup plus cléments avec les femmes, on vous fera suivre une thérapie quelques mois et ce sera fini, et vous serez guérie. À l'âge que vous avez, vous aurez encore toute la vie devant vous. Je voulais être votre ami Anita, mon offre tient toujours. Je ne sais pas ce que vous avez pu vivre pour vous amener à faire ce que vous faites, mais croyez-moi, vous pouvez vous en sortir.

— Assez Simon ! Ça suffit ! Cesse de me parler de cette façon ! Je ne suis pas une enfant, ni une malade. Il n'y a plus rien que tu puisses faire. C'est trop tard. Tu ne pourras rien changer à ma vie. Laisse-moi faire ce que j'ai à faire. Ne me contredis pas, je veux garder en mémoire l'homme que je connais de toi. L'homme que je chérirai le reste de ma vie. Je... Dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour la démarrer. Ne me fais plus attendre. Ne m'oblige pas à poser un geste que tu regretterais.

Simon changea de stratégie.

— Anita ! Réfléchis à ce que tu fais, je t'en prie ! Laisse-lui au moins la vie ! Laisse-la partir et viens près de moi, on va parler tous les deux, tu veux bien ?

Elle leva le bras avec lequel elle tenait la pelle et se rapprocha de Jeanne : « Tu ne comprends pas Simon, tu l'auras voulu. »

— Non ! Arrête ! Le petit bouton juste sous celui qui sert au dégivrage du pare-brise arrière. Je te jure que je te dis la vérité.

— Si tu mens, elle va mourir si lentement que tu vas me supplier d'en finir avec elle Simon !

De retour dans la maison, dans la cuisine, elle prépara une première seringue, puis une deuxième. Son plan serait quelque peu

modifié. Elle donnerait une injection à Jeanne qui serait seulement suffisante pour l'endormir. Une fois endormie, elle remplirait le bain d'eau et la glisserait dedans. Elle assommerait ensuite Simon. Lorsqu'elle se serait ensuite assurée qu'il soit mort, elle s'injecterait elle-même le contenu de la deuxième seringue, afin de faire croire aux policiers que le même sort lui avait été réservé. Sauf qu'elle aurait réussi à détourner son attention, le temps d'attraper le pic à bûches et de lui en asséner un coup sur la tête. C'est ce qu'elle leur raconterait.

Elle s'approcha de Jeanne avec la seringue dans la main. « Si vous avez quelque chose à dire avant de mourir, c'est votre dernière chance. » Elle releva sa manche droite et fit ce qu'elle avait à faire. Jeanne répétait à Simon qu'elle était désolée de l'avoir mal aimé. L'effet était rapide. Ses paroles devinrent bientôt de simples murmures. Après quelques minutes, elle céda finalement, et s'endormit. Anita ne se sentait plus vraiment elle-même. C'était comme si une partie de ce qu'elle était devenue donnait les ordres à l'autre partie qui, elle, agissait. Elle se sentait à la fois actrice et spectatrice. Une poussée d'adrénaline lui permit de glisser Jeanne jusque dans le bain, sans presque lui demander d'effort. Elle mit le bouchon et ouvrit l'eau froide.

Simon se débattait de toutes ses forces pour se détacher. Il ne pouvait pas la laisser mourir. Il s'y refusait totalement, de toute sa rage. Elle prit le pic et, en le levant vers le haut, avant de le faire redescendre sur lui, elle lui dit : « Je suis désolée Simon, je t'aime. » Elle ferma les yeux et s'élança de toutes ses forces pour le frapper. Il réussit à se pencher sur le côté, et à pencher aussitôt la tête suffisamment pour ne pas recevoir le pic. L'impact de la force que cela provoqua sur son épaule lui fit une telle douleur. Instinctivement, il avait voulu se servir de son autre bras pour passer sa main sur son épaule blessée, pour essayer de la soulager en frottant et, du même coup, évaluer les dégâts. Ce qui restait de son lien s'était finalement brisé. Elle s'élança à nouveau avec le pic, quand la porte d'entrée éclata presque en morceaux après avoir été défoncée. « Arrêtez ! Police ! Jetez cela par terre et tournez-vous vers moi immédiatement ! » Elle savait que c'était fini. Elle lâcha ce qui lui avait servi d'arme et se

retourna, presque soulagée. Simon, malgré la douleur, cria de toutes ses forces pour avertir que Jeanne était dans le bain. L'inspecteur entra, s'avança vers lui et se pencha pour lui détacher les pieds et les jambes. Il demanda qu'on apporte une trousse d'urgence pour soigner les écorchures qu'il avait aux poignets. Un policier rendit compte à l'inspecteur que Jeanne était vivante, mais qu'elle était inconsciente. Simon expliqua rapidement ce qu'elle lui avait fait et se rendit jusqu'à Jeanne pour se serrer contre elle. L'inspecteur était touché par la scène et se sentit envahi d'une immense fierté.

— Je ne pourrai jamais vous remercier assez de ce que vous venez de faire pour elle, inspecteur ! » lui dit Simon.

— Ce sont vos enfants qu'il faudra remercier Simon. Sans eux, je serais arrivé trop tard. Je comprends pourquoi vous en êtes si fier. D'un autre côté, il est vrai que j'ai une certaine responsabilité dans le fait que vous soyez toujours vivants, vous et Jeanne. Ce n'est pas tous les jours que je fais cette offre à quelqu'un, mais si vous tenez vraiment à me remercier, sachez que mes amis m'appellent Paul...

La sirène de l'ambulance se faisait entendre à présent. Simon tenait sa main serrée dans celle de Jeanne, telle qu'avait été jadis sa promesse, et l'embrassa plusieurs fois avant qu'une ambulancière et son collègue ne la déposent sur la civière pour la transporter. Il la suivit dans l'ambulance et, avant qu'on ne referme la porte, il regarda l'inspecteur à nouveau et lui dit : « Merci infiniment... Paul. »

Quelques mois plus tard...

Jeanne et Simon s'étaient rendus chez Paul et Hélène, après avoir reçu leur invitation à souper. L'été était revenu et le début de soirée était magnifique. Paul s'occupait de faire griller les steaks sur le *barbecue*, tandis que les femmes terminaient la salade. Simon s'approcha plus près pour parler avec lui.

— Qui l'eut cru il y a quelques mois à peine ?

— En effet ! Qui l'eut cru ? Si vous saviez comme je suis heureux pour vous. Vous me semblez si bien ensemble. Jeanne est resplendissante et je ne vois plus cette tristesse dans votre âme.

— Oui Paul ! Je suis un homme comblé et Jeanne me semble vraiment heureuse. Je revois ce que j'avais déjà vu dans ses yeux, l'amour et le bonheur.

— Et vos projets ?

— Je veux que Jeanne devienne ma femme. Je ne lui en ai pas encore parlé. Je compte le faire dans les prochaines semaines. Vous voir, vous et Hélène, me donne envie de vivre une histoire semblable avec Jeanne. Depuis cette parenthèse dans notre vie, l'hiver dernier, nous avons compris que nous étions faits l'un pour l'autre. Je crois que nous le savions avant la séparation, mais nous n'arrivions pas à comprendre ce qui nous échappait, il me semble. Je pense qu'elle nous voit inséparables cette fois. Cela rend la tâche beaucoup plus facile avec les enfants. Ils comprennent que quoi qu'il arrive, rien ne

nous séparera plus. Je savais ce que valait Jeanne. Les efforts qu'elle fait me rendent tellement fier de notre famille. La vie a parfois une façon de faire les choses. S'il n'avait été de cette histoire, je crois sincèrement que nous ne serions pas ensemble aujourd'hui. Malgré tout l'amour que j'avais pour elle, je sais que je ne me serais pas avancé à nouveau pour lui demander de revenir, je lui en voulais trop. De son côté, de la façon dont elle voyait les choses, elle ne serait jamais revenue non plus, je crois. Je remercie Dieu pour chaque moment auprès d'elle. Je le remercie aussi de vous avoir mis sur notre chemin Paul. Si ce n'avait été de vous...

— N'y pensez plus Simon, cette histoire est du passé. Tout ce qu'il faut en comprendre est qu'il faut remercier et apprécier la vie. Vous avez retrouvé votre raison de vivre et j'ai trouvé un nouvel ami. La vie est belle ! Profitons-en !

— Vous avez raison Paul ! La vie est si belle aujourd'hui... Je vais servir le vin !

Il entra dans la cuisine, comme elle apportait la salade et le pain. Ses yeux étaient pétillants de bonheur et son sourire, merveilleux. Tout ce qu'il voulait à présent était de vivre sa vie auprès d'elle.

— Bonjour mademoiselle ! Vous ai-je déjà dit combien je vous aimais ?

— C'est possible, mais je n'en suis plus certaine.

— Je t'aime Jeanne ! Si tu savais combien je suis heureux auprès de toi !

— Je t'aime Simon ! Je t'aime pour la vie !

FIN

Brève biographie de l'écrivain Sylvain Goulet

Né à Granby, dans les Cantons-de-l'Est, l'écrivain vit aujourd'hui à Varennes, en banlieue de Montréal, à proximité du majestueux fleuve Saint-Laurent.

Très tôt lors de ses premières années d'école, il développe un goût marqué pour l'écriture. Contrairement aux autres élèves, l'annonce d'une dictée ou d'une composition le fait sourire. Il ne va pas sans dire que ses enseignantes d'alors en sont enchantées et le considèrent comme une exception.

Le jeune homme sera vite confronté à certaines difficultés de la vie. Sa mère décède des suites d'un accident d'auto le jour de son neuvième anniversaire de naissance. Il se promène d'une tante à ses grands-parents jusqu'à l'âge de 15 ans avant de retourner habiter chez son père, alors devenu fermier. Bien que la vie soit difficile à cause de la relation très fermée qu'il entretient avec lui et sa seconde épouse, il tombe littéralement en amour avec la vie sur la ferme, et un nouveau demi-frère.

Quand il doit quitter la maison à ses 18 ans, c'est le drame pour lui. La fin d'un rêve. Mais il n'abandonnera jamais. Dès le lundi suivant, il a déjà un travail. Il s'adonne aussi à quelques cours du soir. À 23 ans, n'ayant qu'une formation scolaire très limitée, il retourne sur les bancs d'école. Pendant trois ans, il étudiera le jour et le soir, et travaillera toutes les fins de semaine ainsi que pendant l'été.

« Je n'ai jamais eu la vie facile. Mais je crois qu'il faut savoir s'arrêter à ce qui nous arrive, que l'événement nous apparaisse bon ou mauvais. Il y a toujours une leçon positive à retenir, qui nous fait grandir et nous épanouir. » L'homme, écrivain, aussi père de trois merveilleux enfants, a sept romans d'inspiration et un livre de réflexion personnelle à son actif. « Aujourd'hui, à cette période de ma vie, je me sais choyé de pouvoir écrire en pensant que je peux par la même occasion divertir et aider les autres. J'ai plein de projets dans la tête. La page blanche... connais pas ! »

Depuis l'écriture de mes premiers romans, des lecteurs m'ont écrit. Si, comme eux, vous en ressentiez le besoin, je suis et serai toujours heureux de prendre le temps de vous lire.

Sylvain Goulet
1973 rue Girard
Varenes, Québec, Canada
J3X 1L1

ou

sg.ecrivain@gmail.com

À bientôt !

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
 Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait
Au fil des jours
Au gré du vent
S'écoule le temps... En trois temps*

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Shaktis

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*Monique Michaud *Le dernier regard*

Lina Savignac	<i>Éva, Eugénie et Marguerite</i> <i>Lili</i> <i>Charles</i> <i>La maison sur la grève</i> <i>L'Irlandais Tome 1 : Elwin</i>
---------------	--

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2^e éd.*

Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Yvan Savignac *Le projet Panatium
La piste maudite*

Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault *Une amitié explosive
Le grand projet*

Album + 6 ans

Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*

Achevé d'imprimer
en août 2012
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap Saint-Ignace
Imprimé au Canada

Jeanne et Simon sont maintenant séparés depuis un peu plus de huit mois. Chacun traverse cette étape de façon différente. Simon ne s'en remet pas : il ne vit plus que pour ses enfants et son travail.

Et voilà qu'il ressent une étrange sensation, négative, dont il n'arrive pas à saisir toute l'ampleur. Il redoute qu'il soit arrivé quelque chose à Jeanne.

À la suite de l'appel de l'inspecteur Gauthier, il le rencontre pour se faire annoncer qu'elle a disparu. Presque une semaine se passe sans aucune demande de rançon ni aucune nouvelle.

Étrange et contre toute attente, cette disparition ne rencontre pas les critères habituels. Un ami douteux semble être le principal suspect. Mais qu'en est-il pour Simon ? Pourrait-il être responsable de l'enlèvement ? A-t-elle vraiment été enlevée ? Pour quel motif ?

Disparition suspicieuse ; un roman où l'intrigue, le suspense et l'amour sont au rendez-vous !



Un auteur est né !

Un roman où le suspense y est assurément, du début à la fin ! Une histoire invraisemblable dont le dénouement de l'intrigue est agréablement surprenant.

Un récit intéressant, divertissant, qui porte une marque comme l'empreinte d'une leçon de vie.

Première lectrice,
Louise C.

